Kurzanzeigen = Annonces sommaires

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **39 (1980)**

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Kurzanzeigen – Annonces sommaires

HUGO SCHUCHARDT-BREVIER, *Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft*, zusammengestellt und eingeleitet von LEO SPITZER, unveränderter reprographischer Nachdruck der 2., erweiterten Auflage, Halle (Saale) 1928, 483 p., Tübingen (Max Niemeyer) 1976, *(Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt)*.

La linguistique – comme toute science, sans doute – tend à progresser, pour ainsi dire, en spirale, s'élevant par l'accumulation de matériaux et le perfectionnement des méthodes, mais aussi retournant périodiquement, par un mouvement circulaire, à des objets de recherche, à des points de vue antérieurs, passagèrement délaissés. Ainsi, après un quasi-rejet de la linguistique diachronique dans les années soixante, armé de vues et de théories nouvelles (GGT, universaux, etc.), on reprend maintenant contact avec la diachronie, convaincu d'en donner une description ou une explication plus satisfaisantes que n'ont pu le faire nos prédécesseurs d'avant les années soixante. Cette progression en spirale comporte le risque que le chercheur perde de vue la portion de la spirale qui se trouve en dessous de lui, en d'autres termes, qu'il néglige de vérifier s'il s'y trouve des résultats dont il puisse faire son profit, se livre ainsi à un travail qui a été fait ou aboutisse à des résultats qui sont déjà enregistrés. Conscients de ce risque, bon nombre de chercheurs procèdent à des sondages systématiques dans les études du passé qui ont trait à leurs recherches; j'en citerai deux, à titre d'exemples, qui, tout en pratiquant des méthodes modernes, ont pu et su asseoir leur description sur des données traditionnelles anciennes: Carlos Otero (dans *The Development of the Clitics in Hispano-Romance*, 1975), qui part explicitement de Wilhelm Meyer-Lübke, et Winfred P. Lehmann (dans *Proto-Indo-European Syntax*, 1974), qui renoue directement avec Delbrück et d'autres néo-grammairiens indo-européanistes. Que cependant le risque soit réel de perdre le contact avec les devanciers de l'«étage inférieur» de la spirale et, partant, de perdre le bénéfice de recherches passées, nous le constatons chaque jour. Combien de ceux qui actuellement, stimulés par les thèses de Joseph H. Greenberg sur les universaux syntaxiques (1963), se mêlent à la discussion animée relative à l'ordre des termes ont sérieusement médité sur les pages essentielles que Charles Bally et Henri Frei ont consacrées à ce chapitre de la syntaxe? Le lien nécessaire de tout chercheur avec le passé est à mon sens la principale raison d'être des nombreux «reprints», des ouvrages anciens qu'on réédite de nos jours, inchangés, pour ce qu'ils ont pu conserver de valable: ici, les matériaux plutôt que la méthode, là, au contraire, la réflexion plutôt que les résultats concrets.

Hugo Schuchardt est un de ceux auxquels il convient de revenir puiser, fût-ce à travers l'excellent condensé de son œuvre, le *Hugo Schuchardt-Brevier*, assemblage d'extraits, parfois très brefs, harmonieusement groupés autour d'un thème («Der Lautwandel», «Etymologie und Wortforschung», «Sprachmischung», ...) par les soins de Leo Spitzer. Si la lecture du *Brevier* peut être salutaire, voire vivifiante, pour le linguiste actuel, ce n'est pas tant, à vrai dire, pour les résultats acquis et la masse du savoir, aujourd'hui en partie caduques et qui, dans ce livre tout au moins, restent au second plan; c'est plutôt pour le souffle puissant qui en émane, le style imagé et verveux et, surtout, l'attitude scientifique, empreinte de modération et de bon sens; cette attitude frappe notamment par les aspects suivants, que je ne voudrais pas manquer de relever: (1) une exceptionnelle ouverture d'esprit, permettant à Schuchardt de dominer toutes les dimensions de la linguistique: synchronie et diachronie, linguistique générale et linguistique de langues spécifiques (avec, p. 311–320, des réflexions intéressant

le romaniste), typologie et parenté génétique, linguistique interne et linguistique externe (et ses prolongements dans l'anthropologie et l'ethnographie), linguistique descriptive et linguistique prescriptive, langues naturelles et langues artificielles, et j'en passe; (2) la faculté de lier en une synthèse le détail concret et la spéculation théorique; (3) la tentative méthodique (intéressante pour l'historien de la langue; cf. chapitre IV, «Sprachverwandtschaft») de comprendre des processus linguistiques passés à partir de l'observation directe de processus linguistiques présents ou de comprendre le passé de langues sans passé attesté à la lumière de langues dont le passé est attesté; (4) des vues pratiques et réalistes sur l'activité scientifique du linguiste (par exemple sur le rôle de la critique; p. 402, 409–410) ou sur le conditionnement de la science par la personnalité du chercheur (cf. l'expression «die Erforschung des Forschers», p. 421).

Ceci dit, reconnaissons que le *Schuchardt-Brevier*, dont la première édition remonte à 1922, présente des passages où les arguments de Schuchardt nous paraissent aujourd'hui excessivement faibles (cf. p. 372–373, à propos de langues universelles, où l'auteur est, pour une fois, victime des préjugés de son temps) et reflète des préoccupations qui ne répondent pas toutes aux nôtres (ainsi, les pages accordées au chapitre III, «Sprachmischung», paraissent bien maigres en regard de notre intérêt croissant pour tout ce qui touche aux langues en contact et aux créoles).

Ce par quoi le linguiste ne se sent peut-être plus concerné, dans le *Schuchardt-Brevier*, l'historien de la linguistique se doit en revanche d'en prendre connaissance; je pense notamment à la critique des néo-grammairiens (chapitre I), à l'auto-portrait scientifique, datant de 1925 (p. 422–437), et, un peu partout dans ce livre, aux prises de position de Schuchardt à l'égard de publications importantes (du *Cour de linguistique générale* de F. de Saussure, entre autres).

Le *Hugo Schuchardt-Brevier*, reproduit d'après la seconde édition, revue et augmentée, comporte une bibliographie complète des écrits de Schuchardt, à laquelle renvoie chacun des extraits, et un registre détaillé, qui renvoie à la fois aux extraits et à la bibliographie; il constitue un instrument précieux et éminemment pratique entre les mains de quiconque veut s'orienter sur la pensée scientifique aux mille facettes de ce géant de la linguistique, dont je suis tenté de dire, en adaptant un passage où lui-même parle d'Ascoli (p. 406): «Ich kann mir die Sprachwissenschaft nicht ohne Schuchardt denken, wohl aber Schuchardt ohne die Sprachwissenschaft.»

Robert de Dardel

★

ELISE RICHTER, *Kleinere Schriften zur allgemeinen und romanischen Sprachwissenschaft.* Ausgewählt, eingeleitet und kommentiert von YAKOV MALKIEL. Mit einer Bibliographie von B. M. WOODBRIDGE, JR. Gesamtredaktion WOLFGANG MEID, Innsbruck 1977, 599 p. + 1 Porträt *(Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 21)*.

Elise Richter (1865–1943) ist sicher eine der eindrücklichsten Persönlichkeiten der Romanistik in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts. Brillant, kultiviert und erfolgreich gelang es ihr nicht nur als erste Frau in Wien in romanischer Sprachwissenschaft zu promovieren und zu habilitieren, sondern auch noch eine Universitätskarriere zu machen[1]. Als «Tochter aus

[1] Eine Vorläuferin innerhalb der gesamten Romanistik hat sie höchstens in CAROLINA MICHAELIS (1850–1925), die aber – trotz einiger in Coimbra gehaltener Vorlesungen – als Privatgelehrte angesehen werden muß.

gutem Hause» war sie finanziell an sich unabhängig und deshalb nicht gezwungen, einen ihren Lebensunterhalt sicherstellenden Beruf zu ergreifen. Dies erklärt, daß man Elise Richter als «Spätberufene» ansehen muß: sie promovierte erst 1903, d.h. gegen Ende ihres vierten Lebensjahrzehnts. Schon 1904 lag die Habilitationsschrift – ebenso wie die Dissertation von Meyer-Lübke angeregt – vor. Heftige Widerstände in der Fakultät und im Ministerium gegen das Eindringen einer Frau in die damals noch heile Männerwelt verzögerten jedoch die Erteilung der *venia legendi* bis zum Sommer 1904. Und auch später mußte sich Elise Richter alles hart erkämpfen: trotz ihrer ausgedehnten Lehr- und Prüfungstätigkeit wurde sie erst 1921 zum a.o. Prof. ernannt – eine Stellung, die sie bis zur nationalsozialistischen Machtergreifung innehatte. Ihre jüdische Abstammung sollte auch ihr zum Verhängnis werden: sie starb 1943 im Konzentrationslager Theresienstadt.

Die Publikation dieses Sammelbandes ist jedoch nicht nur ein Akt postumer Wiedergutmachung. Liest man die hier zusammengetragenen Arbeiten durch, dann mutet zwar einiges (u.a. der Stil) etwas verstaubt an, im großen und ganzen sind sie aber noch (oder wieder?) von erstaunlicher Aktualität. Dies kann nicht weiter überraschen, wenn man sich die zentrale Integrationsfunktion vor Augen hält, die Elise Richter ihrer Disziplin zuweist: «... Sprachwissenschaft, richtig verstanden, ist Erforschung der Welt mit allem, was darin ist, allem Irdischen und allem seelischen, ist Form und Inhalt des menschlichen Erlebens» (p. 554). Sieht man einmal von der Formulierung ab, so ist diese Aussage außerordentlich modern. Sie spiegelt zweifellos weniger den Einfluß von Elise Richters direkten Lehrern (Mussafia, Meyer-Lübke, Meringer, Kretschmer usw.) wieder als vielmehr denjenigen des von ihr hochverehrten Hugo Schuchardt – der gerade in den letzten Jahren «wiederentdeckt» wurde!

Die Anregung, einen Sammelband der Arbeiten von Meyer-Lübkes Lieblingsschülerin zu publizieren, ging von Yakov Malkiel aus, der auch die Auswahl traf und eine Einleitung (p. 9–12) und einen Kommentar (p. 555–82) beisteuerte. Wolfgang Meid schrieb ein kurzes Vorwort (p. 5), schuf die äußeren Voraussetzungen für die Publikation und übernahm die technische Betreuung. Alle in diesem Sammelband enthaltenen Arbeiten sind anastatische Nachdrucke[2]. Dies ergibt leider einen recht uneinheitlichen Gesamteindruck, sind doch die zwischen 1908 und 1941 an den verschiedensten Orten erstmals publizierten Arbeiten von sehr unterschiedlicher typographischer Gestaltung. Noch bedauerlicher ist, daß nur stark sinnstörende Druckfehler berichtigt wurden (und dies selbst in dem in dieser Hinsicht sehr mangelhaften Bayadere-Aufsatz!), während kleinere Versehen aus Kostengründen nicht berichtigt werden konnten. Bedauern mag man auch, daß der ursprüngliche Umbruch nicht beibehalten bzw. die Originalpaginierung nicht irgendwie gekennzeichnet wurde.

Insgesamt umfaßt der Band 23 Aufsätze unter 20 Nummern (unter den Nrn. 2, 12, 18 wurden jeweils 2 Arbeiten zusammengezogen), d.h. knapp die Hälfte der rund 50 linguistischen Aufsätze der Verfasserin[3]. Für die (durchaus gelungene) Auswahl schieden im vornherein die drei großen Monographien[4], die vulgarisierenden Buchpublikationen[5] und die

[2] Dies gilt auch für die (nach Sachgebieten gegliederte) Bibliographie von WOODBRIDGE, die erstmals in *RomPhil. 26* (1972), 342–60 erschienen ist (p. 583–99).

[3] Die Gesamtbibliographie umfaßt 230 Nummern.

[4] Dissertation: *Zur Entwicklung der romanischen Wortstellung aus der lateinischen*, Halle 1903; Habilitationsschrift: *AB im Romanischen*, Halle 1904; das *magnum opus*, das leider aufgrund der widrigen Zeitumstände ein Torso geblieben ist: *Beiträge zur Geschichte der Romanismen* I: Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts, Halle 1934.

[5] *Wie wir sprechen*, Leipzig 1912 (6 popularisierende Vorträge); *Fremdwortkunde*, Leipzig 1919 (präskriptive Darstellung der Fremdwortadaption); *Lautbildungskunde*, Leipzig 1922 (phonetische Einführung); *Die Entwicklung des neuesten Französischen*, Bielefeld–Leipzig 1933 (für Schullehrer).

literaturwissenschaftlichen Arbeiten[6] aus. Die so verbleibenden ausgewählten Aufsätze gliedern sich relativ zwangslos nach den Hauptarbeitsgebieten Elise Richters. Am Anfang steht ein Block von mehr allgemein sprachwissenschaftlichen Beiträgen (A): 1. *Die Rolle der Semantik in der historischen Grammatik* (1910); 2. *Grundlinien der Wortstellungslehre* (1919/20), *Zur Klärung der Wortstellungsfragen* (1922/23); 3. *Über Homonymie* (1926); 4. *Impressionismus, Expressionismus und Grammatik* (1927); 5. *Zur Syntax der Inschriften und Aufschriften* (1937); *Unterbewußte Vorgänge im Sprachleben* (1939). Nr. 1 interessiert v.a. deshalb, weil die Verfasserin Semantik und Phonetik (im Gegensatz zur um die Jahrhundertwende üblichen Haltung) als gleichwertige Pole der Sprachentwicklung ansieht; in Nr. 3 distanziert sie sich von den Exzessen in der Anwendung der Homonymieerklärung à la Gilliéron, in Nr. 4 von gewissen Übertreibungen der idealistischen Neuphilologie (obwohl von Bally ausgehend).

Die Sektion B umfaßt 4 Beiträge zur Phonetik und Phonologie: 7. *Über die Reihenfolge der Organeinstellungen beim Sprechen* (1930); 8. *Die Entwicklung der Phonologie* (1930); 9. *Das psychische Geschehen und die Artikulation* (1937); 10. *Länge und Kürze* (1938). Hier zeigt es sich, daß Elise Richter (wohl als einzige unter den deutschsprachigen Romanisten ihrer Zeit) eine hervorragende Experimentalphonetikerin war; überdies hat sie wohl als erste unter den Romanisten die Bedeutung Trubetzkoys erkannt (Nr. 8). Überdies ist sie sich als eine der ganz wenigen der Bedeutung der Intonationserscheinungen bewußt (Nr. 2, 9): sie sieht ihre Hauptaufgabe in der «Erfassung aller sprachlichen Entwicklung aus dem Seelisch-Rhythmischen» (p. 554), d.h. die Intonation ist für sie der übergeordnete Faktor, von dem sowohl die Syntax als auch die Phonetik maßgeblich beeinflußt werden.

Der dritte Block (C) wird durch 7 Arbeiten zur vergleichenden romanischen Sprachwissenschaft gebildet: 11. *Der innere Zusammenhang in der Entwicklung der romanischen Sprachen* (1911); *Chronologische Phonetik des Französischen ...: Einleitung* (1934), *Grundsätzliche Erklärungen und Nachträge zur Chronologischen Phonetik* (1936); 13. *Zur Geschichte der Indeklinabilien* (1908); 14. *Senior – Sire* (1929); 15. *Bayadere* (1932); 16. *Der Stammausgleich der ablautenden französischen Verben* (1941). In diesem Bereich erweist sich Elise Richter als ganz große Meisterin – und dies, obwohl die Dialektologie und die Sprachgeographie kaum Berücksichtigung finden: aufgrund ihrer Herkunft fehlte ihr jegliche Beziehung zum ländlich-bäuerlichen Bereich.

Die vierte Sektion (D) wird von den Herausgebern recht prätentiös mit *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft* überschrieben; in Wirklichkeit handelt es sich bei diesen Nummern um Würdigungen und Porträts der für die wissenschaftliche Entwicklung der Verfasserin wichtigsten Forscherpersönlichkeiten: 17. *Adolf Mussafia* (1931/32); 18. *Hugo Schuchardt* (1928 und 1928); 19. *Wilhelm Meyer-Lübke* (1936). Daran schließt als E/Nr. 20 eine autobiographische Skizze an (*Erziehung und Entwicklung*, 1928), die von ähnlichem Reiz wie die erste der beiden Schuchardt-Darstellungen ist.

Auf die Texte folgt dann der Kommentar von Malkiel (p. 555–582), der jeweils versucht, die Arbeiten zuerst im wissenschaftlichen Kontext ihrer Zeit zu situieren, um sie dann einer kritischen Bewertung aus heutiger Sicht zu unterziehen. Es versteht sich von selbst, daß dabei verschiedentlich auch kritische Bemerkungen einfließen müssen, ist doch die (romanistische) Sprachwissenschaft in ihrer Entwicklung nicht stehengeblieben. Malkiels Verdienst ist es zweifellos, die notwendigen Ausstellungen in geradezu liebevoller Weise vorzutragen. Aus unverständlichen Gründen fehlt ein Kommentar zu den Nrn. 2, 7–10, 13, 14, 16 und 20; auf keinen Fall darf hieraus geschlossen werden, es gebe zu diesen Arbeiten keine kritischen Anmerkungen zu machen.

[6] Cf. die Nrn. 61–73 der Bibliographie.

Gesamthaft gesehen liegt hier ein wertvoller und repräsentativer Querschnitt durch Elise Richters Lebenswerk vor, zu dem man die Herausgeber aufrichtig beglückwünschen darf. Zwar hätte man sich eine einheitlichere und alle Mängel eliminierende Textgestaltung gewünscht – aber dies hätte wohl den Preis des Bandes in schwindelnde Höhen getrieben[7].

Peter Wunderli

★

ALBERT HENRY, *Automne*. Etudes de philologie, de linguistique et de stylistique, rassemblées et publiées par des collègues, des élèves et des amis de l'auteur, Paris-Gembloux (Duculot) 1977, 370 p.

Der vorliegende, gediegen aufgemachte und gut präsentierte Sammelband ist wohl als Ehrung Albert Henrys anläßlich seiner Emeritierung gedacht; gesagt wird dies allerdings nirgends ausdrücklich, und auch wer die Herausgeber sind, muß man mühsam aufgrund der Initialen am Schluß der kurzen Widmung rekonstruieren (E. Galle-Dehennin, M. Leroy, P. Jonas). Weder die über jeden Zweifel erhabene Qualität der hier publizierten Arbeiten noch die Person des Geehrten vermögen diese «Zurückhaltung» zu erklären.

Auf die kurze Widmung (*Ce volume est publié en hommage à Albert Henry, au maître, à l'ami, à l'homme*) folgt eine Bibliographie der Schriften Albert Henrys (ohne Rezensionen), die 22 Buchtitel und 140 Aufsätze und Miszellen umfaßt (p. 7–13). Es folgt das Photo einer von Albert Henry geschaffenen Holzskulptur (zwischen p. 14 und 15) und ein Abkürzungsverzeichnis (p. 15). Den Abschluß des Bandes bildet eine *Tabula gratulatoria* (p. 355–68). Dazwischen liegen 23 (bzw. 24[1]), teils kürzere, teils längere Studien des Geehrten, die im wesentlichen in den 60er und 70er Jahren entstanden sind[2] und die in eindrücklichster Weise von Henrys Vielseitigkeit und von der Breite seiner Interessen Zeugnis ablegen. Wie nicht anders zu erwarten, sind sie alle wohl dokumentiert, scharfsinnig und geistreich – jede auf ihre Weise brillant.

Thematisch gliedern sich die Arbeiten in 4 (auch durch das Inhaltsverzeichnis suggerierte) Sektionen, deren erste acht Titel umfaßt und mit *Philologie* überschrieben werden könnte. In *Lexicologie géographique et ancienne langue d'oïl* (1972; p. 17–58) zeigt Henry, daß es unsinnig ist, so etwas wie «altfranzösische Dialekte» aufgrund der überlieferten schriftlichen Zeugnisse rekonstruieren zu wollen. Gleichwohl ist es bei umsichtiger Handhabung von *chartes* und literarischen Texten möglich, Dialektalismen (oder besser: Regionalismen) zu identifizieren und ihre geographische Ausbreitung einigermaßen verläßlich zu beschreiben. Henry illustriert jede seiner Grundthesen und Aussagen anhand eines reichen Materials. Er kommt zum Schluß, daß eine afr. Wortgeographie nicht mit Dialektologie gleichgesetzt werden dürfe, daß es eine Hierarchie der *vocabulaires régionaux* gebe und daß ein *Trésor des vocabulaires régionaux de la langue d'oïl* ein dringendes Desiderat darstelle. – In *Ancien français «raiz»* (1971/1975; p. 59–66) zeigt Henry, daß die Form *raiz* im Adamsspiel (v. 860) nicht auf RADIX zurückgeführt werden kann; vielmehr ist sie als *reis* (< RES 'quelqu'un') zu interpretieren. – In *«Ruteler». Du wallon au francoprovençal* (1974; p. 67–78) gelingt Henry

[7] Cf. jetzt H. H. CHRISTMANN, *Frau und «Jüdin» an der Universität. Die Romanistin Elise Richter (Wien 1865 – Theresienstadt 1943)*, Wiesbaden 1980 [*C.Th.G.*].

[1] In Nr. 2 sind zwei verschiedene, jedoch zusammengehörende Publikationen zusammengezogen.
[2] Eine Ausnahme machen nur die Nrn. 15 (1958) und 20 (1946).

der Nachweis, daß dieses ostfr. Verb ('gazouiller, bourdonner') wohl doppelten Ursprungs ist: für die Belege aus dem Raum Lüttich ist eine Entlehnung aus dem Mittelndl. wahrscheinlich, während man für den übrigen Osten an eine ältere germ. Entlehnung oder an eine onomatopoetische Bildung denken muß. – *Traduction en oïl de la déploration de Saint Bernard sur la mort de son frère* (1973; p. 77–94) ist eine exzellente Textedition eines Teils der 26. Predigt des hl. Bernhard in einer wallonischen Übersetzung (12. Jh.), die im Ms. V des Musée Dobrée in Nantes überliefert ist. Die lat. Vorlage dürfte wohl eine Kontamination der verschiedenen lat. Überlieferungsstränge dargestellt haben. – In *Un passage difficile de Rutebeuf* (1968; p. 95–104) interpretiert der Verfasser die v. 259–86 der *Voie de Paradis*, die zahlreiche schwierige Termini aus dem Bereich des Bauwesens, der Architektur usw. enthalten. – *Rutebeuf et Troyes en Champagne* (1964; p. 105–07) führt den Nachweis, daß die bei Rutebeuf vorkommende Form *escrache* < anfr. **skarfia* 'coquille de noix' eindeutig auf den Raum Troyes verweist. – *Jean Wauquelin et l'histoire du mot Wallon* (1973; p. 109–17) zeichnet die Geschichte von *wale(s)c* und *wallon* nach: *wale(s)c* wird im 11. Jh. aus dem Ndl. entlehnt (< **walisc*) und um die Mitte des 15. Jahrhunderts durch *wallon* ersetzt. – Die letzte Studie dieses ersten Teils, *L'ascendance littéraire de Clavileño* (1969; p. 119–34) befaßt sich mit der «Vorgeschichte» des Holzpferdes *(Clavileño el Aligero)* bei Cervantes. Die immer wieder zitierte Quelle, die Geschichte der *Belle Maguelonne* von Pierre de Provence, scheidet aus, da in ihr gar kein Holzpferd vorkommt! Eine mögliche Quelle dagegen ist *Cleomadès* von Adenet le Roi, ein Text, der Cervantes in der sp. Übersetzung einer Prosaversion zugänglich war. In Frage kommt aber auch das Holzpferd des Zwerges Pacolet im Roman *Valentin et Orson* (das seinerseits wohl auf *Cleomadès* zurückgeht). Aufgrund einer detaillierten Analyse der verschiedenen Beschreibungen des Holzpferdes kommt Henry zum Schluß, daß man bei Cervantes wohl eine Kontamination der beiden Überlieferungsstränge annehmen muß.

Die zweite Sektion des Bandes könnte am ehesten mit *Linguistique et théorie du style* überschrieben werden und umfaßt 6 Aufsätze. In *A propos de certains «nombrants» selon B. Pottier* (1966; p. 135–44) setzt sich Henry mit der Theorie Pottiers (1960) auseinander, nach der bei Komparativ und absolutem Superlativ ein «expliziter», beim relativen Superlativ dagegen ein «impliziter» Vergleich vorliegen würde. Nach Henry ist die Opposition *explizit* /v/ *implizit* jedoch nicht distinktiv. Er unterscheidet vielmehr zwischen *confrontation (Pierre a des cheveux blonds comme Jean)*, *immensuration (Pierre a des cheveux très blonds)* und der *commensuration (Pierre a des cheveux plus blonds que Jean)*, die eine Konfrontation aufgrund von zwei Immensurationen darstellt. – *Guillaumiens et générativistes en colloque* (1974; p. 145–53) ist die witzige und spöttische Schlußansprache beim Brüsseler Kolloquium über *Grammaire générative et psychomécanique du langage*, in der Henry einen ironisch-maliziösen Vergleich der beiden Schulen vorlegt, der treffender nicht sein könnte. – In *Linguistique et stylistique: à propos de l'article en français* (1962; p. 155–65) wird zuerst die Artikeltheorie Guillaumes (v.a. aufgrund des Artikelbuches[3]) skizziert; anschließend zeigt Henry dann, welche stylistischen Effekte z. B. Saint-John Perse in *Amers* mit Hilfe des Artikels erzielt bzw. wie diese Effekte im Rahmen von Guillaumes Theorie beschrieben werden können. Entsprechende Kommentare finden sich auch zu Texten von Novalis und G. Bachelard. – Ähnlich aufgebaut ist auch *Linguistique structurale et esthétique littéraire* (1964; p. 167–84), wo Henry zuerst Tesnières Syntaxtheorie (und v.a. ihre Translationskomponente) darstellt, um sie dann anschließend auf *Enfance I–V* von Rimbaud anzuwenden: es gelingt in diesem Rahmen, eine erstaunliche strukturelle Kohärenz bzw. eine konsequente Entwicklung der 5

[3] Cf. G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris 1919 (²1975).

scheinbar so unterschiedlichen Texte aufzuzeigen. – *Histoire et critique interne* (1968; p. 185–91) ist gleichzeitig eine Abrechnung mit und ein Plädoyer für die historische Dimension bei Interpretationen. Für Henry ist das Aufzeigen des historischen Hintergrunds eines Kunstwerks zwar der Ausgangspunkt, die (unabdingbare) Grundvoraussetzung für eine Interpretation, nie aber diese Interpretation selbst. An eindrücklichen Beispielen zu Villon und Saint-John Perse wird gezeigt, wie leicht die Geschichte die eigentlichen literarischen Probleme verdecken kann; der Gefahr kann man nur entrinnen, wenn man sich ständig vor Augen hält, daß die psychologisch-dialektische Einheit des Textes die Geschichte immer dominiert. – Ähnliche Fragen werden auch in *Stylistique et textes anciens* (1966; p. 193–202) angesprochen. Die stilistische Interpretation erweist sich bei alten Texten wegen der zeitlich-räumlichen Distanz, die einen direkten Zugang ausschließt, als besonders schwierig. Henry versucht eine Stildefinition zu geben und die Relation zu den historischen «Hilfswissenschaften» zu bestimmen, die uns letztlich nur Konjekturen erlauben. Besonders schwierig sind die affektischen und sozialen Aspekte sowie die rhetorischen Figuren in den Griff zu bekommen.

Die dritte Sektion schließlich umfaßt fünf literarische Studien. In *Lyrisme et musique dans le «Poema del cante Jondo»* (1958; p. 203–24) skizziert der Verfasser die Entstehungsgeschichte dieses Textes von García Lorca, um ihn anschließend dann v.a. im Hinblick auf seine kompositorische Kohärenz hin durchzuinterpretieren. – In *Valéry a-t-il emprunté à Mallarmé son vocabulaire poétique* (1967/68; p. 225–39) wird die leichtfertige Behauptung widerlegt, Valéry verdanke sein poetisches Vokabular seinem großen Vorbild: es gibt nur relativ wenig Termini, die gleichermaßen zum poetischen Kernvokabular beider Autoren gehören, und selbst in diesen Fällen gibt es nirgends eine eigentliche Sinnidentität. – *Les «Images à Crusoé» et la méthode philologique* (1971; p. 241–61), *Servitudes de l'écrit et construction dans «Amitié du Prince»* (1974; p. 263–70) und *Rencontre d'Alexis Leger et de St.-J. Perse au temple de Tao-Yu* (1973; p. 271–91) schließlich stellen drei Studien zu Saint-John Perse dar. In der ersten wird das Frühwerk *Images à Crusoé* (1904) der überarbeiteten Fassung von 1925 und den späteren Werken gegenübergestellt und gezeigt, wie der Autor konsequent auf eine Elimination der banal-psychologisierenden Teile, des flachen Symbolismus und der vordergründigen Exotismen hinarbeitet, um eine größere Dichte und stilistische Kohärenz zu erreichen. Die Untersuchung zu *Amitié du Prince* ist gewissermaßen textlinguistischer Natur: die Verteilung von primärer und wiedergegebener Rede wird analysiert, die Personenstruktur des Textes dargestellt und gezeigt, wie der Autor die redeeinführenden Elemente (entgegen ihrer üblichen Funktion) zu eigentlichen Konstituenten des poetischen Diskurses macht. Im letzten Aufsatz schließlich werden die Briefe von Alexis Leger aus China (1917–21) im Hinblick auf seine Aktivitäten, Zeiturteile, Interessen und Lektüren analysiert und die Frage nach den literarischen (Vor-)Arbeiten zu *Anabase* (und späteren Werken) aufgeworfen.

Die letzten vier Aufsätze schließlich können aufgrund ihres heterogenen Charakters nur noch mit *Varia* überschrieben werden. *Un chien aboie à la lune* (1946; p. 293–303) ist ein Dokument über die Kriegsgefangenschaft, *Eloge d'un médiéviste français* (1973; p. 305–08) der Text, der bei der Übergabe der *Mélanges Lecoy* gehaltenen Ansprache. In *Une certaine idée de la France* (1971; p. 309–30) analysiert Henry die «idée de la patrie ... et son expression» in den Schriften De Gaulles (und v.a. in den *Mémoires de guerre*), arbeitet das Spannungsfeld *Je – France* und das Bindeglied *service* (im feudalistischen Sinne) heraus und zeigt die Konstanz in De Gaulles Vaterlandsbegriff auf. *Francophonie et Francité autrefois ... aujourd'hui* (1976; p. 331–53) schließlich beginnt mit einer kurzen Wortgeschichte der beiden Neologismen, um dann die Existenz entsprechender Konzepte im 13. und im 17. Jh. zu untersuchen. Der Beitrag schließt mit einem beunruhigenden Ausblick auf die Zukunft: trotz

gewisser Erfolge im politischen Bereich wenden sich Naturwissenschaftler, Mediziner usw. in ihren Publikationen, auf Kongressen usw. immer mehr von ihrer Muttersprache ab.

Alles in allem haben wir hier einen gelungenen Sammelband, der uns ein treffendes Bild von Albert Henrys Interessen und Aktivitäten zeichnet, der uns sowohl den Forscher, als auch den Bürger und Menschen näherbringt.

Peter Wunderli

★

HARALD HAARMANN, *Soziologie und Politik der Sprachen Europas*, München (DTV) 1975, 436 p.

Eine Rezension dieses Buches gehört nicht eigentlich in den Rahmen der *Vox Romanica*. Wir zeigen es jedoch an, weil es ein nützliches Nachschlagewerk ist. Es informiert mit 67 Sprachskizzen (p. 249–419) über diejenigen Sprachen, die auf Grund der gewählten geographischen Begrenzung als europäisch gelten. Man findet also z. B. auch Kalmückisch und sogar Gagausisch, das die Türkologen als Dialekt klassifizieren, aber nicht Türkeitürkisch, das vom europäischen Standpunkt aus nicht als Schriftsprache, sondern als Randsprache rangiert. Als Sprachen gelten auch Moldauisch, ferner Sardisch und Galicisch; das Rätoromanische umfaßt auch Ladinisch und Friaulisch. Als Sprachen erscheinen auch solche, die am Verschwinden sind, Ostseefinnisch (Livisch, Votisch) oder das Manx. Die Skizzen Haarmanns geben neben den notwendigen Angaben zur Gruppenzugehörigkeit die einschlägige Information vor allem zur externen Linguistik.

In den zwei Kapiteln über das «Sprachendiagramm» und die «sprachpolitische Dimension» Europas (p. 11–139) findet man Angaben über Sprecherzahlen, Wachstumsraten und die Verbreitung der verschiedenen Sprachen, Darstellungen der sprachpolitischen Situation und Hinweise auf die Gesetzgebung. Haarmann beschreibt die Verhältnisse nach dem Zweiten Weltkrieg aus einem Informationsbedürfnis heraus, das demjenigen von Meillet *(Les langues de l'Europe nouvelle)* nach dem Ersten Weltkrieg vergleichbar ist. Man denke in diesem Zusammenhang auch an Schleicher (*Die Sprachen Europas in systematischer Übersicht*, 1850), der sich aus seiner Sicht (dort p. 37) auch zur Methode der Sprachskizzen äußert.

Nicht besonders sympathisch sind uns demgegenüber einige der Ausführungen über die Geschichte der europäischen Sprachen (p. 140–248). Auch bei sorgfältiger Kompilation muß es bei einem so weit gesteckten Rahmen da und dort zu Ungenauigkeiten kommen. Einiges Material – z. B. die Dokumentation wichtiger Texte, Drucke u. ä. – könnte man gezielt in die Sprachskizzen stecken, mit denen es ohnehin zahlreiche Überschneidungen gibt; anderes würde man (auch im Hinblick auf die erwähnte chronologische Gewichtung des Buches) besser einfach weglassen, z. B. die Sprachsituation in der Antike, die komplexen Probleme der Schriftsprachenbildung im Mittelalter, die Sprachbewegungen während der Reformation usf. Die Zusammenhänge sind hier doch andere als etwa im Falle der Sprachplanung (p. 176–86) im 20. Jh.

Gustav Ineichen

★

VEIKKO VÄÄNÄNEN, *Ab epistulis... Ad Sanctum Petrum. Formules prépositionnelles latines étudiées dans leur contexte social*, Helsinki 1977, 54 p. *(Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, 197)*.

Was V. Väänänen an sprachgeschichtlichen Erkenntnissen aus den römischen Inschriften von Pompeji gewonnen hat, ist dem Romanisten bekannt. In der vorliegenden Publikation vereint der finnische Gelehrte zwei thematisch verwandte Studien, die beide auf Inschriftenmaterial gegründet sind. In beiden untersucht er präpositionale Fügungen, die eine deutliche Tendenz zur hypostatischen Agglutination («agglutination par hypostase») zeigen. Es sind einerseits Ausdrücke vom Typus *(stator) ab epistulis* 'affecté aux soins de la correspondance, secrétaire officiel', *(libertus) a rationibus* 'préposé aux comptes', mit denen seit republikanischer Zeit Ämter, und zwar zuerst nur niedrige, benannt werden; andererseits Ortsangaben vom Typus *(tonsor) ad circum* 'Haarscherer beim Zirkus'. Wie weit die Agglutination gediehen ist, zeigt beim ersten Typus die syntaktische Verwendung als Subjekt *(ita ut ab epistulis, [a] libellis et a memoria semper adsisterent)*, als Prädikativ *(qui fuit a pinacothecis)* und nach Präposition (*de XVI ab ae[rario]* 'un des seize [procurateurs] de l'aerarium'). Die Agglutination hat sich vollzogen in *asecretis* (mit angeglichener Flexionsendung mlat. *asecreta*) 'notaire impérial, secrétaire spécial' seit dem 6. Jh. (cf. *a manu*, angeglichen *amanuensis*). Verf. stellt daneben franz. Komposita wie *un à-côté, avoir du sans-gêne*. – Die Ausdrücke vom zweiten Typus neigen dazu, sich zu ON zu verfestigen: *colonia ... quae vocatur ad Turrem Libisonis* (Plinius), *ubi dicitur Ad Ripas, Ad Confluentes*. Manche leben fort in roman. ON, so *Acceglio* (Piem.)$<$*ad Caelium*. Die Grenzen zwischen freier syntaktischer Verbindung und Wortkomposition werden abgetastet. In einleuchtender Weise werden die rein sprachlichen Phänomene (präpositionale Fügung anstatt Genetivfügung, schwankender Gebrauch der Präpositionen u. a.) in einen soziologischen Zusammenhang gebracht. In den Anmerkungen setzt sich Verf. mit der einschlägigen Sekundärliteratur auseinander. Die rund 350 besprochenen Formen werden durch einen alfabetischen Index erschlossen. Im ganzen eine höchst anregende Studie, die einmal mehr zeigt, welch reichen Ertrag die römischen Inschriften für die lat.-romanische Sprachgeschichte abwerfen.

S. Heinimann

★

ERNST ZELLMER, *Die lateinischen Wörter auf -ura*, Erweiterte Neubearbeitung, Frankfurt am Main. (Eigenverlag) 1976.

Schon im Jahre 1930 hat Zellmer seine Dissertation *Die Wörter auf -ura* im Auszug veröffentlicht. Die vorliegende Arbeit stellt eine Erweiterung und Bearbeitung der Dissertation dar.

Nach einer kurzen Einleitung, in der die Entstehung der *-ura*-Ableitungen und deren semantische Gruppierungen erörtert werden, folgen die zwei Hauptabschnitte. Im ersten wird das Vorkommen der *-ura*-Ableitungen bei verschiedenen römischen Autoren dargestellt; Zellmer geht chronologisch vor: zuerst wird die altrömische Zeit (Ennius, Cato, Plautus, Terentius) behandelt, dann römische Prosa seit Cicero (bis zu Apicius, Palladius und Pelagonius) und schließlich römische Dichtung seit Lucretius (bis zu Claudius Claudianus). Im zweiten Hauptabschnitt wird ein alphabetisches Verzeichnis sämtlicher Wörter auf *-ura* mit Anmerkungen gegeben.

Schon aus dem oben Gesagten geht hervor, daß der Autor recht schematisch vorgeht. Man vermißt eine genauere Analyse der Entstehung des Suffixes und seiner Verbreitung nach

Bedeutungs- und Sachgruppen: die diesbezüglichen einleitenden Bemerkungen sind zu kurz gehalten. Auch wäre eine vergleichende semantische Untersuchung verschiedener Suffixbildungen vom selben Stamm (*cultus*, *cultio*, *cultura* usw.) von Interesse gewesen.

Aber wir müssen für das dankbar sein, was wir erhalten haben. Zellmer hat uns eine umfassende Sammlung der *-ura*-Wörter aus fast allen vorklassischen und klassischen Autoren und einem großen Teil der spätlateinischen Texte vorgelegt. Es muß eine zeitraubende Arbeit gewesen sein, eine Arbeit, die um so bewundernswerter ist, als sie Zellmer neben seinem Schuldienst, ohne Verbindung mit einer Universität gemacht hat. Andere Forscher werden diese Sammlungen nun in verschiedener Weise nutzbar machen.

Bengt Löfstedt

★

WILLY BAL et JEAN GERMAIN, *Guide bibliographique de linguistique romane*, Louvain 1978, VI + 269 p. *(Bibliothèque des cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, 12)*.

Un des auteurs de cet ouvrage, Willy Bal, est bien connu de tous les étudiants en philologie romane par son excellente *Introduction aux études de linguistique romane*, Paris 1966. Ce guide s'adresse lui aussi aux étudiants en philologie romane, avec une attention particulière à la linguistique française. Cette bibliographie ne se prétend nullement exhaustive, tout au plus cherche-t-elle à être à jour pour ce qui regarde les ouvrages importants parus jusqu'à la fin de l'année 1977. Les auteurs ont voulu fournir un instrument bibliographique qui serait le pendant de l'*Encyclopédie des études littéraires romanes. Répertoire bibliographique* de H. Braet et J. Lambert, Gand 1971. Comme il est précisé dans l'Introduction (p. III), le titre de l'ouvrage est quelque peu restrictif, en ce sens que la bibliographie de linguistique romane proprement dite est complétée par deux parties préliminaires. La première constitue un très bref aperçu de bibliographie générale, à l'usage des romanistes. La seconde, une bibliographie sélective de linguistique générale, où l'on trouvera principalement, outre les «classiques» de la linguistique, les ouvrages de synthèse récents ainsi que les études majeures. Destiné à un public francophone, ce guide donne la préférence aux publications en langue française, qu'il s'agisse de textes originaux ou de traductions. Quant aux limites de cette bibliographie, seules les monographies ont été retenues, dans la mesure où il s'agissait d'études suffisamment générales. Des articles de revues importantes, qui constituent de bonnes synthèses ou d'utiles mises au point, ont été admis à titre exceptionnel. Les auteurs n'ont pas retenu les comptes rendus, bien que ceux-ci permettent parfois d'ajuster ou d'apprécier le contenu de certains ouvrages. L'utilisateur de ce guide regrettera cette lacune. Par contre, il appréciera les références complètes: mention des pages, du nombre de volumes, du titre de collection, indication des traducteurs et préfaciers, de la maison d'édition, de la réimpression anastatique éventuelle, ce qui ne va pas toujours de soi.

Quant au classement de la matière, W. Bal et J. Germain ont eu recours à un classement de type décimal, tout en étant conscients des inconvénients que présentent ces essais de structuration du matériel bibliographique; ils ont voulu fournir aux étudiants une classification souple et pratique, facile à assimiler, qui ne requiert pas de nombreux renvois d'une section à l'autre, en raison des chevauchements de la matière. A l'intérieur des différentes rubriques, le classement des références bibliographiques se fait d'après l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, et pour un même auteur, dans l'ordre chronologique de parution de ses ouvrages. Un système d'astérisques met en évidence les travaux majeurs. Un copieux index

alphabétique (noms de personnes, éditeurs intellectuels, traducteurs, préfaciers; titres d'ouvrages anonymes ou collectifs) complète ce guide (p. 247–267).

Sans vouloir porter préjudice à cet excellent ouvrage, je me permettrais quelques petites corrections de détail: p. 79 'Etymologie': P. Guiraud, 3e *édit.*, *1972*. p. 115 'Bibliographie courante': Zeitschrift für romanische Philologie, *1877*, et non 1878. p. 120 'Ouvrages d'introduction': I. Iordan et J. Orr, Introduzione alla linguistica ... traduction italienne, *1974* et non 1973. p. 122 R. Rohr, Einführung in das Studium..., *1968* et non 1969. *ib.* Einführung in die *romanischen* Philologie. p. 169 'Phonétique et phonologie historiques': E. et J. Bourciez, Phonétique française..., *nouveau tirage*, *1974*. p. 211 «Francoprovençal–Dictionnaires»: A. Duraffour, *Dictionnaire* des patois francoprovençaux, publié par L. Malapert et M. Gonon, sous la dir. de P. Gardette, Paris, *1969*, *1000* p., etc.

Marie-Claire Gérard-Zai

★

KATHRYN F. BACH and GLANVILLE PRICE, *Romance Linguistics and the Romance Languages. A Bibliography of Bibliographies*, London (Grant & Cutler Ltd) 1977, 194 p. *(Research Bibliographies and Checklists 22)*.

Cette bibliographie recense près de 600 titres recouvrant les études linguistiques sur les langues romanes; «bibliographie» est entendue au sens large, en effet, y sont inclus certains ouvrages qui fournissent d'utiles sources de références. Par contre, certains domaines ont été délibérément écartés, tels la stylistique et la versification. Publiée en 1977, cette liste de titres, accompagnés de brèves notes descriptives, et quelquefois critiques, s'arrête à l'automne 1975; cependant quelques titres parus en 1976 et 1977, ont été ajoutés, sans pour autant viser à l'exhaustion. Le classement suivi reprend celui de la *Bibliographie linguistique* annuelle, éditée par le «Comité international permanent des linguistes» (Spectrum, Utrecht/Bruxelles). Un premier chapitre englobe la linguistique romane en général, un second est consacré au latin vulgaire, les chapitres suivants traitent des langues romanes: *groupe ibéro-roman* (espagnol, catalan, espagnol d'Amérique, espagnol aux Philippines, portugais); *gallo-roman* (français, francoprovençal, occitan, franco-italien); *italo-roman* (italien, sarde); *rhéto-roman; dalmate; roumain;* le dernier chapitre est consacré aux parlers d'outre-mer, créoles et pidgins. Dans chaque section, les auteurs ont suivi le classement chronologique. On regrettera l'omission de comptes rendus critiques importants qui complètent fort utilement la notice des ouvrages cités. Au N°. 34, iv, il faut ajouter maintenant: Robert de Dardel, *Les études romanes en Suisse (1945–1976)*, *VRom. 37* (1978), 1–104. A côté de l'ouvrage cité (N° 295) de Georges Matoré, *Histoire des dictionnaires français*, Paris 1968, devrait figurer celui de Kurt Baldinger, *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*, Paris 1974. Certes, nous pourrions ajouter des titres dans telle ou telle section, particulièrement à propos des études dialectales, mais malgré ces limites, cette petite bibliographie des bibliographies rendra de grands services.

Marie-Claire Gérard-Zai

★

PETER BLUMENTHAL, *Die Entwicklung der romanischen Labialkonsonanten*, Bonn (Romanisches Seminar der Universität) 1972, 213 p. *(Romanistische Versuche und Vorarbeiten 38)*.

On sait que les textes en latin vulgaire reflètent par leur graphie (*uene* 'bene', *botum* 'votum', *solbit* 'solvit', etc.) une hésitation quant à la prononciation des sons que le latin classique rendait par *u (v)* et *b*. C'est autour des problèmes soulevés par ce phénomène phonique qu'est centrée l'étude de P. Blumenthal.

Ses principales thèses – si toutefois j'ai su dégager correctement les nombreuses lignes de force qui affleurent çà et là tout au long de son exposé – se laissent résumer ainsi. (1) La variante faible de *b* a tendu à se confondre avec la variante forte de *u (v)* en une bilabiale fricative *ƀ*. (2) En position initiale de mot, *v-* a tendu à devenir *b-* (bétacisme), alors qu'en position intérieure intervocalique *-b-* tendait vers *-v-*. (3) Ces deux dernières tendances sont historiquement liées, ce qu'indique leur présence simultanée et fréquente dans les inscriptions latines de certaines zones, notamment du Latium. (4) Vu leur concentration dans les inscriptions d'une zone nettement délimitée, elles ont quelques chances d'être dues à un substrat. (5) L'évolution en initiale de mot ressortit à la phonétique syntaxique. (6) L'évolution à l'initiale de mot ne se présente, dans les parlers romans, que sporadiquement, alors que celle de la consonne en position intérieure intervocalique est un fait pan-roman, dont un des premiers centres de rayonnement a pu être la région sus-mentionnée au sud de Rome. (7) Il faut admettre des évolutions échelonnées dans le temps et différenciées aussi bien dans l'espace que selon les niveaux sociaux.

Dans le premier chapitre, P. Blumenthal examine les données latines et protoromanes, en s'appuyant sur les grammaires et témoignages directs de l'antiquité et sur les thèses de linguistes comme Meillet, Parodi, Richter et Schuchardt pour la phonétique syntaxique, Politzer et Terracini pour l'analyse spatiale et l'hypothèse du substrat.

Au chapitre 2, il passe en revue l'évolution des consonnes labiales dans chacun des parlers romans, confrontant les thèses existantes avec les siennes et essayant de les nuancer ou d'y faire un choix. Il signale et commente le bétacisme commun à plusieurs parlers romans (notamment au sarde, au corse septentrional, à l'italien méridional, à certains dialects alpins et au roumain). Il s'arrête, pour le gallo-roman, à la semi-voyelle *w-* du nord et de l'est, dans laquelle il voit, plutôt qu'une influence germanique, le vestige, en aire latérale, d'une étape de l'évolution romane. L'ibéro-roman retient bien sûr aussi son attention; pour rendre compte des deux principaux types (l'absence d'une opposition entre les sons issus de *b-* et *v-* initiaux dans le centre nord, l'existence d'une telle opposition dans certaines zones périphériques), P. Blumenthal fait intervenir les contraintes phonologiques des systèmes respectifs (à savoir la constatation que la présence d'un *ƀ* est liée à celle d'une corrélation occlusivo-spirante des consonnes sonores) et suggère que, même en admettant à l'origine une articulation bilabiale de *v* pour toute la Péninsule, on peut rendre compte des deux types dans le cadre de ses thèses (très schématiquement: celui du centre nord par une phonétique syntaxique active entraînant la déphonologisation de l'opposition /b/ – /v/, celui des zones périphériques par une phonétique syntaxique moins active laissant intacte l'opposition phonologique en question).

Les chapitres 3 et 4 sont consacrés à une série de problèmes et phénomènes connexes (la modification des labiales dans des environnements phoniques particuliers, par exemple leur renforcement devant *l* et *r*) et à la révision de plusieurs étymologies (dont celle de français *gifle*, mot pour lequel il pose, sur la base de critères phonétiques et sémantiques, l'étymon *gibbula* et l'évolution **gībula > *gīvula > *gifla > gifle*).

Les principales qualités de l'ouvrage me paraissent résider dans la manière dont y est traité un problème déjà classique, depuis longtemps familier aux romanistes. P. Blumenthal

le soumet en effet à une analyse dans laquelle entrent non seulement des matériaux plus abondants (grâce à l'utilisation d'atlas, de monographies dialectales et de dictionnaires récents), mais aussi une riche documentation spécialisée et, sous une forme très synthétique et intégrée, une gamme étendue de vues, anciennes et nouvelles (telles que les théories des strats, la géographie linguistique, la phonétique syntaxique, les structures phonologiques selon les axes paradigmatique et syntagmatique, la phonologie diachronique, les critères du coût et de la fréquence). L'auteur frappe aussi favorablement par son souci d'éviter les formulations catégoriques, par sa méfiance à l'égard des explications générales et de l'esprit doctrinaire.

Sur ce point, il convient peut-être de faire une légère réserve. Elle concerne la tendance de l'auteur – partagée par bien d'autres – à expliquer la présence de tel processus phonique dans tel parler roman par une influence venue directement d'Italie. Prenons l'exemple de la structure des consonnes labiales sonores en ibéro-roman, dans la formation de laquelle la phonétique syntaxique est censée avoir joué un rôle central et que P. Blumenthal, à la suite de R. Menéndez Pidal, attribue à une colonisation du nord de l'Espagne à partir de l'Italie du sud (p. 80). Certes, je ne songe pas à nier la plausibilité d'une explication de cette sorte; toutefois, une explication différente aurait pu, me semble-t-il, être avancée. Je crois – mais peut-être ai-je mal interprété sa pensée – que, si P. Blumenthal a recours à cette explication, c'est qu'il veut rattacher les faits ibéro-romans à un substrat, et que, s'il veut les rattacher à un substrat, c'est qu'il estime (cf. p. 45) que l'instabilité des sons initiaux de mots, instabilité qui s'instaure en roman mais que le latin ne paraît pas encore avoir connue, représente dans l'évolution d'une langue un changement trop fondamental pour qu'on puisse aisément en rendre compte sans recourir à l'hypothèse d'une action substratique. En tout état de cause, il me semble que P. Blumenthal aurait pu, dans ce cas sinon dans d'autres, envisager plus systématiquement une certaine autonomie génétique de l'instabilité phonique à l'initiale des mots et la possibilité que cette instabilité, observable dans plusieurs parlers romans, soit le résultat de développements qui se seraient produits parallèlement à partir d'une structure romane commune et indépendamment de tout strat. En fin de compte, la première langue à avoir connu l'instabilité phonique en début de mots n'a-t-elle pas pu se passer de strats?

Une introduction, où l'auteur aurait brièvement présenté l'état des recherches, le but et le plan de l'ouvrage, et une conclusion résumant les résultats n'auraient pas déparé cette étude fouillée, riche et solide.

Robert de Dardel

★

ISOLDE BURR, *Lateinisch-romanische Konsonantenverbindungen mit Liquid. Untersuchungen zur Lautgeschichte und Etymologie*, Bonn (Romanisches Seminar der Universität) 1975 *(Romanische Versuche und Vorarbeiten 51)*.

Cet ouvrage est consacré aux liquides latines, envisagées sous l'angle de leur fonction combinatoire et de leur rôle dans les processus phonétiques qu'on groupe traditionnellement sous les noms de métathèse, épenthèse, assimilation et dissimilation; les principes phonétiques ainsi mis en évidence sont appliqués à quelques problèmes étymologiques.

Soucieuse d'aborder ce thème à la lumière de perspectives nouvelles, Isolde Burr s'appuie explicitement sur deux auteurs, qui ne sont du reste pas exclusivement phonéticiens: sur H. Meier, dans ses *Mirages pré-latins*, *RF 64* (1952), 1–42, où l'on part en guerre contre un recours abusif aux substrats et se fait l'avocat d'un maniement moins rigide des lois d'évolution phonétique ainsi que d'une meilleure intégration de la morphologie, et sur K. Togeby,

qui, dans *Qu'est-ce que la dissimilation?*, *Rom. Phil. 17* (1963–1964), 642–667, refuse à la dissimilation en général le statut de loi phonétique que lui accordent par exemple M. Grammont et R. Posner et voit l'origine de ce phénomène dans la nature instable de certains sons. – Aussi tout l'ouvrage d'Isolde Burr est-il dominé par certains choix scientifiques et méthodologiques, dont voici les principaux aspects: 1) L'étude de phonétique historique des liquides, annoncée par le titre, est intimement associée à l'étude du suffixe *-ulus*, non seulement en fonction du *l* de ce suffixe, mais aussi en fonction des significations que ce suffixe a pu avoir à l'époque de sa productivité. 2) La cause principale des processus phonétiques observés est la labilité positionnelle des liquides (cf. *trado* > *tadro*, *cloaca* > *coacla*) et le caractère flou de la limite qui sépare la latérale de la vibrante au plan phonétique (cf. les évolutions contraires *ulmus* > *orme* et *arbor* > *albor*). 3) Aucune tentative n'est faite pour réduire les processus phonétiques à des lois; on insiste au contraire sur le fait qu'il s'agit de simples tendances, dont certaines ont, il est vrai, une portée assez générale (par exemple la métathèse du *l* du suffixe *-ulus* / *-ulare* et son insertion à la suite de la consonne ou du groupe consonantique initiaux, comme dans *baculum* > espagnol *blago*), mais dont d'autres ne se manifestent que de façon épisodique (par exemple le passage de *l* à *r* dans les métathèses du type décrit ci-dessus, comme dans *conucula* > sarde central *kronúka*) et dont peu seulement (telle *v'l* > *v'r*) atteignent la régularité de lois.

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur expose en détail, à l'aide d'abondants matériaux, surtout dialectaux, les aspects pertinents du suffixe *-ulus:* sémantique, syncope, les divers types de métathèse et les incidences phonétiques possibles de ce suffixe sur le radical. Les données théoriques, ainsi étayées et argumentées, sont mises à l'épreuve, dans la seconde partie, par la reformulation de certaines étymologies. Je n'en citerai qu'une. Le type roman illustré par le français *écume*, le provençal *escuma* et l'italien *schiuma* paraît se rattacher par le sens au latin *spuma*, alors que l'évolution phonétique à partir de cet étymon est problématique; c'est pour cette raison que plusieurs étymologistes (W. Meyer-Lübke, E. Gamillscheg, W. von Wartburg) ont cherché une solution, hors du domaine roman, du côté du mot germanique **skūm* 'écume', soit en le considérant comme l'étymon direct et unique de certaines formes romanes, soit en supposant, pour expliquer les faits phoniques et le genre, une contamination du mot germanique et du mot latin. Isolde Burr cependant, peu convaincue à plusieurs égards par l'étymologie germanique et forte de ses vues nouvelles sur certains aspects de l'évolution phonétique des langues romanes, opte résolument pour un étymon strictement roman: **spúmula*, qui aurait abouti à **splúma* par métathèse, puis à **sklúma* à la suite d'un déplacement de l'articulation (pour lequel il y a d'autres exemples), enfin à **skúma*, à la suite d'une sorte de régression (pour laquelle il y a aussi des exemples).

Si certains détails du raisonnement n'emportent pas toujours la conviction (je pense entre autres, dans l'application étymologique que je viens de résumer, aux arguments, invoqués très sommairement, pour rejeter l'hypothèse d'une contamination entre *spuma* et **skūm*), on a néanmoins l'impression que les bases théoriques mises ici au service de l'étymologie comportent certaines garanties, en ce sens que l'étymologie rend ainsi compte globalement de processus phonétiques divers et permet de substituer un principe d'évolution unique à une multitude de principes, invoqués souvent faute de mieux, qui ont nom onomatopée, étymologie populaire, contamination et emprunt.

R. de Dardel

★

HARRI MEIER, *Die Onomasiologie der Dummheit.* Romanische Etymologien, Heidelberg (Carl Winter) 1972, 64 p. *(Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse 1972/2).*

Es ist an der Zeit, daß H. Meiers schönes Büchlein über Ausdrücke der Dummheit in dieser Zeitschrift kurz angezeigt wird[1].

Nach einer Einleitung, in der der Begriff der Dummheit definiert und gegen Quasi-Synonyma semantisch abgegrenzt wird, werden der Reihe nach die folgenden romanischen Wörter für Dummheit besprochen und etymologisiert: frz. *sot*, ital. *sciocco*, ital. *besso*, frz. *bête*, ital. *bretto*, ital. *minchione*, span. *memo*, span. *tonto*, span. *tocho*, span. *lelo;* ferner wird die Bedeutungsentwicklung von einem Eigennamen zu 'dumm' und die expressive Wortreihe, *chocho*, *fofo* usw. besprochen, und zum Schluß werden methodologische Schlußfolgerungen gezogen.

Wer M.s etymologische Forschungen kennt, wird nicht erstaunt sein, daß er in der Regel die besprochenen umstrittenen Wörter auf lateinische Etyma zurückführt. So wird frz. *sot* mit lat. *subitus* verbunden, ital. *besso* mit lat. *versus* 'verkehrt'. Es ist hier nicht der Platz, diese Etymologien einer eingehenden Kritik zu unterziehen. Es sei nur allgemein bemerkt, daß die Etymologien an Glaubwürdigkeit gewonnen hätten, wenn es dem Verfasser gelungen wäre, die angenommenen lautlichen und semantischen Veränderungen durch spät- oder mittellateinische Belege zu stützen, etwa nach dem Vorbild M. Bambecks, *Lateinisch-romanische Wortstudien* (Wiesbaden 1959)[2].

Meier schreibt wie immer anregend und fesselnd. Seine breite humanistische Bildung wirkt in unserem technischen Zeitalter wohltuend; p. 9 werden z.B. für die Definition der Dummheit sowohl Thomas Mann als Kant zitiert. Man findet immer wieder wichtige prinzipielle Bemerkungen und Anregungen zu weiteren Forschungen. So wird p. 40 bemerkt, man sollte die Verwendung gewisser Eigennamen im Sinne von 'dumm' oder 'dummer Mensch' näher untersuchen (z.B. frz. *Bernard*, *Claude*) und dabei insbesondere auf die sog. Verblümung achten, d.h. die Verwendung eines Eigennamens statt eines gleichlautenden, aus euphemistischen oder anderen Gründen zu vermeidenden Wortes (Typus: 'Borneo ist sein Vaterland' statt 'er ist borniert'). P. 56 hebt Meier mit Recht hervor, daß man bei einer Etymologisierung mit der Ansetzung von Wortschöpfungen aus Lallsilben oder Schallsilben sehr vorsichtig sein soll.

Einige Einzelbemerkungen: P. 11ss. Zum Begriff der *simplicitas* cf. die gründliche Arbeit O. Hiltbrunners, *Latina Graeca* (Bern 1958) 15ss. – 27. Meier ist der gewöhnlichen Herleitung des frz. *bête* aus *bestia* gegenüber skeptisch, und zwar wegen der vollen Adjektivierung. Adjektivisches *bestia* im Span. und *vache* im frz. Argot genügen ihm als Parallelen nicht. Es scheint, daß eine gründliche Untersuchung der Adjektivierung von Substantiven im Lateinischen und Romanischen am Platz wäre; für das Latein verweise ich auf Hofmann-Szantyr, *Lateinische Syntax* (München 1965) 157ss., aber diese Darstellung ist (besonders was die späte Latinität betrifft) zu ergänzen[3]. – 31 wird die Form *minuare* statt *minuere* zweimal mit einem Sternchen versehen; die Form ist aber im Lateinischen der Spätzeit belegt, cf. *ThLL 8*, 1034, 77ss.

Bengt Löfstedt

[1] Der Rez. ist an der Verzögerung der Anzeige nicht schuld.

[2] Cf. Rez., *SN 34* (1962), 175ss.

[3] Ich gebe einige aufs Geratewohl gewählte, von HOFMANN-SZANTYR nicht notierte Belege: Ov. *fast.* 3, 582 *incola turba* (cf. weiter *ThLL* 7:1, 975, 22ss.), Pers. *sat.* 6,74 *popa uenter*, zum Adj. *nanus* und Adv. *nane* im Mlat. cf. BLATTS *Novum glossarium mediae Latinitatis* s.v., Luxurius (ed. Rosenblum) 3,8 *Romulidas ... manus*, Chron. Byz.-Arab. 14 (ed. GIL, *Corpus scriptorum Muzarabicorum* 1

GIULIANO BONFANTE, *Latini e Germani in Italia*, Bologna (Pàtron) 41977, 65 p. *(Linguistica generale e storica 3)*.

Es handelt sich um die 4. bearbeitete Ausgabe von Bonfantes bekanntem Büchlein. Da es noch nicht in dieser Zeitschrift angezeigt worden ist, wird eine kurze Besprechung am Platze sein.

Nach dem Vorwort ist es «un manualetto di volgarizzazione per gli studenti et le persone colte». Der Verfasser hat sein Ziel erreicht, eine wohl fundierte, anregend geschriebene Einführung über die Geschichte der Germanen in Italien für die gebildeten Laien zu schreiben. Seine große Gelehrsamkeit und Belesenheit tritt hauptsächlich in den Fußnoten zum Vorschein. Den Text selbst kann jedermann mit Gewinn und Genugtuung lesen, und man wird leicht vom lebhaften Stil Bonfantes gefesselt. (Bisweilen geht er freilich in seinen Idiosynkrasien etwas zu weit; auch wer gar kein Anglophile ist, findet es etwas übertrieben, wenn Bonfante p. 24 schreibt, der griechisch-gotische Krieg sei der fürchterlichste, der Italien verödet habe, «ad eccezione forse della recente invasione anglo-americana»).

Auch der Spezialist hat aber aus diesem Buch viel zu lernen. Wichtig ist z.B. die Bemerkung p. 21 s. N. 21, daß es nicht nur reine Lehnwörter und rein volkstümliche Wörter in den romanischen Sprachen gibt, sondern auch eine dritte Kategorie: «molte parole romanze non evòlsero mai alla ‹romanza› in modo ‹regolare›, ma conservàrono sempre, per influsso delle scuole, delle classi colte e della chiesa, la forma latina clàssica, od una forma vicina ad essa». P. 56 N. 105 wird hervorgehoben, daß eine Untersuchung langobardischer Personennamen auf Grund mittelalterlicher Urkunden ein Desideratum ist.

Einige bibliographische Addenda: P. 10 N. 2. Weitere Literatur zur heiß umstrittenen Frage von der Herkunft der Runen verzeichnet Sven B. F. Jansson, *Runinskrifter i Sverige* (Uppsala 1963) p. 182. – 14. Es gibt jetzt mehrere andere Ausgaben des Speyrer Fragments der gotischen Bibel, cf. Hermodsson, *SN 51* (1979), 77s. N. 1. – 23. Zur griechischen Akzentuierung *-ía* gegenüber der lateinischen Betonung *'-ia* cf. Väänänen, *NM 47* (1946), 8ss., auch André, *BSL 53* (1957), 138ss. – 51. Zum ligur. *vinti* gegenüber *trenta* (wegen des schließenden Einflusses des auslautenden *-i* von *viginti*) cf. meine *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze* (Uppsala 1961) p. 60ss.; Weiteres über derartigen Umlaut Rez., *SN* 45 (1973), 200.

Bengt Löfstedt

★

GEORG RABUSE, *Gesammelte Aufsätze zu Dante*, Als Festgabe zum 65. Geburtstag des Verfassers herausgegeben von ERIKA KANDUTH/FRITZ PETER KIRSCH/SIEGFRIED LOEWE, Wien–Stuttgart (Wilhelm Braumüller) 1976, 363 p. + 1 Abb. *(Wiener romanistische Arbeiten, Sonderband)*.

Georg Rabuse braucht mindestens den Dantologen nicht vorgestellt zu werden, trat er doch als Schüler von Rudolf Palgen (*Dantes Sternglaube*, Heidelberg 1940), dessen Forschungen dezidiert und beharrlich weiterführend, bereits 1958 mit seiner Studie *Der kosmische Aufbau*

p. 9) *gubernacula ... sceptra*, zum Adj. *oceanus* cf. *ThLL* 9:1, 409, 35ss. und 410, 20ss., Paul. Nol. *carm.* 28, 217 *pueram faciem* und Johannes von Auville, *Architrenius* 1, 42 (ed. P.G. SCHMIDL, p. 288) *puero uersu*, Hisp. fam. 212 *fontana unda* und 461 *fontano tumore*. Zum Rom. cf. noch frz. *fin*<*finis* und G. TILANDER, *Mélanges d'étymologie cynégétique* (Lund 1958), p. 23ss. über frz. *le plus cerf* u. dgl., K. NYROP, *Grammaire hist. de la langue française* 3 § 640ss.

der Jenseitsreiche Dantes markant in Erscheinung[1]. Seither arbeitete er unermüdlich – kein Wunder bei den stets neuen und überraschenden Entdeckungen, die er im Einzelnen wie im Ganzen des Danteschen Weltgebäudes machte – seine Interpretationsversuche der Göttlichen Komödie auf allen Stufen der drei Jenseitsreiche durch. Daß Rabuses Ausgangspunkt und Ergebnisse, so überzeugend und erhellend für das Danteverständnis sie auch sind, von den lieber eher unverbindlich ästhetisierenden oder den rein philologisch interessierten Danteinterpreten nur zögernd, wenn überhaupt rezipiert wurden, läßt seinen Wunsch, die in verschiedenen Zeitschriften verstreuten Aufsätze zu Dante in einem Band versammelt zu sehen, bestens verständlich werden. Wer sich je mit mittelalterlicher Kosmologie und den damals mit ihr zusammenhängenden Wissenszweigen (ein wahrhaft fein verästelter Baum!) abgab, wer sich je um ein dem Mittelalter adäquates Weltbild und Weltverständnis bemühte, wird dem Verfasser für das Gelingen dieser Publikation und vor allem für seine fast lebenslängliche Danteforschung tief dankbar sein.

Es verlohnt sich, die Titel der aus den Jahren 1960 bis 1974 stammenden fünfzehn Aufsätze anzuführen, um deren Interessenkreis deutlich zu signalisieren: Dantes Jenseitsvision und das *Somnium Scipionis* (p. 1–21); Schwalbe und Nachtigall in der Göttlichen Komödie (p. 22–44); Dantes Bilder und Vergleiche (p. 45–75); Dantes Antäus-Episode, der Höllengrund und das *Somnium Scipionis* (p. 76–112); Der Ganzheitsaspekt der Philosophie bei Dante (p. 113–124); Zeitnaher Dante (p. 125–148); Die letzte Irrfahrt des Danteschen Odysseus (p. 149–183); Die Quaternität der Trinität in Dantes Gottesschau (p. 184–224); «Un punto solo m'è maggior letargo» (p. 225–239); Die dichterische Funktion der Sterne in der Göttlichen Komödie (p. 240–261); I corpi celesti, centri di ordinamento dell'immaginazione poetica di Dante (p. 262–287); Die Identifikation des Macrobius in Dantes Göttlicher Komödie (p. 288–295); Dante im Kraftfeld des mittelalterlichen Wortes (p. 296–317; mit würdigender Aufnahme der von romanistisch ausgerichteten Mediävisten sonst meist vernachlässigten Forschungen von Friedrich Ohly); Die Bedeutung des vorchristlichen Neuplatonismus für den Gehalt der Göttlichen Komödie (p. 318–330) und Les paysages astrologiques de la Divine Comédie (p. 331–347).

Da die interpretatorischen Argumentationen in ihrer Vielschichtigkeit hier nicht nachgezeichnet werden können, von einer eingehenden Lektüre der Aufsätze auch nicht dispensiert sein soll, vielmehr eine solche allen Dantologen und Danteliebhabern gerade empfohlen werden möchte, seien lediglich die übergreifenden Thesen Rabuses kurz in Erinnerung gebracht. Der Ausgangspunkt, den alle im Geburtstagsband versammelten Aufsätze je neu und mit positivem Ergebnis auf seine Tragfähigkeit hin prüfen, ist die These, daß der Bauplan der Göttlichen Komödie – ein solcher liegt ja offensichtlich vor – im Gesamten wie im Einzelnen vom mittelalterlichen Sternglauben, d.h. von der mittelalterlichen Kosmosvorstellung bestimmt sei. Die astrale Kosmologie steht in Dantes Werk freilich nicht isoliert, in sie ist das ganze Wissen vom Universum, samt den Voraussetzungen zu dessen theologischer Deutung, integriert. Neben platonischen, aristotelischen, stoischen und biblischen Vorstellungen finden sich solche aus der spätantiken Mystik und Esoterik und aus dem neupythagoräischen Hermetismus, vorherrschend jedoch neuplatonische christliche Denkschemata, wie sie von den Kirchenvätern über Augustinus bis zu Bonaventura und Dante überliefert wurden. Die entsprechenden Stichworte, deren Anwendung und Illustration in der Göttlichen Komödie nach Rabuse erfolgt, sind hauptsächlich Lichtmetaphysik, Sonnensymbolik, Weltschöpfungsmythos, christlich gedeutet als Kreisumschwung der Trinität, himmlische Geometrie (Kreis, Punkt, Quadratur) und die Imagolehre, wonach in Welt und Mensch, den *vestigia Dei*, von Gott Kenntnis genommen werden kann. Rabuse zitiert gerne aus der Sequenz des Alanus von

[1] Georg Rabuse ist am 20. Juni 1976, in seinem 67. Lebensjahr, gestorben [*C.Th.G.*].

Lille: Omnis mundi creatura / quasi liber et pictura / Nobis est et speculum. Die poetologische Relevanz dieses Gedankengutes erweist sich da, wo Dante seinem Weltepos die Struktur des Makrokosmos als ordnenden Bauplan zugrunde legt in der Gewißheit, die Struktur des Mikrokosmos Mensch verhalte sich dazu analog. Wirkt also das oberste Prinzip vom Ursprung her über alle kosmischen Stufen abbildhaft nach unten, ist dem Menschen das Itinerarium als Heilsweg nach oben eröffnet.

Nach Rabuse nun stuft sich bei Dante das Universum nach den verschiedenen 'Himmeln', die von ihren jeweiligen Gestirnen regiert sind, die ebenfalls die unter ihrem Stern Geborenen bestimmen[2]. Als direkte Quelle für Dante konnte Rabuse das von Macrobius kommentierte *Somnium Scipionis* sowie die *Saturnalia* namhaft machen. Die in jeder Sphäre anders typisierte Sternenwelt konnte in ihren astrologischen Korrespondenzen bis in alle Einzelheiten im Mars- und Saturnbereich, teilweise auch schon im Merkur- und Jupiterbereich, in der Mondsphäre sowie im Sonnenhimmel zweifelsfrei von Rabuse nachgewiesen werden. Die astralmythologische Komponente erweist sich im Paradiso, auf den Stufen des Läuterungsbergs und, in negativem Zerrbild, in der sternen- und lichtlosen Unterwelt wirksam. Während die Verdammten aus freiem Willen die höllische Kraft des für sie jeweils signifikanten Sternes wirksam gemacht haben, befreien sich die Seelen auf dem Läuterungsberg in der *virtus benefica* ihres Sternes; im Reiche der Seligen regiert total die göttliche Kraft des Sternes. Was die Sternkreise als Ordnungs- und Strukturprinzip, letztlich ganz einfach für den *Sinn* der Dichtung bedeuten, zeigen die Studien Rabuses geradezu beglückend deutlich.

Das Erkennen der in jeder Sphäre herrschenden Planetentopik, das Identifizieren der verschiedenen Planetenkinder und ihrer Attribute und das Feststellen des astrologisch bestimmten Gesamtcharakters eines Kreises lassen ein dichterisches Sinngefüge entstehen, an dem die Bedeutung der Divina Commedia, zumeist nach dem Vorbild der biblischen Hermeneutik, in mehrfacher Auffächerung abgelesen werden kann. Die eindrücklichsten Interpretationsbeispiele bei Rabuse finden sich wohl in der Ausdeutung des Sonnenhimmels (Dante 3, 33, 85–90 vor allem, Rabuse p. 184 ss. besonders): die Vokabeln *s'internare*, *squadernare*, *volume*, *costume*, *letargo* und *tetragono*, die Zahlen 3 und 4 (himmlische Geometrie!) sind in Rabuses Interpretation erst verstehbar und bedeutungsvoll geworden oder vielmehr als das, was sie sind, zu erkennen. Wenn sozusagen als wichtige Nebenprodukte manche Korrekturen an sonst sogenannt einschlägigen Dante-Kommentaren und -Übersetzungen gemacht werden können, ist dies ein zusätzlicher bleibender Gewinn.

Daß sich die Aufsätze thematisch teilweise überschneiden oder teilweise in der Wahl der Beispiele decken, macht ihre Lektüre nicht weniger spannend, denn niemals erscheint dasselbe ganz gleich: neue Deutungen, neue Korrespondenzen und Analogien legen Zeugnis von einem unentwegten, nie vollends abgeschlossenen Lese- und Denkprozeß ab. Wiederholtes Bedenken, frei von jeder Sucht, mit einer Auslegung sensationell aufzufallen, führt immer zu behutsamer, aber erstaunlich klarer Formulierung und wohl auch zu dem öfter bewiesenen Mut, vom einmal entdeckten und erkannten Sinn sich niemals abtreiben zu lassen. Ein am Schlusse des Bandes beigegebenes Register erlaubt, die zu verschiedenen Zeiten zum selben Problem gemachten Äußerungen an den jeweiligen Stellen aufzusuchen und zusammenzuhalten.

Es scheint, Rabuse gebe der Göttlichen Komödie durch seine konsequente sternsymbolische Interpretation die ursprüngliche Dimension zurück, die sie oft durch pauschale, fade ästhetisierende Überblicke oder durch kleinliche zeilenweise Erklärungen ohne Konvergenzpunkt verloren hatte.

Louise Gnädinger

[2] Sternbestimmt sind übrigens auch, wenigstens in wichtigen Partien, der *Parzival* Wolframs von Eschenbach und der *Simplicissimus* Grimmelshausens, beides Epen mit heilsgeschichtlichem Hintergrund.

Boccaccio: Secoli di vita. Atti del Congresso Internazionale: Boccaccio 1975. Università di California, Los Angeles, 17–19 Ottobre, 1975, a cura di M. COTTINO-JONES e EDWARD F. TUTTLE, Ravenna (Longo) 1977, 310 p. *(L'interprete 4)*.

Questa scelta di quattordici relazioni presentate al Congresso sul Boccaccio, organizzato nel 1975 dal «Center for Medieval and Renaissance Studies» dell'Università di Los Angeles, è suddivisa in quattro parti: 1. Storia e tradizione; 2. Boccaccio fra tradizione e innovazione; 3. Il *Decameron:* critica, testo e «materiali narrativi»; 4. Il *Decameron* come «tradizione».

Nella prima relazione, *Florence and the Black Death*, G. A. Brucker, basandosi sullo spoglio di un vasto materiale d'archivio, mette in evidenza la capacità di reazione, vigorosa e sana, di Firenze dopo la peste del 1348. È, secondo lui, una testimonianza del dinamismo del sistema politico fiorentino e della forza civica degli abitanti. R. L. Benson, in *Protohumanism and Narrative Technique in Early Thirteenth-Century Italian «Ars Dictaminis»*, studia l'*ars dictaminis* del Duecento per trovarvi spunti preumanistici. La tradizione epistolare latina – e in particolare l'opera di Boncompagno da Signa – potrebbe costituire la fonte di alcune novelle del Boccaccio.

In *Boccaccio e la codificazione dell'ottava*, M. Picone si basa su ricerche di C. Dionisotti e A. Roncaglia per individuare nel *huitain de décasyllabes* della poesia provenzale la fonte dell'ottava usata dal Boccaccio. Il modello dell'ottava del *Filocolo* sarebbe più precisamente la canzone «Au renouvel de la douçour d'esté» di Gace Brulé. Ma le caratteristiche dell'ottava lirica provenzale sono state modificate per adattarle «alle esigenze realistiche e oggettive della materia poetica che Boccaccio si propone di cantare» (p. 61). Si tratta di una codificazione molto diversa in cui la liricità viene sostituita dalla narratività (ciò è particolarmente evidente nel *Teseida*). G. Velli individua un disegno funzionale nella dimensione pastorale dell'*Ameto (L'«Ameto» e la pastorale: il significato della forma)*. L'ambivalenza di fondo provocata da un io narrante che si presenta talora come spettatore separato da Ameto, talora come personaggio confuso con lui dà alla pastorale quella sua caratteristica di «obliqua esplorazione del mondo». Questo processo di distinzione-partecipazione permette anche il recupero della mitologia personale dello scrittore. In *Giovanni Boccaccio, or the Narrative Vocation*, A. Scaglione studia nel processo comunicativo la fase di ricezione del *Decameron:* il pubblico (i critici) e la loro influenza sull'autore. Dopo aver passato in rassegna i vari tipi di novelle, il relatore cerca di definire alcune loro caratteristiche comuni: linearietà cronologica, unitarietà, svolgimento più deduttivo che induttivo, narrazione non autosufficiente ma legata ad una tesi spesso nascosta e ambigua, uso contemporaneo di stile diretto e indiretto.

G. Petronio passa in rassegna alcuni momenti sintomatici della fortuna critica del *Decameron (I volti del «Decameron»)*. È un'occasione per ribadire l'importanza della scuola storica, la sua fede nella critica sociologica e la sua diffidenza nei confronti del metodo «struttural-formalistico». In *Prima diffusione e tradizione manoscritta del «Decameron»*, M. Picchio Simonelli scarta la tesi di A. Rossi che proponeva di eliminare dalla collazione per un'edizione critica 26 codici che contenevano una redazione breve della novella di Andreuccio, non attribuibile a Boccaccio. Poi, basandosi sull'analisi di un'ampia serie di varianti, la relatrice afferma che è impossibile giungere ad uno stemma unico per tutta la tradizione manoscritta dell'opera. Secondo lei, il solo metodo per fissare il testo critico del *Decameron* sarebbe di stabilire uno stemma per ogni novella e di confrontare in seguito i cento stemmi ottenuti. Nella sua relazione *Sulla genesi del «Decameron»* G. Padoan presenta vari argomenti per dimostrare che le novelle sono state scritte, e probabilmente messe in circolazione, per gruppi di giornate: I–III; IV–VI; VII–IX; X. Rileva inoltre che nelle giornate 6ª, 7ª, 8ª, 9ª prevale l'ambientazione fiorentina. Studiando le fonti dell'opera, il Padoan

mette in evidenza non solo la loro diversità (Terenzio, Sallustio, Ovidio, Valerio Massimo, Apuleio, le commedie elegiache, la realtà politica fiorentina...), ma anche la capacità di Boccaccio a liberarsene. In *Dante, personaggio mancato del «Decameron»*, F. Fido nota che l'assenza dell'Alighieri quanto personaggio del *Decameron* contrasta con i molti rinvii all'opera dantesca contenuti nel libro. Ciò potrebbe essere emblematico dell'atteggiamento del Certaldese nei confronti del Fiorentino: un atteggiamento fatto di ammirazione ma anche di scetticismo in determinati campi come quello dell'amore o quello della storia politica fiorentina.

Secondo G. Sinicropi, *La questione degli epigoni* non può essere risolta che attraverso lo studio delle strutture diegetiche: analizzando il contenuto figurativo e quello tematico si può infatti vedere «come tali (...) strutture divengano il segno di universi semantici ben diversamente autonomi» (p. 205). Il Sinicropi ne abbozza la dimostrazione confrontando tre novelle: una di Boccaccio (*Dec.* II, 3), una di Ser Giovanni (*Pec.* III, 1) e una di Sercambi (*Nov.* 86). N. Borsellino, nella sua relazione *Il «Decameron» teatrale del Rinascimento*, tratta l'argomento da due punti di vista: l'influenza dell'opera del Boccaccio sul teatro rinascimentale (con esempi tratti da quello dell'Aretino) e le caratteristiche «teatrali» del *Decameron*. Il Borsellino sottolinea anche l'influsso del *Decameron* sulla società rinascimentale, soprattutto nella sua funzione di attivare il processo comunicativo tra arte e società nel rispetto dell'«ordine istituzionale». C. Segre compie un'analisi contrastiva tra otto commedie di Lope de Vega e le corrispondenti novelle di Boccaccio *(Da Boccaccio a Lope de Vega: derivazioni e trasformazioni)* per individuare mutamenti nella logica narrativa, nello sviluppo dell'intreccio e nella tematica. Si può notare da parte di Lope de Vega una «trascuranza» e uno «scardinamento» di funzioni basilari nel racconto boccacciano «che vengono compensate in due modi: con una «fitta rete di connessioni istituita tra i momenti successivi dell'intrigo» (p. 231) e con la «funzionalizzazione di ricorsi tematici, i quali vengono a costituire delle 'guide' per lo sviluppo coerente delle azioni» (p. 232). Tuttavia la gioiosa estroversione di Lope de Vega «nasconde una reticenza e una rimozione molto forti, specie in campo sessuale» (p. 236). La stessa dissociazione dell'opera boccacciana appare, secondo D. Della Terza, nei *Contes* del La Fontaine *(La Fontaine, lettore di Boccaccio)*; si può anche notare che l'autore francese ricorre ad una topografia ristretta, ad un tempo astorico e ad una lingua irrealizzante ed ironica. Le differenze dovute al gusto e all'ambiente storico-culturale sono dunque notevoli e, secondo D. Della Terza, La Fontaine sostituisce allo «spazio storico di riferimenti plausibili» del Boccaccio «le strutture dell'ironia che riportano ad un clima di distaccata dimensione atemporale la partecipazione agli eventi» (p. 261). A. Falassi infine, in *Il Boccaccio e il folklore di Certaldo*, segnala che le novelle del Boccaccio sono molto presenti nell'odierna letteratura popolare toscana, e che proverbi, leggende e credenze popolari citati nel *Decameron* fanno ancora parte della tradizione orale della regione di Certaldo.

Non essendo possibile esprimere un giudizio su ogni relazione per ovvie ragioni di spazio, ci limiteremo a tre osservazioni generali. La prima, un po' restrittiva ma forse anche marginale, concerne il numero molto ridotto di relazioni che si riferiscono all'opera stessa, mentre la maggior parte tratta delle fonti, della tradizione manoscritta, della fortuna critica o delle sue influenze. Con la seconda vorremmo sottolineare il notevole interesse metodologico che presentano questi Atti. In ogni relazione appare nettamente l'intenzione dell'autore di illustrare le possibilità di un metodo critico: da quello filologico (M. Picchio Simonelli, G. Padoan) a quello storico (F. Fido, D. Della Terza), da quello strutturalista e semiotico (C. Segre, G. Sinicropi) a quello sociologico (N. Borsellino, G. Petronio). Per noi, ciò dimostra che i vari aspetti di un'opera possono essere validamente studiati non con un solo metodo critico, ma con l'ausilio di *tutte* le tecniche della critica moderna. Con la terza osservazione vogliamo rilevare non solo l'alto livello scientifico raggiunto dalla maggior parte di

questi contributi, ma anche il loro carattere «aperto», in quanto molti rappresentano la sintesi di una prima fase di ricerche tuttora in corso.

Jean-Jacques Marchand

★

Problemi di morfosintassi dialettale. Atti dell'XI Congresso del C.S.D.I. (Cosenza–Reggio Calabria, 1–4 aprile 1975), Pisa (Pacini) 1976, 326 p. *(Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana 9)*

Proprio perchè nel quadro della dialettologia italiana prevalgono studi sugli aspetti fonologico-fonetici o lessicali, il tentativo di analizzare il vasto campo finora trascurato della morfosintassi ci pare assumere un rilievo particolare. Il fatto che, a parte i veri e propri contributi morfosintattici, una gran parte delle relazioni si riferisca anche a problemi sociolinguistici (nel caso dell'italo-albanese), al fenomeno dell'italiano regionale e popolare, alla storia della dialettologia italiana e a studi nettamente lessicali, prova quanto poco i dialettologi italiani si siano occupati del sistema morfosintattico. Ciò spiega perchè gli articoli prendono le mosse spessissimo dall'unico studio sistematico esistente in questo campo – la prestigiosa *Grammatica Storica della Lingua Italiana e dei suoi Dialetti* del Rohlfs. Le cause di questa mancanza di studi sulla morfosintassi dialettale si trovano nella quasi completa assenza di *testi liberi*, come conferma H. Plomteux, *Analisi diatopica e sintassi* (p. 75–82): i soliti questionari per la registrazione del materiale da esaminare non garantiscono una vera documentazione di testi dialettali che siano esenti da influssi dell'*italiano standard;* ciò dà via libera a una serie di possibili interferenze, come lo stesso Plomteux dimostra con l'esempio dei cosidetti *Abtönungspartikel:* se un testo italiano si serve di *altrimenti*, si ricorre anche nelle inchieste liguri sempre a *ātrimẹ̄nti*, benchè i dialetti in questione dispongano del tipo *dúṅka*. Per ridurre tali falsificazioni si propone di dare la preferenza ad autentici brani di conversazione o di testi narrativi, dei quali la collana del *Profilo dei dialetti italiani* dello stesso C.S.D.I. ha già fornito le prime realizzazioni esemplari. Magari si potrebbero trarre ancora nuovi stimoli dall'Heidelberger Forschungsprojekt «Pidgin-Deutsch», *Sprache und Kommunikation ausländischer Arbeiter* (Kronberg, 1975), p. 43–111 che ha propagato analisi metodicamente basate sul concetto di *teilnehmende Beobachtung* facilmente applicabile agli studi dialettali in Italia.

Così i veri e propri contributi orientati in direzione morfosintattica – P. Maffei Bellucci, *Note di sintassi del Quattrocento* (p. 113–142), G. B. Mancarella, *La struttura sintattica in alcuni brani liberi del Salento* (p. 143–152), C. Rossito, *Di alcuni tratti morfosintattici del siciliano e delle loro interferenze sull'italiano di Sicilia* (p. 153–176), E. Mattesini, *Tre microsistemi morfologici del dialetto di Borgo Sansepolcro (Arezzo)* (p. 177–202), F. Spiess, *Di un'innovazione morfologica nel sistema dei pronomi personali oggetto del dialetto della Collina d'Oro* (p. 203–212), P. Benincà, L. Vanelli, *Un'innovazione nel dominio romanzo: la 1. persona del presente indicativo I coniugazione* (p. 213–226), D. Cernecca, *Modi infinitivi del verbo nell'istrioto di Valle d'Istria* (p. 227–238), L. Giannelli, *'Tempo' futuro e aspetto futuro in fiorentino ed in senese* (p. 239–247), G. Mastrangelo Latini, *La coniugazione dei verbi regolari e del verbo 'essere' nel dialetto di Martinsicuro (TE)* (p. 249–258), L. Graziuso, *Sull'uso del congiuntivo presente nel dialetto di Vernole (Lecce)* (p. 259–264), P. Salamac, *Ricerche sull'uso dell'infinito nel Salento* (p. 265–269), A. G. Mocciaro, *Le forme del passato remoto in siciliano* (p. 271–286) – rappresentano una nuova iniziativa nella dialettologia italiana. Senza voler

sminuire il merito di questi studiosi, dobbiamo costatare che molto resta ancora da fare per quanto riguarda soprattutto i sistemi grammaticali dei diversi *italiani regionali sovralocali*: si auspica per l'avvenire uno studio che comprenda tutti i tratti pansettentrionali o panmeridionali della morfosintassi[1] piuttosto che isolati contributi limitati a dettagli non sempre rilevanti. A che serve l'esame di microsistemi se esso non può essere integrato nell'insieme delle caratteristiche sovradialettali? Quando le ricerche sugli *italiani regionali* saranno più avanzate, c'è da sperare che un giorno disporremo di manuali dell'*italiano settentrionale* o *meridionale*, p.e. sul modello di G. Tropea, *Italiano di Sicilia* (Palermo, 1976) per un'area più ristretta.

Lasciando da parte ogni presa di posizione circa le innumerevoli polemiche che il concetto di *italiano popolare* ha suscitato di recente, A. M. Arnuzzo, *Rilievi di italiano popolare nel Basso Monferrato* (p. 83–105) presenta quattro brani di autobiografie dove i termini *italiano popolare*, *italiano regionale* o meglio *italiano parlato* s'intrecciano senza una netta delimitazione e dove tali designazioni globali deformano in un senso la categorizzazione dei testi, i quali non rappresentano altro che enunciati di certi registri. Rimane l'impressione che i termini generalizzanti sopra indicati coprono una realtà linguistica che manifesta la coincidenza delle nozioni diastratiche e diatopiche. La documentazione della Arnuzzo ha il merito di presentare autentici testi parlati sovradialettali che, per ulteriori analisi più esaurienti[2], mancano ancora.

Di particolare rilievo ci pare inoltre il progetto del C.S.D.I. di avviare una monografia sull'alessandrino presentato da A. Sobrero (p. 63–74), perchè quest'«area grigia» (p. 63), alla quale la *Carta dei Dialetti d'Italia* curata di G. B. Pellegrini per il C.S.D.J. (Pisa, 1977) attribuisce in parte una problematica di «aree miste di complessa classificazione», rinchiude elementi piemontesi, lombardi, emiliani, liguri finora poco studiati. E' lecito attendersi nuove rilevazioni per quanto riguarda la classificazione dialettale di questa zona complessa e inoltre nuove valutazioni per fissare limiti dialettali in un'area di confine talmente confusa, che susciterà l'interesse della geografia linguistica in generale.

R. Ortale, *Sul gergo dei calderai di Dipignano (Cs)* (p. 287–309) suppone certi scambi di voci gergali in quattro luoghi dove si sono ricavati simili gerghi di ramai o calderai (Monsampolo [Ap], Isili [Nu], Tramonti [Ud] e Force [Ap]) sulla base di un fondo comune di circa trenta vocaboli su un totale di circa 165 voci; non si può nascondere un certo scetticismo nei confronti di una tale ipotesi pur senza voler negare questi contatti, riducendo queste rassomiglianze piuttosto a un fondo lessicale comune, se si vuole *pangergale*, come lo proverebbe la presenza anche in altri gerghi italiani delle seguenti voci riscontrate a Dipignano: *allenzare* «piovere», per la diffusione di *lenza* (non solo nei gerghi!) in Italia e in Francia vedi A. Prati, *Vicende di parole*, *ID 10* (1934), 201–202; *arrufféntе* «pepe picante; peperone rosso», *arruffare* «cuocere, abbruciare» è già registrato nel *Nuovo modo de intendere la lingua zerga*, cf. T. Cappello, *Saggio di un'edizione critica del 'Nuovo modo'...*, *SFI 15* (1957), 303–399; *cacafócu* trova le sue corrispondenze in C. Sanna, *Il gergo della camorra* (Palermo, 1978), Gec, *Vôcabôlari dla mala* (Torino, [1973]), p. 76 e E. Ferrero, *I gerghi della malavita dal '500 a oggi* (Milano, 1972), p. 83; *carnante* «genitore, padre, madre» si ritrova anche in C. Sanna, *Il gergo ...*, *op. cit.*; *piwa* «danaro, soldi, quattrini», *pila* come voce

[1] A ciò fa riferimento il già citato C. Rossito, p. 154 senza però accorgersi della portata della sua indicazione.

[2] Oltre al corpus di H. Stammerjohann, *Strukturen der Rede. Beobachtungen an der Umgangssprache von Florenz*, *SFI 28* (1970), 295–397 e le dodici interviste di G. Rovere, *Testi di italiano popolare* (Roma, 1977) tale materiale autentico per l'esplorazione dell'*italiano parlato* non è stato finora ancora compilato.

gergale viene anche riportata da A. Prati, *Voci di gerganti, vagabondi e malviventi* (Pisa, nuova ed. 1977), p. 117 e da M. L. Wagner, *Über Geheimsprachen in Sardinien, VKR 1* (1928), p. 84, *pila* è molto diffuso in tutta la Calabria secondo le nostre osservazioni e ha perso il suo carattere una volta gergale; per la diffusione di *ruffu* si veda A. Prati, *Voci ..., op. cit.*, p. 126–127; *stambrúna* «stasera» è una voce diffusissima nei vari gerghi, da *bruna* per «notte» vedi A. Prati, *Voci ..., op. cit.*, p. 43 e E. Ferrero, *I gerghi ..., op. cit.*, p. 79; *togu* «buono; bello; bravo; eccellente» si ritrova soprattutto nel gergo della camorra napoletana, si veda A. Prati, *Voci ..., op. cit.*, p.147–150; *woffju* è attestato in vari gerghi secondo A. Prati, *Voci ..., op. cit.*, p. 95 come *zaccá'ññu* «coltello» p. 128.

Questi pochi esempi dimostrano com'è scabroso stabilire legami stretti fra i singoli gerghi in base a certe affinità lessicali. Confermando gli influssi reciproci dovuti all'emigrazione attestata, la scelta delle dodici voci gergali non basterà a sostenere l'ipotesi che tutti questi vocaboli derivino da Dipignano. Malgrado l'omogeneità non è affatto da escludere un fondo lessicale comune che si può ritrovare in vari gerghi dove i contatti presupposti appaiono poco chiari. La complessità delle formazioni storiche di lessici gergali non permette sempre risultati concludenti e le affinità lessicali aspettano ancora interpretazioni più esaurienti in una disciplina che si apre facilmente a speculazioni dubbiose, anche se spesso verosimili.

Gli atti presi nell'insieme rappresentano un prezioso specchio di diversi filoni della dialettologia italiana contemporanea, che, con l'aumento di studi morfosintattici, s'arricchirà di nuovi campi di lavoro, dei quali si delineano i primi approcci. Speriamo che questi contributi produrranno ulteriori analisi e stimoli per un approfondimento di un settore ingiustamente trascurato della peraltro fiorente dialettologia italiana.

Edgar Radtke

★

HANS-RUDOLF NÜESCH, *Altwaldensische Bibelübersetzung*, 2 vol., Berne (Francke) 1979, XXX + 556 et 256 p., 12 cartes *(Romanica Helvetica 92 A et B)*.

Paraît enfin le texte longuement attendu du ms. no. 8 de la Bibliothèque municipale de Carpentras et qui est édité in extenso dans le premier volume (p. 1–556), précédé d'une introduction. Disons d'emblée que quelques sondages nous ont permis de constater que le texte est fidèlement rendu et sachons gré à l'éditeur d'avoir rendu compte de toutes les abréviations résolues. Des onze manuscrits de la Bible en anc. occitan qui nous sont parvenus voici le quatrième à être édité. P. IV–XII présentent Luc II, 1–20, pris dans cinq mss vaudois (Carpentras, Dublin, Cambridge, Grenoble, Zürich). On se demande pourquoi nous trouvons ici cinq fois les versets en toutes lettres: les seules variantes auraient suffi. P. XII–XV suit une description du ms. de Carpentras. Ce qui fait défaut, et nous le regrettons, c'est une description codicologique formelle. P. XVIII l'éditeur nous apprend que l'étude paléographique est en cours et nous laisse sur notre faim. Après un relevé des abréviations employées par le copiste, une histoire sommaire du ms. et un exposé des principes qui ont présidé à l'établissement du texte, l'éditeur présente celui-ci non sans avoir donné un aperçu rapide du contenu, p. XVIII–XX.

M. Nüesch ne s'occupe pas du modèle latin qui est traduit ici; il accepte les résultats des recherches de Reuss, de Samuel Berger et de M. Wunderli: ce modèle a dû être une version languedocienne (perdue) de la Vulgate. Les passages que le traducteur omet seraient à mettre sur le compte du copiste. M. Nüesch a eu soin de les indiquer. Nous n'entrerons pas dans

le détail de la traduction; remarquons toutefois que le prologue rappelle fort curieusement celui de l'Evangelium de l'*Aurora* de Petrus Riga, éd. Paul E. Beichner, C. S. C., University of Notre Dame Press 1965, vol. II, p. 421.

Dans le vol. II l'éditeur présente un commentaire sur 305 mots et formes par lesquels la langue du ms. diffère de la koiné de l'anc. occitan: remarques assez hétérogènes sur des phénomènes phonétiques, morphologiques, graphiques. M. Nüesch souligne particulièrement ces phénomènes-là, qui sont typiques de l'anc. vaudois et donne la traduction de tous les mots étudiés. No. 133 *stuça:* étymologie inconnue. Pourrait-on y voir un rapport avec *stüzzer*, 'éteindre', 'étancher' que nous relevons dans le *Dicziunari rumantsch* d'Oscar Peer, Cuoira 1962?; 144 *blamca* nous paraît dû à une assimilation progressive (et non pas régressive); 173 *non voler apellar:* construction intéressante: influence de l'italien, suggère M. Nüesch. On penserait aussi aux constructions du type de *ne t'esmaier* de l'anc. français; 195 *ilhe:* sans rejeter l'explication proposée, rappelons l'existence de cette forme en lorrain (et, surtout, à Metz: Cf. notre éd. de la *Bible* de Jehan Malkaraume, van Gorcum & Cie, Assen 1978, II, p. 346 et Hannelore Stark: *Untersuchungen zur lothringischen Urkundensprache*, thèse, Wien 1966, p. 129; nombreux exemples dans les actes lorrains p.p. N. de Wailly, 1878–81); 244 *conversacio:* l'éditeur corrige (en ajoutant *-n*) en général mais laisse tels quels les substantifs et la désinence du parf. 6, ce qui nous semble arbitraire; 281 *verum* (poison): le rhotacisme -n- > -r- ne nous semble pas «exclu». Suit une liste alphabétique fort utile des mots commentés (p. 65–69) et une concordance des graphies (p. 69–79). *Phonétique:* se restreint à quelques particularités; le vocalisme reçoit moins d'attention que le consonantisme bien élaboré. *Morphologie: gent se levaren* (p. 99) entrerait plutôt dans une étude sur la syntaxe. Pour les formes du part. passé masc. plur. sans *-s*, M. Nüesch se départ de l'explication phonétique de M. Wunderli (p. III): l'argumentation de l'éditeur nous paraît convaincante. Les formes verbales ont été décrites par le détail: l'éditeur les compare (pour les différentes conjugaisons) à celles de l'anc. vaudois, de l'anc. occitan et de l'anc. dauphinois et les munit d'un commentaire. Puis M. Nüesch présente la conjugaison des verbes irréguliers, également avec commentaire. L'étude de la langue se termine par la formation des mots en *-ment* et en *-tor* et (sous: «Généralités») par le sort de -A final.

Les p. 150–152 sont consacrées à un exposé des différentes opinions sur le ms. de Carpentras. P. 152–160 suit un relevé des différentes approches linguistiques des mss vaudois du m.-â. (de Perrin, 1619, à Wunderli, 1970). Puis l'éditeur donne un aperçu des particularités de la langue du ms., qu'il attribue à une douzaine de dialectes de l'occitan, de l'anc. dauphinois, du piémontais et de l'italien (du nord). Il est aisé de voir (grâce aussi aux cartes) que le dialecte qui a le plus influencé la langue du ms. est la région frontalière du nord-est de l'occitan (14 traits).

P. 168–173 la bibliographie: M. Nüesch aurait pu mentionner les Slatkine Reprints, Genève 1977 et 1979 de Samuel Berger: *La Bible romane au moyen âge* et d'Edouard Reuss: *Fragments littéraires et critiques relatifs à l'histoire de la Bible française*, introd. de Gérard E. Weil.

Finalement (p. 174–228) nous trouvons un index des mots traités avec renvoi aux passages de la Bible, un glossaire (p. 228–256) et douze cartes.

Quelques rares observations critiques sur une des plus importantes publications jamais faites dans le domaine de l'ancien vaudois. L'édition permettra une série d'études sur les différents aspects de cette langue et profitera tout également aux théologiens.

Remercions le jeune romaniste qu'est M. Nüesch qui a su mener à bien une entreprise qui aurait rebuté maint chercheur chevronné.

J. R. Smeets

★

JEAN-GABRIEL GIGOT, *Chartes en langue française antérieures à 1271 conservées dans le département de la Haute-Marne*, Paris (CNRS) 1974, CXVII + 516 p., 1 Karte (*Documents, études et répertoires publ. par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, XVII; Documents linguistiques de la France (Série française) publ. par* JACQUES MONFRIN *avec le concours de* LUCIE FOSSIER).

C'était là, paraît-il, une espèce de hasard dû à la providence aussi bien qu'aux soins attentifs de M. Monfrin, le fait que la collection des chartes de M. Gigot, dont les premiers abords remontent jusqu'en 1956, devait constituer le tome premier des documents linguistiques aussi bien que le banc d'épreuve de l'entreprise toute entière. Ceci est d'autant plus remarquable que ces chartes proviennent d'une région linguistiquement presque intacte, représentée, dans le FEW, par les seuls points de Langres et de Créancey, et dont M. Bourcelot dans sa présentation de l'Atlas de la Champagne et de la Brie (*RLiR 27*, 1963,165) faisait remarquer ce qui suit: «Il convient de noter que dans un département comme la Haute-Marne, relativement riche en patois, il n'existe aucune étude linguistique tant soit peu développée.» La charte de Dampierre que commente M. Gossen (*Skriptastudien* 1967, 359) ne provient pas de la Haute-Marne.

Dans ce volume des Documents, la présentation éditoriale et la description des chartes – 277 actes entre 1232 et 1270 – est exemplaire. Elle rend compte d'une discipline quasi d'ascètes de la part des trois éditeurs; mais la responsabilité de l'édition appartient essentiellement aux deux directeurs de la série. Les matériaux sont repérables à travers une table des noms de personnes et de lieux et un glossaire qui renferme toutes les données des textes.

Dans son Introduction, M. Monfrin fait d'abord l'historique des études romanes et surtout de l'ancien français en tant que basées sur les chartes et les textes non-littéraires. Contrairement à ce qui constitue normalement l'histoire de la philologie romane, le point de vue qu'on adopte, avec des perspectives inattendues, est ici celui de la France et de son centre directeur, l'Ecole des chartes. Suit un plan raisonné du recueil des documents dans les trois domaines qu'on sait (XL-L). Il faut laisser aux utilisateurs le soin de s'introduire à l'organisation des volumes et de ce volume-ci en particulier. Je tiens cependant à souligner que le système de transcription qu'on a choisi est très clair, rationnel et facilement maniable; on aura intérêt à le poser comme modèle du moins pour l'édition de textes anciens linguistiquement intéressants. (Une erreur que nous avons trouvée est au no. 140.2).

Le parti pris dans l'édition des documents linguistiques n'est pas seulement une renaissance de la philologie au sens strict, mais encore une prise de position fondamentale au point de vue de la méthode. La démarche philologique est différente, en effet, selon qu'on se propose d'étudier la structure d'une langue historique bien documentée comme l'ancien français, ou bien de rendre accessibles à la lecture des textes littéraires ou autres. Dans le second des deux cas, la philologie opère à l'aide de la critique textuelle, lachmannienne ou bédiériste, selon les préférences et les buts. Les deux démarches peuvent aussi être complémentaires. Mais la linguistique des textes littéraires n'est devenue entre temps qu'une espèce de linguistique appliquée et n'a pratiquement plus rien à voir avec ce qui constitue, actuellement, la linguistique d'une langue.

L'exposé historique de M. Monfrin permet de saisir parfaitement les données de cette situation. C'était bien la force des choses, le fait que la philologie textuelle a converti la linguistique en science auxiliaire. Mais dans le cadre même de la critique textuelle, l'apport de la linguistique est considérée de façon très différente. Il y a, d'un côté, le type d'interprétation fondée largement sur la critique des variantes (école italienne), et de l'autre, le type qui ne connaît que le texte établi dit lisible (école allemande actuelle, vouée presque exclusivement aux problèmes littéraires; M. Zumthor, d'après ce qu'il affirme lui-même; bédiérisme fran-

çais). Mais il faut ajouter à cela un autre changement de vue, le fait notamment que la théorie linguistique, actuellement, est très différente de celle par exemple de la «grammaire» de Schwan-Behrens, même si à cette époque on ne se méprenait pas sur l'importance des chartes pour la reconstruction du français en phase médiévale.

Entre temps, on constate que des réflexions analogues ont été faites en Italie. Le nouveau dictionnaire d'ancien italien, sous le patronage de l'Accademia della Crusca, sera un dictionnaire fait sur les manuscrits, et non sur les éditions critiques[1]. Pour un pays où la philologie textuelle et l'édition critique comptent parmi les meilleures des traditions, c'est là une décision extraordinaire mais conforme toutefois à la logique des faits.

Les documents linguistiques de la France sont conçus à l'usage des linguistes. Mais il va sans dire qu'ils s'ouvrent en même temps et de façon prometteuse à toutes les activités philologiques au sens large du terme.

Gustav Ineichen

★

ARNE HJORTH, *La partie cambrésienne du Polyptyque dit «Terrier l'Evêque» de Cambrai.* Tome II: Le texte. Edition publiée avec introduction, principes d'édition, commentaires, planches et index complet des mots, Göteborg 1978, 198 p. *(Romanica Gothoburgensia 16)*.

Die nichtliterarische Handschrift namens «Terrier l'Evêque» (TE; als Erstschrift verfaßt ca. 1275/1276, aufbewahrt in den Archives départementales du Nord in Lille, 3 G 1208) enthält die tabellarische Auflistung der Zins- und Abgabenrechte des Bischofs von Cambrai sowohl in dieser Stadt als auch im Cambrésis, in der Thiérarche und im Hennegau. Hjorth hat unter Berücksichtigung nur der die Stadt Cambrai (partie cambrésienne: PC) betreffenden Teile des TE bereits 1971 eine genaue Analyse der in der PCTE verwendeten ostpikardischen Skripta vorgelegt[1], zu der die hier besprochene Textedition die konsequente Ergänzung darstellt.

Auf eine längere Einbegleitung (Introduction p. 7–10, Principes d'édition p. 11–25) folgt der sorgfältig edierte und z.T. recht umfänglich adnotierte diplomatische Text (p. 26–129)[2], an den sich schwarzweiße Reproduktionen verschiedener im Originalmanuskript des TE grau, braun, gelb, blau und grün kolorierter zeitgenössischer Zeichnungen anschließen[3].

[1] Voir aussi la nouvelle revue y relative, *Studi di lessicografia italiana 1* (1979).

[1] Siehe dazu unsere Besprechung in *VRom. 34* (1975), 275–279 und die Diskussion in *VRom. 35* (1976), 84–94.

[2] Aus dem zum Teil lexikologisch sehr interessanten Material der PCTE seien die folgenden Beispiele erwähnt:

demerques (39), *devenres* (71) neben *venredi* (75) «mercredi, vendredi»;
clokeman (128) «sonneur de cloches» (FEW II, 792);
mairiens (67) «bois» (FEW VI, 486);
(qui c'omques acate) laigne au bos (66) «(quiconque achète du) bois dans la forêt» (FEW V, 232);
(peles u) palis (68) «pelle de bois»;
adés (69) «toujours» (FEW XXIV, 141), etc.

Die verwendete Skripta zeigt typisch ostpikardische Züge und ist ziemlich polymorph.

[3] Bei den mittelalterlichen Zeichnungen und bei den Plänen von Cambrai stört das Fehlen umfänglicherer Legenden.

Diese Zeichnungen stellen u.a. einen gut brauchbaren Beitrag zur mittelalterlichen Realienkunde dar[4].

Offenbar um die in der PCTE reichlich angesprochene mittelalterliche Topographie von Cambrai zu illustrieren, folgen Ablichtungen historischer Pläne von Cambrai (1581, 1560, 1774, Jetztzeit), an die sich diverse Indizes anschließen (Glossaire p. 154–173, Surnoms p. 173–184, Noms de baptême p. 184–189, Noms de lieux et de lieux-dits p. 189–192, Noms d'églises et d'établissements ruraux p. 192–193, Noms de rues p. 193–194, Noms de portes p. 194–195, Noms de ponts p. 195 und Noms divers p. 195); Bibliographie p. 196–198.

Alles in allem stellt Hjorths Buch eine (auch drucktechnisch) gut ausgeführte Edition dar, die die bislang von O. Brattö (*Liber Extimationum / Il libro degli Estimi, An. MCCLXIX*, 1956), K. Michaëlsson (*Le livre de la taille de Paris l'an 1296 und l'an 1297*, 1958 und 1962) und S. Andolf (*Les péages des foires de Chalon-sur-Saône*, 1971) getragene Göteborger Editionstradition bruchlos fortsetzt.

Hans Goebl

★

Mélanges de littérature du Moyen Age au XXe siècle offerts à Mademoiselle Jeanne Lods, professeur honoraire de littérature médiévale à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles par ses collègues, ses élèves et ses amis. 2 vols, Paris 1978, XXI + 902 p. *(Collection de l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles, 10)*.

Après une préface de Marie-Jeanne Durry, une bibliographie des travaux de Jeanne Lods (p. XIII–XV) et la tabula gratulatoria, N. Cazauran et S. Follet ont réuni 61 contributions qui couvrent la période du Moyen Age au XXe siècle. La publication de ce recueil a été retardée, le texte et la bibliographie des articles sont donc, sauf exception, à dater de 1975. Parmi les publications de Mlle Lods, il faut relever *Le Roman de Perceforest* (1951) et *Les pièces lyriques du Roman de Perceforest* (1953), qui font date dans l'histoire de la littérature médiévale.

Pour le Moyen Age, nous trouvons les contributions suivantes: Maurice Accarie, *La légitimation de la société féodale dans le «Jeu d'Adam»* (p. 1–18). Arlette Albert-Birot, *Du côté de Clara d'Anduze* (p. 19–27). Monique Aubertin, *'Dire quar...'* (p. 28–39). Michelle Augier, *Le thème de la faim dans les premières branches du 'Roman de Renart'* (p. 40–48). W. R. J. Barron, *A propos de quelques cas d'écorchement dans les romans anglais et français du Moyen Age* (p. 49–68). Madeleine Blaess, *Perceval et les 'illes de mer'* (p. 69–77). Marie-Claude Blanchet, *Des bruns et des couleurs ...* (p. 78–87). Nicole Brach-Pirotton, *Guibourc, sœur de Rainouart* (p. 88–94). Jacques De Caluwé, *L'élément chrétien dans les 'Lais' de Marie de France* (p. 95–114). Régine Colliot, *Dyogenne et Jaspis dans le 'Roman de Laurin' ou le motif inversé de la Reine corruptrice du 'Lai de Lanval'* (p. 115–125). Micheline de Combarieu *La violence dans 'Le Couronnement de Louis'* (p. 126–152). Larry S. Crist, *Pierre Desrey et son histoire de la Croisade* (p. 153–172). Renée L. Curtis, *The Character of Iseut in the 'Prose Tristan' (Parts I and II)* (p. 173–182). Jean Dufournet, *Robert de Clari, Villehardoin et Henri de Valenciennes, juges de l'empereur Henri de Constantinople. De l'histoire à la légende* (p. 183–202). Charles Foulon, *L'éthique de Marie de France dans le lai de 'Fresne'* (p. 203–212). Pierre Gallais, *Métonymie et métaphore dans le 'Conte du Graal'* (p. 213–248). Dominique Gangler-Mundwiller, *Les diableries nécessaires. Le rôle des scènes diaboliques dans l'action des Mystères de la Passion* (p. 249–268). Groupe de Linguistique Romane de Paris VII

[4] Bemerkenswert ist dabei die Darstellung des Hauses des Bierbrauers, *cambe* (139; FEW II, 111), aus dessen Obergeschoß ein Strohbesen ragt, der offenbar die Funktion eines Handwerkerzeichens hat.

(D. R. L.): Jacqueline Cerquiglini, Bernard Cerquiglini, Christiane Marchello-Nizia, Michèle Perret, *D'une quête l'autre: de Perceval à Gauvain, ou la forme d'une différence* (p. 269–296). Alice Guillemain, *Le 'Testament' de Philippe de Mézières, 1392;* avec un glossaire (p. 297–322). Laurence Harf-Lancner, *Une Mélusine galloise: la dame du lac de Brecknock* (p. 323–338). Helmut Hatzfeld, *La décadence de l'amour courtois dans le 'Saintré', 'L'Amadis' et le 'Tirant lo Blanc'* (p. 339–350). Pierre Jonin, *Les préambules des Lais de Marie de France* (p. 351–364). Pierre Le Gentil, *Sur l'épilogue du 'Tristan' de Thomas* (p. 365–370). Domenica M. Legge, *Le problème des 'Folies' aujourd'hui* (p. 371–377). Rita Lejeune, *Le personnage d'Aélis dans le 'Roman de l'Escoufle' de Jean Renart* (p. 378–392). Paule Le Rider, *«Or est venuz qui l'aunera» ou la fortune littéraire d'un proverbe* (p. 393–409). Faith Lyons, *Encore l'adoubement de Rigaut «Garin le Loherain»* (p. 410–413). Jean Maillard, *Folie n'est pas vasselage ...* (p. 414–432). Alexandre Micha, *La légende de l'empereur malade et de la Vengeance du Sauveur dans les récits en prose française* (p. 433–446). Lynette R. Muir, *«Les Prophètes du Christ», cent ans après* (p. 447–458). Marie-Françoise Notz, *«Hortus conclusus». Réflexions sur le rôle symbolique de la clôture dans la description romanesque du jardin* (p. 459–472). Jean-Charles Payen, *Ordre moral et subversion politique dans le 'Tristan' de Béroul* (p. 473–484). Jacqueline Picoche, *Humilité et modestie: histoire lexicale et histoire des mentalités* (p. 485–494). Alice Planche, *La dame au Sycomore* (p. 495–516). Daniel Poirion, *L'enfance d'un poète: François Villon et son personnage* (p. 517–529). Marguerite Rossi, *Le motif du duel judiciaire dans «Gaydon»: traitement littéraire et signification* (p. 530–546). Jean Subrenat, *La place de quelques petits enfants dans la littérature médiévale* (p. 547–557). Jeanne Wathelet-Willem, *Le roi et la reine dans la «Chanson de Guillaume» et dans «Aliscans». Analyse de la «scène de Laon»* (p. 558–570). Joan B. Williamson, *Suicide and Adultery in «Le Chevalier de la Charrete»* (p. 571–587). Brian Woledge, *Apostrophe et déclinaison chez Chrétien de Troyes* (p. 588–603).

Le second tome comprend les contributions couvrant la période qui va du XVIe au XVIIIe siècle pour la première section et les XIXe et XXe siècles pour la deuxième: Gérard J. Brault, *For what audience did Rabelais write «Pantagruel» and «Gargantua»?* (p. 611–616). Nicole Cazauran, *La trentième nouvelle de l'«Heptaméron» ou la méditation d'un «exemple»* (p. 617–652). Marie-Madeleine Fragonard, *Les miroirs de Dieu: dédicaces baroques* (p. 653–670). Robert Garapon, *Jean Parmentier, poète de l'immensité* (p. 671–678). Mireille Gérard, *La Fontaine, Madame de Sévigné et Clymène* (p. 679–697). Françoise Joukovsky, *Ronsard et les Paladins* (p. 698–706). Jean Mesnard, *Le thème de la mort de César dans «Cinna»* (p. 707–726). Valeria Tasca, *Lieux communs, ou saint Bernardin de Sienne et la Commedia dell'Arte. Directions de recherche sur les origines d'une dramaturgie* (p. 727–741). Paul Vernière, *Une lettre inédite du comte de Caylus* (p. 742–744). Pour l'époque contemporaine: Marie-Claire Bancquart, *Paris chez Huysmans: une totalité manquée* (p. 747–767). Simone Bertière, *Don Juan selon Stendhal: du «caractère» au mythe* (p. 768–777). Bernardette Bricout, *A propos d'un conte d'Henri Pourrat: «Le cycle de la fausse gageure»* (p. 778–792). Nicole Celeyrette-Piétri, *Lecture de «L'Ange» de Paul Valéry* (p. 793–801). Claude Debon-Tournadre, *«Calligrammes» d'Apollinaire: un espace énigmatique* (p. 802–814). Janine Delort-Ciardi, *«La Folle de Chaillot»: une folie sans illusions* (p. 815–822). Jacqueline de Labriolle, *Faulkner adapté ou trahi?* (p. 823–833). Pierre Larthomas, *Yonville et Rouen: deux descriptions de Flaubert* (p. 834–844). Raymond Lebègue, *Chateaubriand et la Bretagne: attirance et refus* (p. 845–852). Claire Lepineux-Beney, *Interférences d'images: chute, ennui, vide, chez Baudelaire et chez Bernanos* (p. 853–875). Arlette Michel, *Ballanche et l'épopée romantique* (p. 876–886). Anne Roche, *La théorie de la culture chez Walter Benjamin* (p. 887–897).

Marie-Claire Gérard-Zai

PIERRE BEC, *La Lyrique française au Moyen Age (XIIe–XIIIe siècles). Contribution à une typologie des genres poétiques médiévaux.* Vol. I: *Etudes.* Paris (A. & J. Picard) 1977, 248 p. *(Publications du Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale de l'Université de Poitiers 6).* Vol. II: *Textes.* Paris (A. & J. Picard) 1978, 196 p. *(Publications du Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale de l'Université de Poitiers 7).*

Aux yeux de l'auteur, ces deux ouvrages complémentaires constituent un appoint utile à sa *Nouvelle anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age. Initiation à la langue et à la poésie des troubadours*, Avignon ²1972. Son but essentiel – susceptible d'intéresser aussi bien l'historien de la littérature que le folkloriste ou le musicologue – «est de fournir une documentation précise sur certains genres lyriques médiévaux (jusqu'à la fin du XIIIe siècle) d'expression française, considérés en soi et indépendamment de leurs auteurs.» (*Avant-Propos*, I, p. 7) Pierre Bec précise qu'il ne part jamais de la subjectivité – difficilement saisissable et rarement déterminante – du poète médiéval pour arriver à l'œuvre, mais de l'œuvre elle-même, dans son actualisation singulière, pour l'intégrer, diachroniquement et synchroniquement, dans un genre, dans un registre, enfin dans un réseau de relations (entre ces textes, ces genres, ces registres) qui constitue un système par rapport auquel, exclusivement, le texte singulier peut être appréhendé dans sa typologie et dans sa fonction. La présente étude, tout en faisant une large part aux considérations d'ordre historique, est donc avant tout une *systématique*, dont les prémisses méthodologiques, entre autres sources, doivent beaucoup aux pertinentes analyses de Paul Zumthor (I, p. 7).

Pierre Bec laisse de côté le Grand Chant courtois, généralement signé, et privilégie la poésie anonyme, popularisante, voire parafolklorique. Dans la première partie de son Introduction, l'auteur définit le lyrisme médiéval dans trois de ces aspects, en analysant:

1) Quelques traits distinctifs de la lyrique médiévale. Il met l'accent sur l'absence de subjectivité de celle-ci, sur son oralité, sa théâtralité, sa musicalité et son anonymat.

2) Le texte lyrique et son message. Il insiste sur un trait pertinent, celui de la dialectique de la *variété* (due à une extrême mobilité du texte) et de la *fixité* (due essentiellement à la concrétion en genres de la matière poétique).

3) La dialectique lyrique / non lyrique. Il oppose une thématique linéaire, propre aux genres narratifs, formée d'une concaténation logique de narrèmes à une thématique récurrente, propre à la lyrique et constituée d'une concaténation diffuse ou circulaire de poétèmes. Dans le chapitre intitulé «Le texte lyrique et son fonctionnement», l'auteur pose le problème de la fonction, de la réception et de l'influence des œuvres et des genres littéraires dans leur réalité historique et leur environnement social. Après Edmond Faral, l'auteur met en lumière (I, p. 25–29) le personnage du jongleur, opposé au troubadour. Le rôle du jongleur, en rapport avec toutes les classes de la société: le monde de la clergie, l'aristocratie, le peuple, se révèle central dans la conservation et la circularité des textes; ce sera lui le principal responsable des «interférences registrales».

Pierre Bec distingue dans la lyrique médiévale trois grands registres socio-poétiques:

a) un registre aristocratisant (troubadouresque-courtois-clérical)
b) un registre jongleresque
c) un registre folklorisant (à l'état plus ou moins résiduel dans les textes mais incontestable).

Dans le classement typologique des genres lyriques, la répartition des genres s'articule en quatre grandes classes:

I) *Le grand chant courtois* (canso, sirventés, planh, tenson et jeu-parti).

II) *Genres à pertinence thématique – registre du «je» lyrique* (chanson d'ami, chanson de malmariée, aube, chanson de croisade) – *registre lyrico-narratif* (chanson de toile, pastourelle, reverdie) – *registre pieux* / – genres à pertinence thématique (reverdie, pastourelle, aube, chanson d'ami, chanson de croisade) – genres à pertinence lyrico-formelle (ballette, rotrouenge, rondet, motet, lai-descort, canso – chanson à la Vierge, chanson de croisade) – *registre de l'anti-lyrique* – a) formes lyriques parodiées (burlesque, bachique, obscène; ballette, motet, rotrouenge, canso – sotte chanson –) – b) formes spécifiques (registre du 'non-sens': resverie, fatrasie).

III) *Genres à pertinence lyrico-formelle* – a) registre lyrico-musical (rotrouenge, lai-descort, lai-farciture, motet) – b) registre lyrico-chorégraphique (rondet de carole, ballette, vireli-virelai, estampie).

IV) *Littera sine musica* (Ex. *Les Vers de la Mort* de Helinant, *La Griesche d'Yver* et *La mort Rustebeuf* de Rutebeuf).

Dans cette étude, l'auteur n'a tenu compte que des classes II et III. Certes, la notion de 'registre' ne doit pas être interprétée d'une façon trop étroite, il n'y a pas de registre «pur» et nous pourrions répondre à ce classement par plus d'une objection. L'exemple du genre de la pastourelle, dont l'approche typologique reste l'une des plus délicate et contestable n'en est qu'un cas parmi beaucoup d'autres. D'autre part, la division en registre aristocratisant et popularisant ou jongleresque peut conduire à l'ancienne querelle entre les tenants de la théorie d'une littérature populaire ou savante, problème bien vain, prélude à une discussion sans fin quant à la classification de certains genres lyriques comme la chanson de toile, la chanson de la malmariée ou la pastourelle.

La partie centrale de l'étude de P. Bec est consacrée à l'approche des divers genres, que nous énumérerons ici: 1. La chanson de femme; 2. La chanson de malmariée, en appendice, trois rondeaux du jaloux; 3. L'aube; 4. La chanson de toile; 5. La pastourelle; 6. La reverdie; 7. Le registre pieux; 8. La chanson de croisade; 9. La sotte chanson; 10. La resverie; 11. La fatrasie et genres connexes; 12. La rotrouenge; 13. Le lai-descort; 14. Le lai arthurien; 15. Le motet; 16. Le rondet de carole; 17. et 18. La ballette et le vireli; 19. L'estampie. Dans chaque chapitre individuel, l'auteur résume l'état présent des recherches sur l'origine du genre, son évolution et donne sa définition du genre. Une bibliographie, pratiquement exhaustive, précède chaque chapitre. Le volume II: *Textes* reprend cette classification. Les différentes pièces sont quelquefois accompagnées d'une note explicative mais ne sont pas pourvues d'une traduction, il est vrai qu'un bref glossaire (II, p. 184–189) assure au lecteur l'explication lexicologique de certains mots peu fréquents ou de certaines expressions dialectales. Un index des pièces citées et éditées, et des critiques modernes auraient été très judicieux.

Cette étude remplace avantageusement le cours universitaire de Sorbonne de Jean Frappier, *La poésie lyrique française aux XIIe et XIIIe siècles. Les auteurs et les genres*, Paris (C.D.U.) 1966 (nombreux tirages). Pierre Bec est actuellement un des critiques les plus autorisés, spécialiste de la lyrique occitane (et poète occitan), son expérience et sa longue pratique des troubadours le désignait pour cette vaste étude des genres poétiques du Moyen Age. Ces deux volumes étaient fort attendus, l'auteur en avait déjà donné un avant-goût dans un article «*Le type lyrique des chansons de femme dans la poésie du Moyen Age*» (Mélanges E. R. Labande, 1975, p. 13–23) qui est repris intégralement (avec quelques retouches très mineures) aux pages 57–68 du premier volume. (Article dont il n'est d'ailleurs nulle part fait mention, ni dans les notes, ni dans la bibliographie, ni dans l'errata). On peut regretter que l'auteur ne mentionne pas certains reprints, pourtant fort utiles au lecteur, par exemple: p. 9, K. Bartsch, *Altfranzösische Romanzen* ... Genève, 1973; p. 10. Th. Gérold, *Chansons*

populaires ... Genève 1976; p. 11, A. Jeanroy, *La poésie lyrique* ... Genève 1973; p. 12, P. Zumthor, *Histoire littéraire* ... Genève 1973; p. 214, G. Raynaud, *Recueil de motets* ... Genève 1974, etc. L'index des «motifs popularisants» mérite une mention spéciale, il est particulièrement bienvenu et intéressant (II, p. 183).

L'ouvrage *Etudes* (volume I) marque une date dans l'histoire littéraire de la poésie médiévale anonyme et devra figurer dans toute bibliothèque, quant au volume II *Textes*, il constitue un outil fort apprécié et utile pour les étudiants de littérature française du Moyen Age.

Marie-Claire Gérard-Zai

★

MICHEL ZINK, *Les chansons de toile. Essai sur les chansons de toile, suivi d'une édition et d'une traduction.* Transcriptions musicales de GÉRARD LE VOT, Paris (Champion) 1978, 184 p.

La chanson de toile est un des genres les plus représentatifs de la lyrique médiévale d'oïl et n'a pratiquement pas d'équivalents dans les littératures romanes du Moyen Age. L'auteur a eu l'excellente intention de rassembler ces pièces et de les traduire. Cet ouvrage s'adresse à un public très large; la compétence de M. Zink, attestée par ses récentes et remarquables publications, garantit le niveau scientifique de ce petit ouvrage qui satisfera le philologue et l'historien de la littérature médiévale le plus exigeant. Pour qu'un lecteur peu familier des textes du Moyen Age puisse lire sans peine cet essai, Michel Zink lui a adjoint un appendice, replaçant les chansons de toile dans l'histoire littéraire. Et pour qu'il puisse prendre plaisir à ces chansons, devenues peu accessibles dans leur intégralité, il en a donné une édition accompagnée d'une traduction en regard et de la transcription des mélodies, lorsqu'elles ont été conservées.

Un trait caractérise les chansons de toile: «dès l'instant qu'elles ont été écrites, sinon composées, les chansons de toile ont tiré leur séduction de leur archaïsme réel ou affecté. Elles sont nées vieilles.» (p. 1) L'auteur rappelle que des fragments de chansons de toile sont insérés dans des romans du XIIIe siècle (Le *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole* de Jean Renart, le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil et le *Lai d'Aristote* d'Henri d'Andeli), non parce que ce sont des chansons à la mode, mais parce que ce sont des chansons supposées hors de mode. Un seul chansonnier, celui de Saint-Germain-des-Prés (*U*) – Paris, B.N. f. fr. 20050 – contient des chansons de toile anonymes et en petit nombre (dix); ce sont des *unica;* la tradition manuscrite des cinq chansons de toile d'Audefroi le Bâtard diffère des pièces anonymes (quatre manuscrits contre un seul), mais c'est surtout la facture de celles-ci qui les oppose. Au lieu de saisir un instantané, Audefroi introduit son récit, «il conclut, il décrit, il analyse, il empâte» (p. 25). L'appendice (p. 61–71) contient les pages les plus originales et les plus nouvelles sur ce genre lyrique. Michel Zink analyse le paradoxe des chansons de toile: «elles sont d'une facture apparemment archaïque, prennent sur bien des points le contre-pied de la poésie courtoise et semblent représenter un état ancien du lyrisme d'amour. Mais les spécimens conservés sont largement postérieurs au développement du lyrisme courtois et subissent son influence» (p. 62). Par leur forme, par leur style, par leur contenu, ce sont des chansons d'allure archaïque; leur forme est proche de celle des chansons de geste. Elles sont formées de laisses, parfois rimées, mais souvent assonancées, et qui, dans ce cas, ne se distinguent de celles des chansons de geste que par le refrain. «Chansons narratives à la troisième personne, chacune d'entre elles constitue donc bien une sorte de courte *geste* d'une cinquantaine de vers» (p. 62). Par leur contenu, ce sont des «chansons de femmes», c'est-à-

dire que leur point de vue est féminin, que les héroïnes sont toujours des femmes et que c'est l'amour de ces femmes qui est chanté. L'auteur souligne que ce trait à lui seul, d'une part les oppose au lyrisme courtois, d'autre part semble les rattacher à une tradition ancienne de la chanson d'amour. Et Michel Zink de conclure: «Les chansons de toile ne font rien d'autre que peindre le désir qui tourmente les belles et auquel elles s'abandonnent, en rêvant à leur ami, en s'offrant à lui, en s'humiliant devant lui si plus tard il les repousse» (p. 63). Elles s'apparentent à une tradition ancienne de la chanson d'amour en accord avec les autres genres non courtois, les aubes, les chansons des malmariées, les reverdies, mais en évoquant une mélancolie résignée et passive. Après Karl Bartsch (1870) et Guido Saba (1955), Michel Zink donne une édition critique des chansons de toile anonymes, de celles d'Audefroi le Bâtard et de celles insérées dans les œuvres narratives (p. 76–167), accompagnée de notes critiques et de variantes (p. 168–170), de notes (p. 171–177). Cette excellente et brève étude est complétée par une bibliographie, pratiquement exhaustive, sur la chanson de toile.

Marie-Claire Gérard-Zai

★

Charlemagne et l'épopée romane. Actes du VIIe Congrès International de la Société Rencesvals. Liège, 28 août – 4 septembre 1976, 2 tomes, publiés par MADELEINE TYSSENS et CLAUDE THIRY, Paris (Société d'Edition «Les Belles Lettres») 1978, 723 p. *(= Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège 225, = Les Congrès et Colloques de l'Université de Liège 76)*.

Les textes ont été rédigés d'une main heureuse. Les communications successives s'expliquent et se complètent mutuellement. La *section I* intitulée *La légende épique de Charlemagne* commence par un groupe de communications introductives dont la première *L'histoire poétique de Charlemagne dans la litt. fr. du moyen âge* de J. Horrent introduit les œuvres en suivant la trame de la vie et des activités de Charlemagne. Nous recevons donc une vision globale de la littérature carolingienne telle qu'elle se présentait, en France, à la fin de la période épique. – Cette excellente contribution est complétée plus loin par W. G. van Emden (*Le personnage du roi dans Vivien de Monbranc*, p. 241 ss.).

Après cette ouverture pratique on va étudier comment la matière épique française a été modifiée selon les milieux différents et selon différentes ambitions politiques; d'une part, en Allemagne, elle motivera l'idéal du *rîche* impérial et ecclésiastique des Hohenstaufen (R. Folz. *Charlemagne en Allemagne*, p. 86ss.), de l'autre, au Sud des Alpes, elle donnera un soutien moral à l'avancement de la bourgeoisie italienne dont les catégories morales s'éloignent de plus en plus des normes du droit féodal (H. Krauß, *Aspects de l'histoire poétique de Charlemagne en Italie*, p. 103ss.). On a donc, dans la littérature allemande, la majesté quasi-divine de Charlemagne régnant sur un vaste et vague territoire nommé *Kaerlingen*[1], dont l'Empire germanique faisait partie. Charlemagne retient aussi une place vénérée dans l'iconographie allemande (J. Stiennon, *L'iconographie de Charlemagne*, p. 159ss., en part. p. 168) et on observe que c'est l'Allemagne qui s'occupe de la canonisation et du tombeau de Charlemagne, alors que les Français ne parlent pas de la mort de l'empereur légendaire; pour eux Charlemagne disparu est Charlemagne prêt à revenir qui *Ancor menace la pute gent averse* (J. Subrenat, *Sur la mort de l'empereur Charles*, p. 205 s.. et G.J. Brault, *Les dessins du Ruolantes*

[1] C.-à-d. 'terre de Charles'; cf. *Lothringen* 'terre de Lothar'. A côté de *Kaerlingen* le prêtre Conrad utilise le nom *Vrankrîche*.

liet, p. 539ss.). – En Italie, on attribue à Charlemagne le rôle mesquin d'un parvenu efficace et intelligent. Les communes italiennes visent à réduire l'empire de Charlemagne, symbole des Hohenstaufen, à une institution représentative du monde baptisé, mais privée de tout pouvoir politique. Dans l'*Aquilon de Bavière* p. ex. les grands barons déploient beaucoup d'initiative, on dirait que l'Empereur se trouve entouré d'une troupe de condottieri qui ont une large autonomie d'action (Régine Colliot, *Quelques aspects de la thématique carolingienne dans Aquilon de Bavière*, p. 223ss.). A. Vitale-Brovarone (*De la Chanson du Huon d'Auvergne a la Storia di Ugone d'Avernia d'Andrea da Barberino*, p. 393ss.) et M. Boni (*Le storie d'Aspramonte nella Spagna in rima*, p. 683 ss.) traitent de la transformation de la matière carolingienne en Italie.

L'Espagne, qui a en commun avec la France une bonne partie d'histoire carolingienne, nous a laissé la *Nota Emilianense* qui est d'une grande importance pour la préhistoire rolandienne. Plus tard, ce pays utilise la matière épique française dans un but nationaliste, pour dénigrer les Français, comme dans l'*Historia Silense*, ou, suivant un courant plus francophile, en vue de se servir des héros français, symboles de gloire, de points de comparaison pour les personnages historiques d'Espagne: Bernardo del Carpio l'emporte sur Charlemagne, p.ex. (J. Horrent, *L'histoire légendaire de Charlemagne en Espagne*, p. 125ss.). De nouvelles tendances antifrançaises se manifestent plus tard (J. Victorio Martinez, *Las Mocedades de Rodrigo*, p. 697ss.) – Cf. aussi J.-I. Chicoy-Dabán, *Un cantar de gesta castillan aujourd'hui perdu sur le thème de la reine Sebile*, p. 251ss.

En Scandinavie, la littérature épique française, traduite en prose dans la *Karlamagnus-Saga*, a inspiré des chansons et des ballades, mais la matière n'est jamais devenue vraiment populaire, à l'exception du personnage d'*Ogier le Danois*, qui, sous le nom de Holger Dansk, survit encore comme le héro national des Danois (E. F. Halvorsen, *L'histoire poétique de Charlemagne dans les pays du Nord*, p. 59ss.; au sujet de *Holger Dansk* cf. K. Togeby, *Ogier le Danois dans les littératures européennes*, Copenhague 1969).

L'intéressante contribution de M. Piron (*Le cycle carolingien dans les traditions du pays de Liège*, p. 177ss.) ouvre une nouvelle perspective aux études carolingiennes, celle du folklore.

Plusieurs communications traitent du personnage de Charlemagne dans la littérature qui a succédé à la grande période épique (C. Thiry, *Charlemagne dans l'œuvre des grands rhétoriqueurs*, p. 261ss.; F. Suard, *Le personnage de Charlemagne dans les proses épiques imprimées*, p. 271ss.; W.W. Kibler, *Les derniers avatars du personnage de Charlemagne dans l'épopée fr.*, p. 281ss.).

Le rapport introductif de la *section II, Structure et style épiques*, par A. Limentani (*Les nouvelles méthodes de la critique et l'étude des chansons de geste*, p. 295ss.) invite à abandonner le classement traditionnel des chansons de geste, basé sur les sujets, et propose une présentation fondée sur des problèmes et des aspects.

Les structures des chansons de geste *Charroi de Nîmes* et *Prise d'Orange* ont été étudiées par L.S. Crist, p. 359ss.; les structures du *Mainet* par J. R. Allen, p. 405ss.

Le paysage épique par Marie Françoise Notz, p. 337 qui qualifie le paysage de «l'expression d'une communauté» va sans doute inspirer d'autres études: quel est le rôle du paysage dans les traductions?

La question concernant la tradition orale/écrite de l'épopée est discutée par J. S. Miletich (*Etudes formulaires et épopée européenne*, p. 423ss.). L'orateur réclame des chiffres exacts se rapportant aux «formules» et aux «expressions formulaires» pour chaque œuvre analysée. «La tâche est énorme et peut-être vouée à l'échec» – pas du tout, je pense, moyennant que l'on opère certains sondages et que l'on délimite le corpus.

Formule, motif et thème: la clarté dans la chanson de Roland, communication par A. Crépin (p. 345ss.) présente une intéressante analyse du terme *cler*, destinée aux critiques de la

littérature médiévale mais que devra également lire tout linguiste qui s'occupe de l'ancien français. La même recommandation vaut pour les contributions de Claude Buridant (*Resurgences et déclics épiques dans les chroniques en prose du XIIIe s.*, p. 443ss.) et de Th. Venckeleer (*Analyse syntagmatique et signification: caractères ou qualités objectives dans le Roland*, p. 521ss.).

L'influence de l'épopée fr. sur la prose fr. fait l'objet de la communication de Jeannette M.A. Beer (*Epic Imitation: its serious and comic potential in two medieval histories*, p. 415ss.).

A propos de la fixité thématique de l'épopée aux XIVe et XVe siècles par J. Miquet, p. 433ss. traite de l'ancienne littérature dans une société qui ne l'avait pas créée, mais dont elle était pourtant le miroir.

La *section III, La chanson de geste et le public moderne*, renferme les contributions suivantes: W. Calin, *La tradition épique médiévale dans la littérature moderne: le cas Aragon*, p. 459ss.; T.S. Thomov, *L'épopée médiévale française chez V. Hugo*, p. 469ss.; J.-M. D'Heur, *La Fille de Roland de Henri de Bornier*, p. 481ss.

La *section IV* est reservée aux rolandistes: Kittye Delle Robbins, *What Ganelon Dropped*, p. 497ss.; Th. Venckeleer, cf. supra; J. Ribard, *Y a-t-il du «pacifisme» dans la Chanson de Roland?*, p. 529ss.; G. J. Brault, cf. supra; P. E. Barrette, *La légende de sainte Julienne*, p. p. 547ss.; G. P. Zarri, *Nouvelles réflexions sur l'emploi de l'ordinateur pour le traitement des «Fragments» de la Chanson de Roland*, p. 565ss.; Marianne Cramer Vos, *Aspects démoniaques de quelques protagonistes rolandiens*, p. 577ss.; Alice Planche, *Roland fils de personne*, p. 595ss.

Nous observons d'ailleurs que le Couronnement Louis a inspiré plusieurs chercheurs, dont les contributions sont publiées dans les sections I, II et V: J. Larmat, *L'orphelin, la veuve et le pauvre dans le Couronnement de Louis*, p. 191ss.; E. A. Heinemann, *Sur l'art de la laisse dans le Couronnement Louis*, p. 383ss.; D. Maddox et Sara Sturm-Maddox, *Le chevalier à l'oraison*, p. 609ss.; même constatation au sujet de tout le cycle du Guillaume: Jeanne Wathelet-Willem, *Charlemagne et Guillaume*, p. 215ss.; D. P. Schenk, *Le mythe, la sémiotique et le cycle de Guillaume*, p. 373ss.; A de Mandach, *Le Fragment de la Haye et le site des Campi Strigilis*, p. 617ss., communication interdisciplinaire qui concerne le personnage historique de Guillaume[2].

La *section V, Miscellanea*, donne les contributions de D. Maddox et Sara Sturm-Maddox, cf. supra; A de Mandach, cf. supra; B. Guidot, *L'état d'esprit du chevalier dans le Siège de Barbastre*, p. 629ss.; Y. Otaka, *L'emploi du cas régime absolu en afr.*, p. 643ss.; R. H. Spencer, *Le rôle de l'argent dans Aiol*, p. 653ss.; T. Sato, *Sur le thème de la substitution d'un enfant de vassal*, p. 661ss.; F. Gégou, *Chansons d'actualité, Simon de Marville à l'école d'Adam de la Halle*, p. 669ss.; M. Boni, cf. supra; J. Victorio Martinez, cf. supra; E. Schulze-Busacker, *Réminiscences lyriques dans l'épopée occitane de Ronsasvals*, p. 707ss.

[2] M. de Mandach constate que les critères géographique, historique et toponymique permettent d'identifier *Campi Strigilis* avec *Elysii Campi*, c.-à-d. Aliscans près d'Arles. M. de Mandach explique *strigilis* d'après Vitruve «nom donné aux cannelures ou moulures curvilignes parallèles, creusées, sur la surface des colonnes, etc.», or il y a beaucoup de sarcophages à moulures curvilignes dans l'entourage d'Arles. Captivée par la lecture, j'ai pourtant du mal à penser qu'un terme technique d'architecture puisse figurer dans un nom de lieu. L'acception populaire de *strigilis* est 'pierre de nettoyage'; telles qu'on en trouvait sans doute très facilement au bord des fleuves où l'eau courante et les inondations régulières exposaient les pierres. *Campus strigilis* serait donc le champ où on trouve des *strigiles;* ce qui va très bien pour le champ près d'Arles, périodiquement inondé par le Rhône, comme l'a indiqué M. de Mandach. – D'ailleurs, dans les deux illustrations qu'il a publiées, on voit, au milieu des dessins curvilignes, un médaillon représentant, si je ne me trompe, l'usage classique d'un *strigilis:* dans la première un serviteur aidant son maître à sa toilette; dans la deuxième un homme se «strigilant» le bras.

Je termine ce compte rendu déjà forcément trop long et toujours forcément trop superficiel par mes félicitations tardives, mais sincères aux organisateurs et aux participants du Congrès, ainsi qu'aux éditeurs des Actes.

Leena Löfstedt

★

PAUL AEBISCHER, *Des Annales Carolingiennes à Doon de Mayence. Nouveau recueil d'études sur l'épique française médiévale*, Genève (Droz) 1975, 286 p. *(Publications romanes et françaises 129)*.

Un recueil d'études qui crée une histoire continue et cohérente de la vie prénatale (état latent), de la naissance (mise en écrit) et du développement ultérieur des premières épopées françaises.

Nous assistons à la collaboration entre les clercs et la tradition populaire, qui transforment l'expédition historique en Espagne, dont le but était quelque peu mystérieux, en une action de plus en plus glorieuse (les *Annales Mettenses priores* parlent des otages reçus en 778; les *Annales posteriores* y ajoutent *cum immenso pondere auri*), et les troupes qui avaient attaqué l'arrière-garde en un peuple de plus en plus lointain, horrible et dangereux (Annales Muttenses: *Navarri et Hispani Wascones;* Eginhard: *Wascones;* Ch. Roland: *Sarrasins*). De la défaite de l'arrière-garde sort le vainqueur moral, le jeune Roland, idéal des Francs battus et parangon de toutes les vertus féodales, qui, ignoré encore par Eginhard dans la première rédaction (B cf. p. 43) de la *Vita Karoli*, ne peut plus être passé sous silence à l'époque de la revision du texte (versions A et C)[1].

Ce Roland a-t-il vécu? Déjà A. de Mandach avait constaté dans *Naissance et développement de la chanson de geste*, que l'historicité de Roland n'était nullement établie. Il n'est pas impossible que Roland ait existé et même assisté à Roncevaux, mais ce n'est pas démontrable. P. Aebischer a eu l'idée ingénieuse de comparer le personnage de Roland à celui d'Arnold de Winkelried[2] qui, chacun le sait, se sacrifia pour ses compatriotes suisses à Sempach (1386). Cependant le nom de Winkelried ne figure pas dans les premiers obituaires suisses; et les documents qui mentionnent son acte l'attribuent à un «getrüwer man» (p. 53); enfin on parle d' «ein Winkelried» (1532); le prénom *Arnold/Erni* n'est attesté qu'à partir de la seconde moitié du XVIe s. (p. 58); finalement le héros reçoit les titres de noblesse dans l'édition revisée du *Chronicon Helveticum* (1734): *Arnold v. Winkelried ... Ritter*. Pourquoi ce développement? Pourquoi les annalistes ont-ils prétendu en savoir davantage que leurs devanciers sur ce héros national? C'est qu'il existait une tradition populaire, notamment une chanson sur la bataille de Sempach (chanson mentionnée en 1532 et certainement antérieure à cette date) qui incitait les historiens et les copistes de documents à trouver au héros célébré «a local habitation and a name». C'est sous une pression semblable que la revision de la Vita Karoli a dû rendre compte de Roland. Par ailleurs, le poète («Turoldus») qui donna la forme définitive à la légende de Roland, a certainement cru présenter un personnage historique[3].

[1] Cf. p. 3ss.: *Eléments traditionnels et interventions personnelles dans les textes annalistiques et historiographiques relatifs à l'expédition franque de 778 en Espagne.* (Inédit)

[2] p. 41ss.: *Arnold de Winkelried, le héros de Sempach, et Roland, le vainqueur de Roncevaux. Observations sur la technique du montage, du lancement et de la mise en orbite de quelques mythes dans le cosmos historico-littéraire*, publié dans *Revue suisse d'histoire 19* (1969), 1–33.

[3] Au sujet du traitement poétique de la toponymie historique cf. p. 223ss.: *L'élément historique dans les chansons de geste ayant la Guerre de Saxe pour thème.* (Inédit)

Avant que la chanson de Roncevaux consacrée à Roland n'ait trouvé sa forme définitive et son immense popularité, Roland fait ses premières armes dans le *Girart de Viane* et dans l'*Entrée d'Espagne*[4]. Là, il devient l'ami inséparable d'Olivier et le fiancé de sa sœur Aude. La *chanson de Girart de Viane* qui reflète l'histoire de Charles le Chauve – projetée, bien entendu, à l'époque du légendaire Charlemagne – trouve son poète avant que la matière de Roncevaux n'ait le sien: c'est la popularité, en France, du *Girart de Viane* qui explique que les noms *Olivier* et *Roland* deviennent fréquents dans les familles françaises et se présentent dans cet ordre de 999 à 1031 (p. 90). La *Karlamagnus- Saga* norroise semble avoir assez bien conservé les versions originales de l'*Entrée d'Espagne* et du *Girart de Viane*.

Turoldus a probablement trouvé la paire d'amis Olivier et Roland dans le *Girart de Viane:* il a utilisé leur amitié déjà connue du public pour donner une profondeur psychologique à sa *Chanson de Roncevaux*. Certains textes latins également, le *Fragment de la Haye* et la *Nota Emilianense*[5], témoignent de l'existence prénatale, d'un état ancien, de la matière épique française. Cette matière et le *Girart de Viane* surtout, sont l'humus dont se nourrit la Chanson de Roland et les chansons de geste postérieurs. Les créateurs qui puisent à différentes sources ne savent pas à quel point ces sources sont véridiques ou non.

Je donne raison à P. Aebischer de ne pas accepter la théorie des foules créatrices. Il est en effet plus vraisemblable qu'un clerc, témoin de la tradition orale et sachant utiliser les sources écrites, ait adopté le rôle du poète: «ils n'ont rien inventé ou pas grand'chose ... ils n'ont fait qu'entériner des récits préexistants, récits qui seront toujours inaccessibles parce que non écrits» (p. 197). Cependant je ne pense pas que la foule soit sans importance dans la création des poèmes: la foule conservatrice, l'audience connaissant, aimant et développant sa tradition, préférant un épisode à un autre, une phrase à une autre, savait diriger l'expression de ses réciteurs. La foule fut donc la mère nourricière et l'éducatrice des réciteurs, elle participait à la formation des «sources orales» des poètes-clercs.

Remarques de détail:

Si j'admets volontiers la correction proposée par Aebischer au vers 980 de la *Chanson de Roland*[6] *(Soleill n'i luist ne blet n'i puet pas creistre > Soleill i luist que blet n'i poet pas creistre)*, en revanche je renvoie, en ce qui concerne Ch. Rol. 1776, à la note de C. Segre, dans son édition (1971) ad 1.: *Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz* n'a pas besoin d'être modifié[7].

Quelle est l'étymologie d'*Olivier*?[8] Sont attestés, d'un côté le fém. *Oliva*, évidemment d'origine latine, et de l'autre *Olivier*. Aebischer se demande, p. 103 s'il est possible que ce nom masculin ait comme base un *Oliva* féminin: d'après lui, seul *Olivus* porrait produire le composé latino-germanique **Olivus harius > Oliviers*, et il conclut, p. 104 «au risque de paraître trop méticuleux, je ne croirai à l'étymologie *Oliverius = Olivus harius* que lorsque

[4] p. 131ss.: *Deux récits épiques antérieurs au Roland d'Oxford: l'Entrée d'Espagne primitive et le Girard de Viane promitif*, publié dans: *Etudes de lettres série III, 1* (1968). 4–35; et 159ss.: *Le concept d'«état latent» dans la préhistoire des chansons de geste*, publié dans *Revue de Philologie et d'histoire 46* (1969), 789–837.

[5] p. 25ss.: *Contestation d'une contestation. A propos du Fragment de la Haye*, publié dans *VRom. 29* (1970), 192–205.

[6] p. 258ss.: *Sur le fief de Chernuble de Munigre (vers 978–983) du Roland d'Oxford.* (Inédit)

[7] p. 253ss.: *Sur le vers 1776 du Roland d'Oxford*, publié dans *Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*, Lund 1969 *(Etudes romanes de Lund 18)*, p. 17–21.

[8] p. 93ss.: *L'état actuel des recherches relatives aux origines de l'anthroponyme Olivier*, publié dans *Mélanges de langue et de littérature du moyen âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève 1970 *(Publications romanes et françaises 112)*, p. 17–34.

je disposerai d'un cas au moins d'*Olivus* nom de personne masculin». – Je pense, quant à moi, que l'*Oliva* fém. peut très bien produire *Olivarius, Oliverius;* pas partout, mais sur le sol de l'ancienne Gaule.

En effet, en dehors du territoire purement germanique, les hypocoristiques germaniques semblent perdre de leur valeur de petits noms jusqu'à figurer fréquemment à côté des noms officiels dans les documents écrits, cf. M.-T. Morlet, *Noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule* 1, 1968 sous n'importe quel nom d'origine germanique[9]. P. ex. p. 176 on trouve beaucoup d'exemples d'hypocoristiques composés avec *Od[a]l-* (fém. *Otila, Odila, Oddila, Odela*, etc. et des masc. en *-o*) dont certains sont attestés plusieurs fois dans des documents provenant de différentes localités; à côté de ceux-ci figurent les formes pleines (fém. *Odaltrudis*, etc., masc. *Odalharius, Odelherius; Odalrichus*, etc.). Les deux types de noms semblent avoir la même valeur officielle: le nom *Odela* (f.) pouvait donc être utilisé dans le même contexte qu'*Odalarius, Odelerius* (m.). D'après ce type modèle on a pu fabriquer d'autres paires semblables, pourquoi pas *Oliva – Olivarius, Oliverius?* Enfin, on avait perdu le sentiment de l'origine, germanique ou latine, des noms, témoin les hybrides comme *Christohildis, Restemundus;* et d'autre part la fin masc. *-arius> -erius* était particulièrement fréquente en Gaule (cf. Aebischer, p. 102), où elle était certainement considérée comme un suffixe masc., non pas comme un mot plein.

C'est avec autant d'admiration que de plaisir que j'ai lu ce recueil. Testament du grand romaniste, il inspirera plus d'une génération de successeurs.

Leena Löfstedt

★

Altfranzösische Epik. Herausgegeben von HENNING KRAUSS, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1978, 418 p. *(Wege der Forschung 354)*.

Der Band *Altfranzösische Epik* vereinigt, nach der bewährten Formel der Reihe, Arbeiten aus der Feder von sechzehn Gelehrten[1]; vorangestellt ist eine Einleitung des Herausgebers Henning Krauß. Dieser spielt zwar auf nicht erteilte Abdruckbewilligungen und andere außer-

[9] De même en Finlande, la population finnoise accepte les hypocoristiques d'origine suédoise *(Karl>) Kalle, (Vilhelm>) Ville* comme des noms officiels, en partie à cause des nécessités phonétiques.

[1] GASTON PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris 1865, p. 11–26; JOSEPH BÉDIER, *De la formation des Chansons de geste, R 41* (1912), 5–31; ERNST ROBERT CURTIUS, *Über die altfranzösische Epik, ZRPh. 64* (1944), 233–320, abgedruckt sind die Seiten 270–285 «Das Rolandslied»; PHILIPP AUGUST BECKER, *Aspremont, RF 60* (1947), 27–67; RETO R. BEZZOLA, *De Roland à Raoul de Cambrai*, in: *Mélanges Ernest Hoepffner*, Paris 1949, p. 195–213; RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL, *La Chanson de Roland desde el punto de vista del tradicionalismo*, in: *Coloquios de Roncesvalles*, Zaragoza 1956, p. 15–37; HANS-WILHELM KLEIN, *Der Kreuzzugsgedanke im Rolandslied und die neuere Forschung, NS.* Neue Folge *5* (1956), 265–285; HEINRICH LAUSBERG, *Zur Metrik des altfranzösischen Rolandsliedes, RF 67* (1956) 293–319; PIERRE LE GENTIL, *Quelques réflexions sur les rapports de l'épopée et de l'histoire*, in: *Mélanges István Frank*, Saarbrücken 1957, p. 262–268; MARTÍN DE RIQUER, *Epopée jongleresque à écouter et épopée romanesque à lire*, in: *La technique littéraire des chansons de geste*, Paris 1959, p. 75–82; PAUL ZUMTHOR, *Etude typologique des planctus contenus dans la Chanson de Roland*, ib., p. 219–234; CESARE SEGRE, *Un progetto di edizione critica della Chanson de Roland, e la posizione stemmatica di* n *e di* V^4, *CN 21* (1961), 20–33; HANS ROBERT JAUSS, *Epos und Roman –*

wissenschaftliche Bedingungen an; die getroffene Auswahl darf dennoch als ausgewogen bezeichnet werden. Die deutsche Romanistik ist – verständlicherweise – gut vertreten, die ausländische (französische, spanische, italienische und schweizerische) Forschung jedoch angemessen berücksichtigt. Der Band stellt einen Längsschnitt durch die Forschung seit Gaston Paris' *Histoire poétique de Charlemagne* dar. Neben der Frage nach dem Ursprung der *chansons de geste* und ihrem Verhältnis zur Geschichte werden auch Metrik, Stil und Bildungstradition sowie die Entwicklung der Gattung, deren Definition und literatursoziologische Implikationen behandelt; in der Hälfte aller Beiträge geschieht dies am Beispiel des Rolandsliedes. Henning Krauß würdigt in der Einleitung kurz die Bedeutung der einzelnen Aufsätze, er verdeutlicht die oft gegenläufigen Wege, die die Forschung zu den vorliegenden Ergebnissen geführt haben, und verweist auf Spezialuntersuchungen und Gelehrte, die nicht berücksichtigt werden konnten, vor allem auf Jean Rychner und Alfred Adler, deren Bücher die Diskussion der letzten Jahre und Jahrzehnte so entscheidend beeinflußt haben. Zu bedauern ist höchstens, daß die *chansons de geste* des 14. und 15. Jahrhunderts und die späten *remaniements* ausgeklammert bleiben (obwohl es sich dabei um ein Spezialgebiet des Herausgebers handelt), und daß die Auswahlbibliographie nur selbständige Publikationen verzeichnet – ein Paradox bei einem Band, dessen *raison d'être* unter anderem die unselbständige Publikation ist.

René Specht

★

ANDRÉ BURGER, *Turold poète de la fidélité. Essai d'explication de la Chanson de Roland*, Genève (Droz) 1977, 172 p. *(PRF 145)*.

Après plusieurs articles sur la *Chanson de Roland* André Burger vient de publier un livre sur ce texte qui lui tient tout particulièrement à cœur. Le livre se compose d'une vingtaine de chapitres consacrés successivement à la technique poétique (I–IV), au poète et à son époque (V–IX) et au «sens» du poème (X–XVIII). Il s'ouvre par un chapitre préliminaire sur la tradition manuscrite et se termine par une annexe comprenant une série de documents et d'extraits de *V4*, l'explication de quelques vers difficiles du manuscrit d'Oxford et la liste des 120 publications citées. On regrettera la subjectivité trop apparente de l'auteur qui expose ses vues plutôt qu'il ne les développe et qui ne prend en considération ni les interprétations divergentes des siennes ni les opinions contraires. C'est tout juste s'il allègue, en note, quelques noms de critiques, précédés le cas échéant de l'indication «contre». C'est la deuxième partie qui suscitera le plus d'objections. A en croire M. Burger, qui ne cache pas son admiration pour Joseph Bédier, un poème latin qu'on peut selon lui reconstruire à partir de la chronique du Pseudo-Turpin et du *Guide du pèlerin*, aurait été la principale source de la *Chanson de Roland*. Les différences entre les textes en prose latine et l'épopée française s'expliqueraient

eine vergleichende Betrachtung an Texten des XII. Jahrhunderts (Fierabras – Bel Inconnu), *Nachrichten der Gießener Hochschulgesellschaft 31* (1962), 76–92; JEAN FRAPPIER, *Les thèmes politiques dans le Couronnement de Louis*, in: *Mélanges Maurice Delbouille*, Gembloux 1964, vol. II, p. 195–206; HANS HELMUT CHRISTMANN, *«Declinet» und kein Ende. Zur letzten Laisse des Oxforder Roland*, *ZFSL 76* (1966), 84–92; ERICH KÖHLER, *«Conseil des barons» und «jugement des barons»*, in: *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse*, Heidelberg 1968, p. 5–42. Die meisten dieser Abhandlungen sind seit ihrem ersten Erscheinen bereits anderswo wieder abgedruckt worden, einige von ihnen in überarbeiteter Form. Hier ist selbstverständlich die letzte Fassung zugrunde gelegt.

uniquement par l'intervention de l'auteur de celle-ci, Turold. C'est ce clerc, connaisseur de la littérature latine de l'antiquité et des lieux historiques, notamment du champ de bataille, qui aurait introduit la parenté entre Charlemagne et Roland (p. 90) ainsi que l'opposition des caractères de Roland et d'Olivier (p. 98); c'est aussi Turold qui aurait eu l'idée d'interpréter la défaite de Roncevaux comme conséquence du «caractère orgueilleux de deux grands chefs féodaux, l'un neveu de l'Empereur, l'autre son beau-frère» (p. 111). Entre 1087 et 1095 (p. 62) Turold aurait ainsi créé non seulement un chef-d'œuvre, mais aussi un genre littéraire. Quant au sens de la chanson, l'auteur insiste sur l'importance du thème de la fidélité sous ses multiples aspects (foi, liens féodaux, amitié, amour) et démontre le message «toujours actuel» de Turold: «Le service de Dieu exige la fidélité totale d'un cœur sans compromis, qui ne soit pas partagé par l'orgueil, la jalousie, la haine. On ne peut servir sa vengeance d'abord et Dieu ensuite, son orgueil d'abord et Dieu ensuite» (p. 155). Grâce à la clarté de son style, ce livre ne manquera pas d'éveiller chez les non-spécialistes l'intérêt pour les épopées. Quant aux spécialistes, ils s'inclineront devant la fervente admiration que M. Burger manifeste pour la *Chanson de Roland.*

René Specht

★

Das altfranzösische Rolandslied nach der Oxforder Handschrift, herausgegeben von ALFONS HILKA. Siebente, verbesserte Auflage besorgt von GERHARD ROHLFS, Tübingen (Niemeyer) 1974 *(Sammlung romanischer Übungstexte 3/4)*, 176 p.

Il s'agit de la 7e édition du texte du manuscrit d'Oxford de la Chanson de Roland, édité par Alfons Hilka en 1926 et revu régulièrement (1942[2], 1948[3], 1953[4], 1960[5], 1965[6]) par Gerhard Rohlfs à l'intention des étudiants de langue allemande. La bibliographie (p. 7–11) n'a pas la prétention d'être exhaustive, mais elle est judicieusement choisie et tenue à jour et aucune étude fondamentale ne fait défaut. Une table des assonances, masculines et féminines (p. 13), un glossaire fort utile (p. 155–176) et un court extrait du manuscrit vénitien V[4] (éd. par G. Gasca Queirazza) complètent cette excellente édition scolaire. Gerhard Rohlfs ne reprend pas intégralement le texte d'Alfons Hilka, mais il le corrige très souvent, surtout après l'examen aux rayons ultra-violets du manuscrit d'Oxford (Bibl. Bodleiana, Digby 23) par Ch. Samaran. Ce petit ouvrage rendra d'éminents services aux débutants, mais il ne remplacera jamais une édition critique, telle que la remarquable étude de Cesare Segre, *La Chanson de Roland, edizione critica*, Milan, Naples, 1971.

Marie-Claire Gérard-Zai

★

SVEN SANDQVIST, *Etudes syntaxiques sur la Chronique des Ducs de Normandie par Benoit*, Lund (C.W.K. Gleerup) 1976, 258 p. *(Etudes romanes de Lund 26)*.

Die vorliegende Arbeit könnte (im besten Sinne) als «mélanges de syntaxe verbale» bezeichnet werden. Basis der Untersuchung bildet die *Chronique des Ducs de Normandie* in der Ausgabe von Carin Fahlin, doch bleibt der Verfasser nicht bei diesem begrenzten Korpus stehen: Er hat vielmehr eine Fülle von weiteren altfranzösischen Texten im Hinblick auf die ihn interessierenden Probleme exzerpiert. Seine Untersuchung befaßt sich somit nicht mit einem

Werk bzw. einem Autor, sondern geht vielmehr dem Reflex bestimmter syntaktischer Erscheinungen in der *Chronique* von Benoit in der altfranzösischen Literatursprache im allgemeinen nach. Ein derartiges Vorgehen rechtfertigt sich schon deshalb, weil der Verfasser sein Hauptaugenmerk auf eine Reihe von seltenen, von den Syntaktikern sehr oft vernachläßigte Phänomene legt.

Die Arbeit umfaßt 3 Hauptteile, von denen der erste rund 2/3 des Bandes ausmacht: 1. Die Modalsyntax (p. 9–148); 2. Der Accord des participe passé (p. 149–71); 3. Der Accord Subjekt-Verb (p. 172–93). Daran schließen dann noch 5 kleinere Kapitel an, die man vielleicht unter dem Titel «syntaxe des auxiliaires» (im weitesten Sinne) zusammenfassen könnte: 4. *Estuet* (p. 194–200); 5. *Convient* (p. 201–04); 6. *Faire* + Infinitiv (p. 205–14); 7. *(i) a* (p. 215–21); 8. Die Verwendung der Auxiliarien *avoir* und *être* (p. 222–24). Es folgt dann eine kurze Zusammenfassung (p. 225 s.), an die die Indizes (p. 227–43) und eine ausführliche Bibliographie (p. 244–58) anschließen.

Man kann dem Verfasser ohne weiteres bescheinigen, daß er ein außerordentlich wertvolles Material zu den behandelten Fragen zusammengetragen hat und in der Interpretation mit großem Geschick und viel Umsicht vorgeht. Er kommt zu interessanten und unanfechtbaren Resultaten, zumindest was die Ebenen der Rede und der Norm angeht; auf die Systemebene stößt er allerdings nirgends vor. Diese Selbstbeschränkung ist einerseits bedauerlich, läßt sich aber im Rahmen der gewählten Zielsetzung vertreten.

Peter Wunderli

★

WALTER HAUG, *«Das Land, von welchem niemand wiederkehrt». Mythos, Fiktion und Wahrheit in Chrétiens «Chevalier de la Charrette», im «Lanzelet» Ulrichs von Zatzikhoven und im «Lancelot»-Prosaroman*, Tübingen (Max Niemeyer) 1978, VIII + 103 p. *(Untersuchungen zur deutschen Literaturgeschichte, Bd 21)*.

L'histoire du Lancelot des romans arthuriens comporte un élément mythique, dont l'interprétation a donné lieu aux hypothèses et aux gloses les plus diverses: Haug reprend ici les données du problème (enlèvement de la reine par un prince de l'autre monde, sa séquestration dans le royaume dont nul ne revient, et sa libération par le héros) dans la perspective des trois textes cités dans le sous-titre de ce livre; il tente de dessiner une sorte d'évolution du «mythe», successivement utilisé (à partir de sources probablement non identiques) par des auteurs qui le fonctionnalisèrent chacun à sa manière et en vertu de besoins et d'intentions particuliers.

Bien écrit, très clair, ce petit ouvrage se lit avec agrément, et l'auteur témoigne d'une habileté singulière à tirer, de l'examen philologique de faits par ailleurs connus depuis longtemps, des idées intéressantes, et souvent nouvelles. On ne saurait dire qu'il a réussi à fermer le dossier Lancelot! Heureusement pour les chercheurs futurs ... Du moins ce travail contribue-t-il à assainir la situation en faisant justice d'un certain nombre de préjugés: le principal de ceux-ci, dû peut-être à la génération de savants comme W. Nitze ou J. Marx, consiste à poser la cohérence des mythes celtiques parvenus à la connaissance des Continentaux du XIIe siècle. Haug montre bien comment cette cohérence, si elle existe, est un fait littéraire, et rien que cela. On ne saurait trop l'en louer.

Constamment il passe de l'un à l'autre de deux points de vue, qui en effet sont structurellement indissociables dans les textes: le point de vue de l'intention d'auteur (autant qu'on peut la reconstituer, sur un plan thématique général), et celui de la réception de l'œuvre. L'intervention de ce second point de vue permet un élargissement des perspectives dont profitent

même les passages de caractère plus technique, comme ceux qui se réfèrent à la tradition textuelle: Haug admet, comme la plupart des critiques, que le modèle d'Ulrich fut un roman français perdu, antérieur à Chrétien ou son contemporain; le *Lancelot* en prose recueillerait les courants de toutes les traditions ici en cause. Peut-être est-ce sur le roman en prose que Haug se montre le moins suggestif: on ne peut trop le lui reprocher; il devait limiter le champ de sa recherche et le volume de sa publication! Le *Lancelot* en prose est l'une de ces œuvres majeures, qui dominent de si haut une littérature entière, que tout ce que l'on peut en dire est, indéfiniment, à la fois vrai et faux, satisfaisant et insuffisant: privilège ambigu du chef-d'œuvre? De toute manière, l'ouvrage de Haug devra dorénavant être cité par tous ceux qui s'aventurent sur ce terrain miné.

Paul Zumthor

★

Le Roman de Tristan en prose. Les deux captivités de Tristan. Edité avec introduction, notes et glossaire par JOËL BLANCHARD, Paris (Klincksieck) 1976, 280 p. *(Bibliothèque française et romane, série B. 15).*

Le cas du *Tristan en prose* est vraiment un cas extrême: il est peu de romans du XIIIe siècle que tout médiéviste rencontre ainsi au croisement des chemins de sa recherche ... et l'on a dû attendre jusqu'en 1976 un éditeur assez courageux pour entreprendre de nous en donner un texte! Cependant, les études, parfois de haute valeur, sur cet ouvrage commencent à s'accumuler, dont les auteurs, ayant travaillé sur manuscrits, ne peuvent fournir à leurs lecteurs de référence commodément accessible. Je pense à des ouvrages comme celui, déjà ancien, de J. Lods sur les interpolations lyriques, et surtout au volumineux et remarquable *Essai d'interprétation*, d'E. Baumgartner (Droz 1975). Hilka jadis (*ZRPh.* 1932) avait publié un fragment du texte, racontant les Enfances Perceval; travaillant avant l'achèvement de l'édition R. Curtis (1976), J. Blanchard a fait choix de l'épisode de deux captivités de Tristan, auxquels il consacra une thèse d'Etat présentée en 1974, et dont ce volume donne le texte, probablement remanié (?).

Le choix de l'épisode est bon: comme on sait, le *Tristan en prose* commence par une série d'événements qu'il possède en commun avec les versions en vers, alors que par la suite il s'amplifie, profilère, devient un vaste roman de la Table Ronde à épisodes multiples, d'un type proche de celui du *Lancelot en prose*. Les deux captivités de Tristan jouent un rôle narratif capital dans cette seconde partie: je renvoie aux p. 59–61 de l'étude de Mme Baumgartner, qui le situe dans l'ensemble du roman et par rapport au *Lancelot* (v. à l'index de l'ouvrage, s. *emprisonnement* une série d'autres renvois). Le récit comporte deux versions, dont l'une (dans la famille de manuscrits représentée entre autres par Paris BN fr 758), résumée en quelques lignes, ne fait pas allusion à l'intervention de Lancelot, laquelle au contraire, dans la version longue (famille de manuscrits représentée par Paris BN fr 757), constitue un élément central de l'intrigue. Cette intervention n'est pas sans poser divers problèmes d'ordre structurel, car elle semble rompre la continuité temporelle du récit. Blanchard (qui par ailleurs considère cette intervention comme un «trait primitif» de l'épisode) consacre une partie de son introduction à les éclairer: il se réfère, sur ce point comme sur l'ensemble des questions de composition, au livre de Mme Baumgartner. Cet écheveau assez embrouillé, où s'entrecroisent et s'emmêlent le *Lancelot-Graal* dans ses différentes versions, les fragments du cycle du pseudo-Robert de Boron, et peut-être de cycles perdus, ne cesse d'attirer l'intérêt des médiévistes, car rien peut-être n'est plus propre à nous introduire dans le monde des écrivains

médiévaux, dans le processus même de production de leurs textes, que l'inextricabilité de la tradition manuscrite de nos grands ensembles de prose romanesque... Il me paraît évident que parler à ce propos de «sources», d'«originaux», etc. n'a de sens que métaphorique; et qu'est-ce qu'une «interpolation», si l'on admet (même dans une mesure moindre et plus prudente que je ne le fis dans mon *Essai de poétique*) qu'il y a une *mouvance* propre des textes?

Les remarques sur la «valeur littéraire» de l'épisode (p. 13–23) restent conventionnelles, mais ce n'est pas là ce qui importe: sur ce point aussi, Mme Baumgartner a dit, me semble-t-il, l'essentiel, et l'a bien dit. En vertu d'une sorte de plan-type des thèses françaises de ce genre, l'introduction se poursuit par un résumé du texte, une étude des manuscrits (p. 27–43), de la langue des scribes et d'une bibliographie (où je m'étonne de ne pas voir signalé l'ouvrage de J. Lods, alors qu'y figure l'édition Fotitch et Steiner des Lais du *Tristan*...). Blanchard a pris pour manuscrit de base de son édition BN fr 772 (ms T), de la fin du XIIIe siècle, texte honnête sans être excellent; et il constitue son apparat critique en utilisant six autres manuscrits appartenant à la même famille (stemma p. 37). La liste des variantes est sélective, ce qui présente en principe quelque danger (v. les justifications p. 237–238). Suivent sept pages de notes explicatives (littéraires ou grammaticales), un glossaire sommaire de 250 mots, et un index des noms propres.

Paul Zumthor

★

HENDRIK B. SOL, *«La Vie du pape saint Grégoire». Huit versions françaises médiévales de «La Légende du bon pécheur»*, Amsterdam (Rodopi) 1977, XXXVI + 470 p. + 6 Tafeln.

Um die reiche mittelalterliche Gregoriusliteratur besser zu überblicken, führte L. C. Porter im *Dictionnaire des lettres françaises* – etwas willkürlich, jedoch nützlich – die Unterscheidung von *Légende de saint Grégoire* und *Vie de saint Grégoire* ein[1]. Unter *Vie* subsumiert er jene Texte, die in etwa zwanzig Anekdoten Leben und Taten von Papst Gregor I. erzählen und auf die von Johannes Diaconus im 9. Jh. verfaßte *Vita* zurückgehen. Die Hauptfigur der *Légende* dagegen scheint keinem Papst dieses Namens zu entsprechen. Es handelt sich hier um eine Art christlichen Oedipus, der sich nach Aufdeckung der verwandtschaftlichen Beziehungen reuig als Eremit auf eine Insel zurückzieht und Jahre später auf Geheiß Gottes zum Papst erkoren wird. Niemand staunt, daß sich in der volkssprachlichen Literatur vor allem die *Légende* – welche spätestens im 6. oder 7. Jh. im griechisch-byzantinischen Raum entstanden sein soll[2] – mit ihren zahlreichen «romanhaften» Elementen ausgebreitet hat. So nehmen Hartmann von Aue und die mittelenglischen Texte, aber auch die *Gesta Romanorum* diese Tradition auf.

Hendrik Bastiaan Sol legt uns – mit Ausnahme eines kleinen Fragmentes von knapp 100 Versen[3] – alle altfranzösischen Fassungen der *Légende* vor: sechs in paarweise gereimten Achtsilblern, deren Umfang zwischen 2076 und über 2736 Versen schwankt, eine kurze Prosaversion und ein Gedicht von 145 einreimigen Vierzeilern in Alexandrinern. Die sechs

[1] *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Age*, Paris 1964, p. 671.

[2] SOL, p. XXV, Anm. 65, mit Verweis aud A. VAN DER LEE, *De mirabili divina dispensatione et ortu beati gregorii pape, Einige Bemerkungen zur Gregorsage, Neophilologus LIII* (1969), 30–47, 120–137, 251–256.

[3] Schade, daß dieses Stück, auch wenn es fast wörtlich den Versen 1939–2032 von B_1 entspricht, nicht aufgenommen wurde! Siehe M. ROQUES, *Fragment de manuscrit de la Vie de Saint Grégoire en ancien français, Romania 78* (1957), 100–104.

Versionen in Achtsilblern zerfallen in zwei gleich große Gruppen, deren Verhältnis für Sol offenbleibt. Da anderseits auch innerhalb der beiden Gruppen z.T. beträchtliche Abweichungen bestehen, beschloß der Herausgeber, alle sechs Texte abzudrucken. Das Buch enthält in geschickter Synopse die sechs diplomatisch transkribierten Handschriften und dazu die kritische Edition eines Vertreters je Gruppe, so daß die Ausgabe zwei Lesetexte bietet mit der Möglichkeit, sich rasch und bequem über den Wortlaut der Handschriften zu orientieren. Ein reiches Glossar erleichtert die Lektüre der beiden kritisch edierten Texte. Im zweiten Teil ediert Sol die Prosafassung, die nicht als Kurzform der Dichtung in Achtsilblern betrachtet werden kann, sowie den Text in Alexandrinern, der seinerseits wieder eine ganz eigene Tradition vertritt.

Das Buch von Sol – Frucht der von Prof. Geschiere an der Freien Universität Amsterdam seit den sechziger Jahren geleiteten Arbeiten[4] – besticht erstens durch seine klare Konzeption. Der Autor hat sich zum Ziel gesetzt «de fournir aux philologues un instrument de travail leur permettant de voir plus clair dans les rapports qui existent entre la légende française et les versions de la même légende en d'autres langues» (p. XI) und den Text überhaupt wieder zugänglich zu machen, nachdem die Ausgaben von L. Luzarche (Tours, 1857) und G. Telger (Münster, 1933) kaum mehr auffindbar und für heutige Ansprüche ungenügend sind. Entsprechend konzentriert sich sein ganzes Bemühen auf die textkritische Arbeit. Dieser ist auch der dritte Teil gewidmet, wo die Emendationen des Herausgebers, z.T. mit Begründungen, nochmals aufgelistet und die Reime der Achtsilbler eingehend untersucht werden. Literarische Fragen bleiben ausgeklammert; im einleitenden Forschungsbericht und in einer Spezialbibliographie zum Problem der Schuld wird man auf die maßgeblichen Studien verwiesen. Ebenso fehlen jegliche Sacherläuterungen zum Text.

Zweitens darf man der Arbeit Sorgfalt und Genauigkeit bis in die Drucklegung attestieren. Die Transkription läßt sich anhand der Tafeln – eine je Handschrift – stichprobenweise prüfen. Eigentliche Lesefehler finden sich nicht[5], einzelne Versehen lassen sich bei einem Werk dieses Umfangs offenbar nicht vermeiden[6]. Was das Textverständnis und damit die editorische Leistung im engeren Sinn betrifft, glaubt man das jahrelange Ringen um einen möglichst «guten» Text noch zu spüren – im positiven wie im negativen Sinn! Ich gehöre tatsächlich zu jenen Lesern, die p. XXXV angesprochen sind, wenn es heißt: «Ces émendations, qui, aux yeux de certains lecteurs, pourraient paraître parfois trop audacieuses ou bien insuffisamment justifiées, ne visent qu'à rendre les textes plus intelligibles. Elles ont souvent le caractère de simples suggestions; la présence des textes diplomatiques à côté des textes émendés nous permettait, croyons-nous, d'agir dans une certaine mesure à notre guise»[7]. Soweit die Bemühungen, den Text «verständlich» zu machen, wirklich nur den kritischen Text betreffen, mag die eher kühne Praxis noch angehen. Gefährlich aber wird es, wenn davon auch das Verständnis der graphisch tradierten Form, d.h. die Transkription beeinflußt wird. Ein Beispiel: In Vers 1700 von B_1 lese ich *device;* die Lesart *deinté* – wie es der Herausgeber möchte – ist theoretisch auch möglich und paßt sinngemäß besser. Die Tatsache aber, daß

[4] L. Geschiere, *Pour une édition de la vie du pape Grégoire (Légende du pape Grégoire) en ancien français, Actas del XI Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románicas Madrid 1965*, C.S.I.C., Madrid 1968.

[5] Auf den Photos liest man allerdings bei A_3 v. 1454 eher *cui* statt *qui*, bei B_3 v. 1783 eher *les* statt *ses*.

[6] B_1 v. 1694 *de* fehlt im diplomatischen Text; B_2 v. 2131 lies *tot* statt *tant;* A_2 v. 2225 lies *sachies* statt *sacies;* A_2 v. 2338 *meimes* statt *meismes;* A_3 v. 1417 *trespercea* statt *tresperca;* Hs. von Florenz, Z. 31 *cest* statt *ces*, Z. 35 *treze ans; ans* steht nicht in Hs., Z. 49 *drap* statt *drab*.

[7] In A_1 z.B. würde ich bei v. 242 auf keinen Fall, aber auch bei v. 244 und v. 246 nicht intervenieren.

die beiden andern Handschriften *delises*, bzw. *delisses* haben, und vor allem der Siebensilbler, der mit *deinté* entsteht, erweisen m. E. diese Lesart als falsch.

Diese kritischen Bemerkungen ändern nichts am Gesamteindruck, wonach Sol dank kluger Beschränkung sein Ziel erreicht hat: wir verfügen über ein brauchbares Arbeitsmittel, der Weg zur literarischen und literargeschichtlichen Würdigung der altfranzösischen Gregoriuslegenden steht offen.

Hans Haselbach

★

P. E. R. VERHUYCK, *La Bible de Macé de la Charité* II: Lévitique, Nombres, Deutéronome, Josué, Juges, Leiden (Universitaire Pers) 1977, LII + 138 p. *(Publications romanes de l'Université de Leyde X/II)*.

Die vorliegende Publikation stellt Band 2 der auf sieben Bände geplanten Gesamtausgabe der «Versbibel» von Macé de la Charité dar (entstanden um 1300); die Leitung des Projekts liegt bei J. R. Smeets, der selbst die Bände 1 und 5 übernommen hat. Erschienen sind bis heute (abgesehen von Bd. 2) die folgenden Teile in chronologischer Reihenfolge: IV: *Ruth, Judith, Tobie, Esther, Daniel, Job* (1964, H. C. M. van der Krabben[1]); I: Genèse, Exode (1967, J. R. Smeets); III: *Rois* (1970; A. M. L. Prangsma-Hajenius). Der von Verhuyck edierte Band umfaßt das 3.–5. Buch Moses sowie die Brüder Josua und Richter, d.h. die Verse 5545–10336 des insgesamt rund 43000 Verse ausmachenden Textes in Ms. *BN fr. 401*. Der allgemeine Publikationsrahmen hat sich gegenüber dem zuerst erschienen Band nicht verändert; eine geringfügige Modifikation ergibt sich einzig aus der Tatsache, daß 1965 Beichners Ausgabe der *Aurora* von Petrus Riga, die als Hauptquelle Macés zu gelten hat, erschienen ist[2]: während Van der Krabben sich bei Vergleichen mit dem lat. Quellentext noch auf die eigene Transkription des Ms. 90 aus Brügge stützen mußte[3], kann Verhuyck jetzt auf Beichner rekurrieren.

Die Textgestaltung hat sich gegenüber den früheren Bänden kaum geändert und ruft deshalb immer noch nach derselben Kritik, wie wir sie gegenüber Van der Krabben vorgetragen haben[4]; der einzig nennenswerte Unterschied besteht darin, daß offensichtliche Korruptelen bei Verhuyck bereits im Text, und nicht wie bei Van der Krabben nur in den Anmerkungen korrigiert werden.

Neben einem Teil von Macés Text enthält jeder Band die Untersuchung eines Teilaspektes des Werkes: Smeets lieferte eine allgemeine Präsentation sowie eine Untersuchung der Quellen und der Übersetzung; Van der Krabben befaßte sich mit der Person und dem Leben Macés; Prangsma analysierte die Syntax des Textes. In Band 2 soll sich nun Verhuyck nach dem Gesamtplan mit der «phonétique et langue du copiste» befassen. Dieses Etikett entspricht allerdings nur sehr bedingt dem Inhalt seiner Untersuchung: Diese befaßt sich nämlich nicht mit «Sprache» in all ihren vielfältigen Aspekten, sondern nur mit graphematischen Problemen des Textes (mit einigen wenigen Ausblicken auf die dahinter stehende lautliche

[1] Cf. unsere Besprechung *VRom. 25* (1966), 315–20.

[2] Cf. P. E. BEICHNER, *Aurora. Petri Rigae Biblia Versificata.* A Verse Commentary on the Bible, 2 vol., University of Notre Dame Press 1965.

[3] Cf. VAN DER KRABBEN, p. 1 (Kommentar).

[4] Cf. *VRom. 25* (1966), 316/17. – Es ist allerdings darauf hinzuweisen, daß Verhuyck unsere Kritik an Van der Krabben teilweise mißverstanden hat: ich habe mich nicht *gegen*, sondern vielmehr *für* eine Kennzeichnung der aufgelösten Abkürzungen im Text ausgesprochen!

Realität); überdies steht die edierte Handschrift als solche im Zentrum der Fragestellung, da die Zuweisung der verschiedenen Charakteristika an Autor oder Kopist äußerst problematisch ist und nur mit größten Vorbehalten vorgenommen werden kann. Sieht man aber einmal von diesen Einschränkungen gegenüber der Ankündigung ab, so darf man Verhuyck bescheinigen, daß er über ausgezeichnete Kenntnisse der Skriptaforschung verfügt und bei seiner Untersuchung mit größter Umsicht vorgeht. Basis der Darstellung ist ein vollständiges Reiminventar des Textes (sowohl der publizierten wie der noch nicht publizierten Teile); analysiert werden im Prinzip nur graphematisch interessante Fälle (also nicht Reime vom Typ *cuit : fruit*)[5], wobei Rückschlüsse auf die lautliche Basis nur sehr zurückhaltend und nur dort vorgenommen werden, wo sie sich mehr oder weniger aufdrängen. Die Klassifikation der Erscheinungen erfolgt in durchaus traditionellem Rahmen: Vokalismus: vortonig, betont; Konsonantismus: Wort-/Silbenanlaut, intervokalisch, Wort/Silbenauslaut[6]. Auf die umsichtige Diskussion der einzelnen Phänomene wagt dann Verhuyck doch noch einen mit allen Vorbehalten versehenen Versuch, zu unterscheiden zwischen Zügen, die Macé zuzuschreiben sind, und solchen, die auf den Kopisten zurückgehen könnten (wobei aber eine ganze Reihe von Fällen unentscheidbar bleibt); überdies wird versucht, einige für die Skripta des Berry typischen Züge zusammenzustellen (p. L-LII).

Der Text selbst umfaßt p. 3–114; er wird gefolgt von einem Namenverzeichnis (p. 115–18), einem (sicher zu kurzen) Glossar (p. 119–24)[7], einer Bibliographie (p. 125–32) und einem Index (p. 133–35).

Peter Wunderli

★

EVELYN BIRGE VITZ, *The Crossroad of Intentions. A Study of Symbolic Expression in the Poetry of François Villon*, Indiana University, The Hague/Paris (Mouton) 1974 *(De Proprietatis Litterarum, Series Practica 93)*.

Seit seine ersten Herausgeber einzelne Gedichte mit Titel versahen, hat Villons nicht eben umfangreiches Œuvre die unterschiedlichsten Auslegungen erfahren. Besonders nachdem einerseits die – im weitesten Sinn – historische Aufarbeitung des Umfelds, in welches der Dichter gehört, sowie die Bemühungen um eine klare biographische Fixierung seiner Person offensichtlich an einem toten Punkt angelangt waren, andererseits aber die schwerwiegenden Probleme gelöst werden konnten, welche die Textkritik und das Themenrepertoire aufwarfen, neigte manch ein Literaturwissenschafter dazu, sich leichtfertig auf spekulative bzw. rein assoziative Werkdeutungen einzulassen. In einem kenntnisreichen, oft witzigen, meist auch recht bissigen Buch, dessen Titel allein schon ein kritisches Programm verrät[1], rückte Italo Siciliano die Dinge zurecht, indem er allzu Waghalsige auf ziemlich unzimperliche Art und Weise auf den Boden solider Philologie zurückholte.

[5] Nicht in diesen Rahmen paßt allerdings die Behandlung von *y/i* (p. XXVI); *y* = *et* dagegen stellt einen Sonderfall dar.

[6] Die Klassifikation im Bereich des Konsonantismus ist allerdings wenig glücklich, v.a. deshalb, weil Verhuyck nicht hinreichend zwischen Wort- und Silbengrenze unterscheidet. Besonders die Kategorie «intervokalisch» überschneidet sich stark mit dem Bereich «Wort-/Silbenanlaut», da der Verfasser dort nicht nur nachkonsonantische, sondern auch nachvokalische Fälle behandelt (cf. p. XL ss.).

[7] Leider werden die für die Erstellung des Glossars angewandten Kriterien nirgends offengelegt.

[1] ITALO SICILIANO, *Mésaventures posthumes de Maître Françoys Villon*, Paris 1973.

Vor diesem epistemologischen Hintergrund vertieft man sich nicht ohne gewisse Bedenken in die Lektüre von Vitz's Villon-Buch, zumal die Verfasserin gleich eingangs ihre Bereitschaft artikuliert, den – wie sie versichert – so gut wie ausschließlich aus Konjekturen und Interpolationen bestehenden biographisch-historischen Villon aufzugeben, um sich einem «poetically and metaphorically» verstandenen *bon follastre* zuzuwenden (p. 16). Um es gleich vorwegzunehmen: die Bedenken erweisen sich als weitgehend unberechtigt; ja, die Verfasserin, deren von Paul Zumthor betreute Studie 1967 bereits redigiert war – das ist der Grund, weshalb sie die Arbeiten Kuhns[2] und Guirauds[3] nicht mehr zu berücksichtigen vermochte –, nimmt doch wenigstens da und dort in den Fußnoten von deren allzu abenteuerlichen Textdeutungen Abstand[4].

Vitz's Villon-Buch, das sich vornehmlich mit dem *Testament* beschäftigt, stellt eine thematische Untersuchung dar, wobei die Themen nun freilich nicht mehr im Sinne Sicilianos[5] als geschichtliche Phänomene erörtert werden, sondern als konstitutive Komponenten einer individual-psychologischen Tiefenstruktur, die sich poetisch als «thematically significant imagery» ausprägt (p. 138). Für Vitz ist mithin eine Ballade wie *Je meurs de seuf aupres de la fontaine* weit davon entfernt eine bloße rhetorische Stilübung zu bleiben; sie bedeutet vielmehr «a very concise *abrégé* of all the fundamental ambivalences and ironies in Villon's poetry» (p. 145). Villon als Bekenntnislyriker: die Auffassung ist nicht ungefährlich, ermöglicht immerhin Durchblicke, die sonst wohl nicht zu leisten wären.

So widmet Vitz denn ihr erstes Kapitel Villons «central metaphors» (p. 29–63). Es gelingt dabei der Verfasserin, einsichtig nachzuweisen, daß bestimmte leitmotivartig wiederkehrende Begriffe wie *branc*, *fourreau*, *rose*, *trou*, *cage* oder *bource*, deren denotativer Gehalt bereits gesicherte sexuelle Aspekte impliziert, vermittels eines metonymischen «processof contaminaation» (p. 29) von textlich genau fixierbaren «symbolic centers» aus (p. 36) – bestehend beispielsweise aus Eß- und Trink-Vokabular, Bezeichnungen für Geschlechtsorgane, Tavernen-Terminologie, Verwandtschaftsnamen, Grab- und Friedhofs-Nomenklatur – ganze Bereiche des Villonschen Diskurses mit erotischen Konnotationen durchdringen. Schade, daß Evelyn Birge Vitz, die offenbar Dank ihrem Gatten mit den Methoden der experimentellen Psychologie vertraut ist, mitunter zu weit geht: man wird ihr weder bei der Auslegung des neunzigsten *huitain* gern folgen (p. 32–33)[6] noch dort, wo sie jede – vom Text her räumlich durchaus eindeutige – Vorstellung von Innen bzw. Außen (z.B. *ostel*, *logis* oder *fosse*) gleich organisch uminterpretiert (p. 40).

Villons *Testament* entspricht in der Anlage sehr genau den juristischen Kriterien, die nach spätmittelalterlichem Recht in Frankreich einem letzten Willen zugrundezuliegen hatten (p. 80–81). Vitz widmet das zweite Kapitel diesem Problemkreis. Dabei geht es ihr darum, zu zeigen, in wie hohem Maße einerseits dies *Testament* eine vom Dichter angeblich *in articulo mortis*, in Wirklichkeit aber *sub specie aeternitatis* entworfene Selbstdefinition darstellt (p. 65), während anderseits die von ihm bewußt strukturierte Abfolge der Legate – im Rahmen der zeitgenössischen «emblematic tradition» (p. 77) von jedermann nachvollziehbar – buchstäblich einer subversiven (p. 138, N. 17) Neuinterpretation der überlieferten, hierarchisch genau bestimmten Weltordnung gleichkommt (p. 81–82), indem nunmehr – wie es in der

[2] David Kuhn, *La poétique de François Villon*, Paris 1967.

[3] Pierre Guiraud, *Le jargon de Villon ou le gai savoir de la Coquille*, Paris 1968; und *Le «Testament» de Villon ou le gai savoir de la Basoche*, Paris 1970.

[4] Cf. beispielsweise p. 16, N. 22 oder p. 118, N. 22.

[5] Italo Siciliano, *François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Age*, Paris 1934 (2. Aufl. 1967).

[6] Cf. *Testament*, Verse 910–917.

Ballade de la grosse Margot heißt – «l'un vault l'autre»[7], und die Rose eher zum Sexualsymbol wird, als daß sie ein Abbild moralischer Vollkommenheit bliebe (p. 126).

Diese Thematik greift Vitz ausführlich im letzten Kapitel auf. Hier geht es darum, den «content of Villon's symbolism» (p. 111) zu präzisieren, der letztlich in der leidvollen Erfahrung der fundamentalen Inkohärenz (p. 129) und Paradoxie (p. 144) alles Menschlichen gründet; er fußt damit auch auf der Einsicht in die wesentliche Ambiguität sprachlicher Äußerungen (p. 146). Nicht nur die Wörter, auch alle Dichtung werden so zum «crossroad of meaning» und «intentions». Auch hier – wie im dritten Kapitel, das Villon als «Jedermann» beschreibt (p. 88–110) und interessante Beobachtungen zu seiner Sprache beisteuert – folgt der Leser der Verfasserin mit Aufmerksamkeit, solange ihre Argumentationen textnah bleiben; wenn sie aber schließlich folgert, im *Testament* erscheine der Dichter als «Christ's double» (p. 129), gestattet man sich doch ein nachdenkliches Fragezeichen. Ein Fragezeichen, das freilich – wie andere, von denen bereits die Rede war – von ungleich zahlreicheren zustimmenden Randbemerkungen mehr als aufgewogen wird.

Kurt Ringger

★

BODO MÜLLER, *Das Französische der Gegenwart: Varietäten, Strukturen, Tendenzen*. Heidelberg (Winter) 1975, 254 p.

Charakteristisch für dieses Buch ist die Insistenz, mit der sein Verfasser auf der Varietät, der Vielfalt und der Mannigfaltigkeit des Französischen beharrt. Diese Eigenschaften gehen in eine stark abstrahierte systematische Beschreibung normalerweise bekanntlich nicht ein, u.a. auch deshalb nicht, weil die Sprachverwendung, auf die hier ebenfalls großes Gewicht gelegt wird, in der Systematik nicht berücksichtigt werden muß. Aus dieser Position heraus ergeben sich beträchtliche methodologische Schwierigkeiten, die jedoch weiter nicht reflektiert werden. Es ist deshalb vielmehr von dem «scheinbaren Paradox» (p. 34) auszugehen, daß es «das Französische *stricto sensu*» in der Sprachwirklichkeit gar nicht gibt. Es sind immer «verschiedene Französisch: *les français*». Dies ist etwas merkwürdig, weil die verschiedenen Französisch doch immer französisch sind; andernfalls wäre die Abstraktion, auf der die linguistische Beschreibung beruht, überhaupt nicht möglich. Wir würden sogar so weit gehen zu behaupten, daß es in elaborierten Kultursprachen wie dem Französischen so etwas wie einen mittleren Standard gibt, den man wissenschaftlich untersuchen kann (und den man auch in der Praxis findet, gut erlernbar, bevor man sich – wie viele Studenten – in den «qualitativen Registern» mit schlechten Sprachkenntnissen verwirrt).

Ob diese Abstraktion nun einen sprachlichen Typus «(langue type)» im Sinne Müllers konstituiert, ist eine andere Frage. Nach unserer Vorstellung ist das Französische «un type de langue»; «une langue type» wäre, wie z.B. «une opération type», der Normalfall im Verhältnis zu anderen, also ein tatsächlich vorkommender Standard, bzw. nach einer Bezeichnung, die bei Müller gelegentlich auftaucht (p. 126, 216), Normfranzösisch.

Nach dem Gesagten kann man sich die Gesichtspunkte vorstellen, die Müller ansetzt, um die Varietät in die Beschreibung einzuholen. Sie sind chronologisch (d.h. diachron), formal (betr. die Realisierung der Codes), quantitativ (im Hinblick auf die Vorkommenshäufigkeit), diatopisch, diastratisch, qualitativ (nach Registern und Stilen, wie oben angedeutet) und normativ (wobei die Normen mehr mechanistisch und weniger als strukturelles Regulativ des

[7] *Testament* Vers 1624.

Systems betrachtet werden). Dem Ganzen geht ein Kapitel über die geographische Verbreitung des Französischen voraus, wo nach heutiger Sitte u.a. auch auf die sprachlichen Minderheiten in Frankreich hingewiesen wird. Frankreich wird dargestellt als einer «der sprachlich mannigfaltigsten Staaten Europas», übertroffen allein von der Polyglossie eines Staates wie Rußland. Diesbezügliche Probleme auf dem Balkan fallen demgegenüber außer Betracht.

Es macht auch einen Unterschied, ob man über Französisch als Sprachwissenschaft oder vom Französisch als solchem spricht. Da sich diese Positionen manchmal vermischen, werden viele Sachfragen zwar angesprochen, aber nicht problematisiert: Periodisierung (p. 36), Phoneminventar (p 61, 92), Morphologie z.B. des Adjektivs im gesprochenen Französisch (p. 36). Andere Punkte: Die Phonem-Graphem-Entsprechung und was damit zusammenhängt, wird heute wohl kaum mehr aufrechterhalten (p. 58). Die Begriffe «code phonique» und «code graphique» beziehen sich auf die Verschriftlichung. Doch werden bei Müller auch «parlé» und «écrit», die grammatische Unterschiede anvisieren (p. 74–89), mit Kodierungsfragen vermischt. Ob der segmentierte Satz ein Verfahren der Hervorhebung sei, wo das «emotionell geladene Satzelement» reliefartig herausgehoben wird (p. 80), oder ein anders-gearteter Typ von Syntax, bleibe dahingestellt. Man muß sich dabei allerdings fragen, ob es Regularitäten gibt, die der Syntax übergeordnet sind. Müller spricht vom «Ökonomieprinzip (Tendenz zum geringsten Aufwand)» und vom «Diversifikationsprinzip (Tendenz zur differenzierteren, variableren Gestaltung des Ausdrucks)» als Kräfte, genauer als «konträre Kräfte» (p. 90), ohne daß man weiß, in welchem Rahmen sie auftreten.

Da in diesem Buch ein gewisser Allgemeinheitsanspruch besteht, muß der Verfasser verschiedene Problemkomplexe in der oben erwähnten Gliederung irgendwie unterbringen. So findet man in der Soziolinguistik Ausführungen über geschlechts- und altersspezifische Sprachmerkmale, Kindersprache und Spracherwerb. Es gibt auch zahlreiche historische Exkurse, wo Müller den Begriff der «Rückbindung» einführt.

Das Buch ist vom Material her weitgehend lexikologisch abgestützt. Das hat zur Folge, daß oft in einem uneigentlichen Sinn von «Sprache» die Rede ist. Im Falle der Fachsprachen, die ausführlich behandelt werden, findet man zur Morphosyntax deshalb nur stilistisch-charakterisierende Sätze – «Der Satzbau ist einfach und schmucklos» (p. 151) – im Hinblick auf die Wortbildung (p. 148, siehe auch p. 190) jedoch die Feststellung, daß diese Sprachen im 20. Jahrhundert «das soziolinguistische Problem Nummer eins» darstellen, obwohl andererseits wieder gesagt wird (p. 170), jede Fachsprache rekurriere «auf die gemeinsprachlichen Grammatikregeln und auf den gemeinsprachlichen Wortschatz», so daß man nicht recht sieht, inwiefern hier eine soziolinguistische Problematik vorliegt.

Müller versucht oft, aus seinen Befunden allgemeine Sätze abzuleiten. Man vergleiche z.B. Grundwortschatz und Funktionswörter (p. 43), Dialektgrenzen (p. 127) u.a. Aus Einzelsprachen heraus verfällt man dabei leicht in falsche Gewißheiten. Ein extremes Beispiel, das wir notiert haben, besagt das folgende (p. 59): «Je stabiler das Schriftsystem einer Sprache im Verlauf der Geschichte ist, desto leichter fällt der Zugang zu den Zeugnissen der Vergangenheit». Man verifiziere diesen Satz am Arabischen oder am Chinesischen (und die Sache würde mehr als schief ausgehen)! In unseren Sprachen sind Rückschlüsse auf die Sprachstruktur gerade deshalb möglich, weil die Schrift abgewandelt wird.

Beschreibungen von Sprachen versteht man dann am besten, wenn man dazu irgendwie einen Zugang hat, d.h. so, wie man von einem Menschen dann vieles sagen kann, wenn die Gesprächspartner ihn kennen. Aber die Gesprächspartner haben oft unterschiedliche Ansichten, zur Sache ebenso wie zu deren Beurteilung im Rahmen einer Wissenschaft. Bei Bodo Müller ist man in diesem Falle schwankend.

Gustav Ineichen

★

BERNARD AL, *La notion de grammaticalité en grammaire générative-transformationnelle. Etude générale et application à la syntaxe de l'interrogation directe en français parlé*, Leiden 1975, 173 p. *(Publ. romanes de l'Université de Leyde 22)*.

Dieses Buch gliedert sich gemäß seinem Titel in zwei Teile.

Inhalt von Teil 1: Sei A die Menge aller akzeptablen Sätze einer natürlichen Sprache L, und sei eine generative Grammatik gegeben, deren erzeugte Sprache G ist. Al stellt die Frage, inwieweit A und G bestenfalls übereinstimmen können.

In Kapitel 1 werden die möglichen mengentheoretischen Beziehungen zwischen A und G (Gleichheit, Inklusion, Nicht-Inklusion) aufgestellt.

Kapitel 2 befaßt sich mit Methoden der Bewertung der Akzeptabilität von natürlichsprachigen Ausdrücken. Akzeptabilität kann durch Informantenbefragung festgestellt werden. Al beschreibt die absolute und die relative Befragungsmethode. Die absolute Methode verlangt vom Informanten eine ja/nein-Entscheidung darüber, ob ein vorgelegter Ausdruck akzeptabel ist. Die relative Methode verlangt eine Bewertung gemäß einer Zahlenskala: dem Informanten werden mehrere Ausdrücke, die grammatisch miteinander in einem Zusammenhang stehen, vorgelegt, und alle müssen bewertet werden. Al führt Gründe dafür an, die relative Methode zu benutzen, die jedoch um zusätzliche Tests (Memorisationstest, Transformationstest u. a.) zu vervollständigen sei. – Ausgangspunkt von Als Untersuchung ist die Hypothese, daß natürlichsprachige Ausdrücke hinsichtlich ihrer Akzeptabilitätsgrade eine nicht-diskrete Menge bilden, und zwar einen Fuzzy-Set im von Zadeh definierten Sinn.

In Kapitel 3 wird der Begriff des Grammatikalitätsgrades eingeführt. Es geht um die Frage, wie eine generative Grammatik dem Fuzzy-Set-Charakter der Menge A genügen kann. Al verwirft die «Chomsky-Hypothese», die ausgehend von einer ausgezeichneten Grammatik, der «normalen» Grammatik, Grammatikalitätsgrade nach der Ebenenhierarchie bemißt, d. h. danach, auf welcher Beschreibungsebene von Regeln der normalen Grammatik abgewichen wird. Dabei wird nur der Subkategorisierungsteil betrachtet, der sich in die Ebenen der strikten und selektionalen Subkategorisierung unterteilt. Je höher die Ebene, auf der eine Abweichung erfolgt, umso geringer ist der Grammatikalitätsgrad des Ausdrucks. Die Chomsky-Hypothese erweist sich auf Grund von Informantenbefragungen als nicht adäquat. Die Subkategorisierung ist nicht streng hierarchisch.

Abweichungen kommen auch bezüglich anderer Teile der Grammatik vor (phonologische, morphologische u. a.). Für den Transformationsteil stellt Al vier Abweichungstypen auf, von denen er sagt, daß man sie bei der Beschreibung natürlicher Sprachen in Betracht ziehen muß. Ist GR eine normale Grammatik für eine Sprache L, so kann eine daraus abgeleitete Grammatik GR', die bestimmte Abweichungen von der von GR erzeugten Satzmenge beschreibt, wie folgt, aussehen:

a) Eine in GR vorkommende Transformationsregel T wird in GR' auf ein Lexem angewendet, auf das sie in GR nicht angewendet werden darf.
b) Eine in GR obligatorische Transformationsregel T ist in GR' nicht obligatorisch.
c) GR' enthält eine Transformationsregel T', die GR nicht enthält.
d) T' aus GR' wird anstelle von T aus GR angewendet.

Im weiteren geht es darum, ein geeignetes Maß für die Grammatikalität eines erzeugten Satzes zu finden. Al legt ein wahrscheinlichkeitstheoretisches Maß zugrunde. Dieses basiert auf der Menge der bezüglich einer gegebenen normalen Grammatik abweichenden Regeln, die den zu bewertenden Satz erzeugen. Jeder Regel r wird eine reelle Zahl zwischen 0 und 1, ihre Anwendungswahrscheinlichkeit, zugeordnet. Ist n die Anzahl der Regeln, die eine Wortkette k erzeugen, $p_1, \ldots, p_n$ die zugeorneten Anwendungswahrscheinlichkeiten, so ist der Grammatikalitätsgrad von k das Produkt $p_1 \cdot p_2 \cdot \ldots \cdot p_n$. Eine Kette, die ohne Anwendung

einer abweichenden Regel erzeugt wird, hat den Grammatikalitätsgrad 1. Je mehr abweichende Regeln angewendet werden müssen, umso mehr nähert sich der Grammatikalitätsgrad dem Wert 0. Die Wahrscheinlichkeiten der Regeln werden auf Grund von Informantenbefragungen oder Text-Korpora ermittelt.

In Kapitel 4 wird die Frage aufgegriffen, ob es theoretisch möglich ist, die eingangs genannten Mengen A und G zur Deckung zu bringen. Da eine Wahrscheinlichkeitsgrammatik den Fuzzy-Set-Charakter von A widerspiegeln kann, müßte die Frage zu bejahen sein. Verschiedene Argumente, die angeblich für eine Verneinung der Frage sprechen, werden diskutiert und für nicht stichhaltig gefunden.

Inhalt von Teil 2: Dieser Teil enthält eine detaillierte generative Transformationsgrammatik der direkten Fragesätze des Französischen.

Kapitel 6 enthält ein Inventar der französischen Fragesatzformen, welche nach Sprachregistern klassifiziert und mit Häufigkeitsangaben versehen sind. Grundlage ist die Arbeit von P. Behnstedt, *Viens-tu, est-ce que tu viens?, tu viens? – Formen und Strukturen des direkten Fragesatzes im Französischen* (1973). Die behandelten Register sind: le français soutenu, le français familier (Umgangssprache der oberen sozialen Klassen), le français populaire (Umgangssprache der unteren sozialen Klassen). Die Beschreibung bezieht sich auf das gesprochene Französisch der Städte Frankreichs.

Behnstedts Datenerfassung beruht auf Informantenbefragung und einem Textkorpus. Al kommt zu dem Schluß, daß im Fall von Sprachregistern mit verschiedenem sozialem Prestige als Datenbasis ein Textkorpus vorzuziehen ist, da ein Register mit dem höheren sozialen Prestige das Urteil der Informanten beeinflußt. Somit würde eine Informantenbefragung den tatsächlichen Sprachgebrauch nicht widerspiegeln.

Im ersten Teil von Kapitel 7 werden die in Kapitel 6 aufgeführten Fragesatzformen durch eine Transformationsgrammatik gemäß des Standardmodells von Chomsky beschrieben. Alle vorkommenden Formen werden erfaßt und Registerunterschiede zunächst unberücksichtigt gelassen. Ausführlich diskutiert Al die einschlägige Literatur zur französischen Fragesatzsyntax (Langacker, Kayne u. a.).

Im zweiten Teil des Kapitels werden unter Berücksichtigung vieler Einzelfaktoren für jede Transformationsregel getrennt für jedes Register die Anwendungswahrscheinlichkeiten berechnet und die Ergebnisse in der Grammatik vermerkt. Damit wird den Sprachregisterunterschieden Rechnung getragen.

Als Buch ist auf dem Gebiet der Wahrscheinlichkeitsgrammatik, angewendet auf natürliche Sprachen, eins der ersten, worin ein größeres Sprachfragment, das viele komplexe Fragestellungen beinhaltet, beschrieben wurde. Das ist das Verdienst dieses Buches. Geliefert wurden neue Ergebnisse über die französische Sprache. Über theoretische Einzelfragestellungen wird man zu diskutieren haben.

Ursula Klenk

★

JACQUES POHL, *Les variétés régionales du français. Etudes belges (1945–1977)*, Brüssel (Editions de l'Université de Bruxelles) 1979, 188 p. *(Université Libre de Bruxelles – Sources et Instruments III)*.

Wenngleich das Interesse am *français hors de France* in den letzten Jahren erheblich zugenommen hat[1], sind doch Arbeiten zu sprachlichen Aspekten der Frankophonie oftmals nur

[1] Man denke nur an die zahlreichen neueren Studien zu dem in Kanada gesprochenen Französisch.

schwer zugänglich geblieben, was besonders für die Situation in Belgien zutrifft. Zudem fehlen bislang Publikationen, die das in Belgien gesprochene Französisch überblicksartig umreißen, da diesbezügliche Veröffentlichungen großenteils nur als Miszellen oder Tagesglossen von mitunter sehr unterschiedlicher Qualität kursieren, wie der Verfasser des vorliegenden Bandes selbst beklagt (p. 123). Unter diesem Aspekt stellt der Forschungsbericht des Brüsseler Sprachwissenschafters Jacques Pohl ein seit langem erwartetes Desiderat dar.

Als Ausgangspunkt der Pohlschen Überlegungen dient die Definition des Belgizismus als «le fait linguistique observable en Belgique et dont une des isoglosses... coïncide avec la frontière politique franco-belge ou un tronçon de cette frontière» (p. 10), die ähnlich wie schon bei A. Goosse[2] nicht mehr auf die normsanktionierende Beeinflussung Frankreichs zurückgreift und somit von puristischen Anwandlungen Abstand nimmt. Darauf fußt Pohls Auffassung der belgischen Regionalvarietäten, die weder dem *français de Paris* auf der Ebene der gesprochenen Sprache noch dem *bon usage* im Zusammenhang mit der Schriftsprache gegenübergestellt werden sollen. Zwar werden die *études à dominante normative* resümiert (p. 21–42), aber Pohls eigener Standpunkt in dieser heiklen Frage (p. 15–16) läßt keine depreziativ anklingenden Einschätzungen zu, die auf ein Zurückdrängen der Belgizismen und Provinzialismen ausgerichtet wären, wie es etwa das *Office belge du bon langage* verfolgt[3].

Um die Sonderstellung des in Belgien gesprochenen Französisch zu verdeutlichen, hat die belgische Sprachwissenschaft immer wieder betont, daß beträchtliche Unterschiede zu den innerfranzösischen *français régionaux* vorliegen, die eine Gleichsetzung nicht zulassen: Belgien stellt durch die Heterogenität seines frankophonen Sprachraumes, die allein schon durch die Substrateinwirkung verschiedener Dialekte *(wallon, champenois, lorrain, picard)* eine komplexe Sprachgemeinschaft bedingt, eine Vielfalt an sprachlichen Erscheinungen dar, so daß kaum von einem einheitlichen belgischen Regionalfranzösisch ausgegangen werden kann[4]. Zudem finden Belgizismen in den Massenmedien relativ leicht Verbreitung, während Elemente der *français régionaux* äußerst selten in höhere Sprachregister aufsteigen.

Weiterhin greift Pohl die wortsemantisch orientierten Studien auf und stützt sich auf die wichtigen Beiträge von M. Paquot, M. Piron, J.-P. Wilmart sowie auf seine eigene *thèse* zur französischen Lexik Belgiens aus dem Jahre 1950, die leider unveröffentlicht geblieben ist. Ferner werden grammatische und phonetische Arbeiten aufgeführt, wobei man sich der Phonetik in Lüttich (A. Grégoire, L. Remacle, L. Warnant) überwiegend im Rahmen dialektologischer Untersuchungen besonders intensiv angenommen hat. Nach einem kurzen Streifzug durch sprachgeschichtliche und philologisch-literarische Fragestellungen (p. 73–89) kommt den Ausführungen zur Dialektologie und *folklore* sowie zur Problematik der Zweisprachigkeit ein hoher Stellenwert zu, da ohne diese Themenbereiche Regionalvarianten nur unvollständig beschreibbar geblieben wären. Wenngleich die einzelnen Kapitel ineinander übergreifen, veranschaulicht die vorgenommene Unterteilung, wieviele unterschiedliche Zweige der Sprachwissenschaft und ihrer Nachbardisziplinen ihren Beitrag beisteuern müssen, damit ein annähernd erschöpfendes Panorama von Methoden und Sprachgegebenheiten ein angemessenes Erfassen von Sprachvarietäten gewährleistet.

Erfreulicherweise bezieht Pohl auch die belgischen Beiträge zu französischen Varietäten außerhalb Belgiens mit ein (p. 109–121), wobei besonders grundlegenden Arbeiten zu Kreo-

[2] Cf. H. J. Wolf, *A. Goosse, *Qu'est-ce qu'un belgicisme?*, Brüssel 1977; *RF 91* (1979), 198–200.

[3] A. Doppagne, *Enquête sur la culture française de Belgique. I. Le français de Belgique, Culture Française 20/2* (1979), 29.

[4] M. Piron, *Français parallèles de Belgique (textes et commentaires), Bulletin de la Société Belge des Professeurs de français 4* (1955), 3–14 hat zur Charakterisierung der Lage den Terminus *les français parallèles* bemüht.

lensprachen und vor allem zum Französischen in Afrika gebührend Rechnung getragen wird. Insbesondere letzteres ist von der französischen Sprachwissenschaft vernachlässigt worden, hätten nicht die belgischen Beiträge von W. Bal und S. Falk, der augenblicklich die Vorarbeiten zu einem Wörterbuch des in Afrika gesprochenen Französisch leitet, einen ersten Schritt zur deskriptiven Erfassung dieser zahlreichen Sprachvarietäten in diese Richtung getan.

Der Band schließt mit einer ausführlichen Bibliographie (p. 127–168), die die Arbeiten der letzten dreißig Jahre aufführt. Wer sich mit dem belgischen Französisch beschäftigen will, wird ohne diesen Leitfaden wohl kaum auskommen; sowohl durch die Übersichtlichkeit und gute Verständlichkeit als auch durch das Geschick, die inhaltliche Fülle schwerpunktmäßig klar zu gliedern hat Pohl der belgischen Sprachwissenschaft einen Dienst erwiesen mit einem Beitrag, der für die frankophone Sprachvarietätenforschung als vorbildlich anzusehen ist.

Edgar Radtke

★

Actas del I coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica. Salamanca, 27–31 mayo 1974, ed. por FRANCISCO JORDÁ, JAVIER DE HOZ, LUIS MICHELENA, Salamanca 1976, 423 p. *(Acta Salmanticensia, Filosofía y Letras 95).*

Die Forschungsergebnisse und -anstöße des von F. Jordá, J. de Hoz und L. Michelena vorbereiteten und unter der Leitung von A. Tovar abgehaltenen fünftägigen Kongresses über vorrömische Sprachen und Kulturen auf der Pyrenäenhalbinsel sind in dem vorliegenden – wie alle Studien der *Acta Salmanticensia* sehr sorgfältig gearbeiteten – Band in 15 Einzelbeiträgen zusammengefaßt, denen ein ebenso informativer wie persönlich engagierter «Discurso inaugural» über Geschichte und Hintergründe der Disziplin[1] (p. 11–22) samt einer die wichtigsten Publikationen zum Thema umfassenden Bibliographie (p. 22–24) von A. Tovar vorangestellt ist. In der einleitenden «Crónica» (p. 7–8) wird die Zielsetzung des Kongresses mit «hacer el balance de los conocimientos actuales y poner en conexión a los investigadores de distintas especialidades y países cuyo trabajo tiene relación con este tema» (p. 7) umrissen.

Trotz der sicherlich auch für Romanisten recht bedeutungsvollen Abhandlungen archäologisch-sprachwissenschaftlichen Charakters (Entzifferung und Klassifizierung von Inschriften, Diskussion vorrömischer Sprachfamilien, Zusammenhänge des Baskischen, «Iberischen», Punischen usw.), die den neuesten Stand der Diskussion referieren, ist nur die vierte der nachstehend aufgeführten unmittelbar von allgemeinem romanistischem Interesse. Die offenen Fragen und Schwierigkeiten dieses insgesamt zweitlängsten Beitrags des hier vorgestellten Bandes sollen deshalb in den Mittelpunkt unserer Besprechung gestellt werden.

[1] Einen Meilenstein in der Geschichte der Erforschung vorrömischer Sprachen auf der Pyrenäenhalbinsel setzte 1942 M. GÓMEZ-MORENO mit *Las lenguas hispánicas* (abgedruckt in: *Boletín del Semanario de Estudios de Arte y Arqueología 8*, Valladolid 1942, 13–32; teilweise erneut veröffentlicht in: ders., *Misceláneas. Historia, Arte, Arqueología.* Primera Parte, *La Antegüedad.* Madrid 1950, p. 201–217). Auf diesen Beitrag, den Gómez-Moreno zur Aufnahme in die RAE vorgelegt hatte, bezieht sich Tovar, wenn er feststellt: «Lo que en 1942 era patrimonio de unos pocos, y constituía una especialidad un tanto misteriosa y cerrada, es hoy un campo científico que se abre promisorio en varias direcciones: epigrafía, lingüística indoeuropea, onomástica, relación con la lingüística vasca, y tiene cultivadores en diversos países. Nuestros colegas alemanes emplean ya, con la ventaja que les da su lengua para formar compuestos, un término para esta especialidad: *Althispanistik*» (p. 19).

1. F. R. Adrados, *Aportaciones a la interpretación del bronce de Botorrita* (p. 25–47).
2. S. Mariner, *Botorrita, topónimo prelatino* (p. 49–55).
3. M.ª Lourdes Albertos Firmat, *La antroponimia prerromana en la Península Ibérica* (p. 57–86).
4. J. Corominas, *Elementos prelatinos en las lenguas romances hispánicas* (p. 87–164).
5. M. Faust, *Cuestiones generales de toponimia prerromana* (p. 165–189).
6. M. Koch, *Observaciones sobre la permanencia del sustrato púnico en la Península Ibérica* (p. 191–199).
7. L. Coelho, *Epigrafía prelatina del SO. peninsular portugués* (p. 201–211 + 2 Bildtafeln).
8. J. Untermann, *Las leyendas monetarias* (p. 213–225).
9. J. de Hoz, *La Epigrafía prelatina meridional en Hispania* (p. 227–317 + 8 Bildtafeln).
10. A. E. Prescott, *Nueva lectura de un vaso ático de la ciudad griega de Ampurias* (p. 319–328).
11. K. H. Schmidt, *The Contribution of Celt-Iberian to the Reconstruction of Common Celtic* (p. 329–342).
12. J. M.ª Otero / J. L. Melena, *La estela inscrita de Siruela, Badajoz* (p. 343–352 + 2 Bildtafeln).
13. L. Michelena *Ibérico -EN* (p. 353–362).
14. J. Corominas, *Acerca de algunas inscripciones del Noroeste* (p. 363–385).
15. H. Wagner, *Common Problems concerning the early Languages of the British Isles and the Iberian Peninsula* (p. 387–407).

Den Band beschließt ein Wortverzeichnis (p. 409–423) zu den beiden Beiträgen Corominas', dessen «Elementos prelatinos» wir uns nun zuwenden wollen. Ein großer Teil dieser Studie ist mit *En la toponimia y onomástica* (p. 87–125), ein weiterer mit *Las reliquias prerromanas en el léxico: apelativos residuales* (p. 125–140) und ein dritter mit *Algunos nombres comunes prerromanos* (p. 140–164) überschrieben. Das altbewährte Untersuchungsprinzip geographisch-topographischer Beziehungen ähnlich lautender Toponyme erhebt er im ersten Kapitel zur allgemeinen Methode für die etymologische Bestimmung von Fluß-, Orts- und sonstigen geographischen Namen. So setzt er z.B. das Hydronym *Avia* (Nebenfluß des Miño) mit den Ortsbezeichnungen *Avión*, *Ribadavia* und *Valdavia* in Beziehung, denen er in vorsichtiger Weise die keltische Wurzel *avi-* 'voluntad', 'ayuda', 'deseo' zugrundelegt, ohne sich definitiv festzulegen: «Quede esto pendiente de futura averiguación, pero bastan estos hechos de sufijación y de situación geográfica para asegurar que son nombres indoeuropeos y probablemente célticos» (p. 89). Es ist ein Verdienst dieser Arbeit, schwer zu identifizierendes Material nicht in dogmatisch starre Ordnungszellen der Etymologie einzuzwängen, sondern durch methodische Anstöße der zukünftigen Forschung den Weg zu ebnen. Dies gilt auch für die zu überprüfende Verbindung des galizischen Ortsnamens *Becerreá* mit *becerro* 'toro joven' («no es una idea absurda», p. 94) und der galizischen Landschaft *Bierzo* (< BERGEDUM, -DOM zu indogerm. BHERGH-, BHRGH-; kelt. *brig-*): «Pues en mi opinión *Becerreá* me parece que es un compuesto céltico o ártabro: (CIVITAS) BERGEDO-RĒDĀ-NĀ 'la ciudad del camino del Bierzo'» (p. 96; cf. hier N. 4). Mit philologisch-archäologischer Phantasie und Akribie versucht der katalanische Gelehrte sich auf diese Weise an den Ursprung von Dutzenden von Toponymen heranzutasten. Wie er jedoch selber des öfteren betont, sind die etymologischen Vorschläge in der Regel nur vorläufiger Art: «Conste, pues, de una vez para todas, que no debe tomarse todo lo que expondré como un resultado definitivo. Pero sí voy a esforzarme para que todo sea interesante en el campo de los métodos e ilustre mis nuevos procedimientos de trabajo, o eche nueva luz en asuntos poco trillados» (p. 87). *Interessant* sind seine Studien allzumal, besonders dann, wenn sie sich nicht scheuen, etymologisch heiße Eisen anzupacken: Einer recht lebhaften Betrachtung unterzieht er das in der Forschung wenig beliebte und im allge-

meinen als unerklärbar ausgeklammerte galiz.-port. *sarabia / saraiva* 'chuva de pedra', das er nach etlichen, immer wieder verworfenen Erwägungen über ein lautlich schwieriges **seraiu̯a* auf indogerm. **snaigu̯a* 'Schnee(flocke)' (zur Grundform *snoig^{w}ho / snig^{w}h*'-) zurückführen will (cf. p. 149–153, bes. p. 153). Geht man indessen von den zugehörigen Verben *sarabiar / saraivar* aus, so läßt sich diese problematische Etymologie durch ein lautlich und semantisch befriedigendes *su(b) *lapidare* (zu *lapidare;* Belege bei Livius), Konkurrenzverb zu *grandinare*, ablösen (cf. neap. *lapętę* 'großes Hagelkorn', REW 4901; rumän. *piatră*, span. *piedra*, port. *pedra* usw. 'Hagelkorn'; dtsch. *kieseln, steinen* 'hageln', dazu Kluge/Mitzka s.v. 'Hagel')[2]. Ebensowenig kann man Corominas zustimmen, wenn er das Verbum *baratar* 'trocar, negociar, engañar, destruir' entgegen anderen, durchaus plausibleren Vorschlägen (z.B. REW 943a aus anord. *baratta* 'Kampf, Zank, Lärm') zu einem nicht weiter erklärten keltischen **mratta-* (Bedeutung?) stellt. Dieses Etymon muß um so mehr bezweifelt werden als Corominas das Wort völlig isoliert betrachtet. In eine größere Wortfamilie eingebettet, läßt sich der Ursprung jedoch leicht erhellen. Im Zusammenhang mit seinen Untersuchungen über die Familie von lat. *agere* machte 1975 A. Greive mit stichfesten Argumenten ein **peractitare* (zu *actitare;* cf. belegtes *peragere* und *peragitare*) geltend[3]. Mit Skepsis muß auch die Annahme eines «origen sorotáptico»[4] von span. *arrancar* und seiner roman. Familie aufgenommen werden. Für eine ganze Reihe von Wörtern wie z.B. kat. *tancar, (a)gafar* (p. 127s.) oder port.-galiz. *afastar* (p. 129s.) setzt er einen solchen in den räumlich-zeitlichen Bereich der Urnenfelderkultur fallenden Ursprung an. Auch das vieldiskutierte port.-galiz. *ainda* (zu lat. *inde;* REW 4368) sowie das in der Regel an lat. *summatim* angeschlossene galiz. *asemade* versucht er auf ein «sorotaptisches» Fundament zu stellen (p. 132ss.), um so eine substratologische Etymologie zu favorisieren.

Es fehlt uns im Rahmen dieser Rezension an Raum, auf alle Ansätze und Hypothesen Corominas' einzugehen. Die wenigen Beispiele mögen genügen, um zu zeigen, in welch hohem Maße der Verfasser des DCELC Mutmaßungen über die Zusammenhänge und das Weiterleben (vor)indogermanischer Wörter und solcher aus anderen frühen Sprachfamilien – wenn auch bisweilen einschränkend – doch grundsätzlich der Diskussion für würdig befindet. Gerade der *Romanist* Corominas wagt hier die Möglichkeit zum Brückenschlag auf unsicheres *prä*romanisches Territorium vor einem Kreise von Gelehrten, auf die der Nachweis des Weiterlebens von Hunderten von Wörtern vermeintlich vorrömischen Ursprungs in den Idiomen der Iberischen Halbinsel wie der Anbruch einer neuen Ära ihrer Wissenschaft wirken muß. Nicht alles, was in Corominas' Studie schwarz auf weiß steht, kann getrost nach Hause getragen werden. Die Forschung hat bereits ausgeholt, um den gordischen Knoten seiner hier postulierten Substratetymologien zu zerschlagen.

Horst Bursch

[2] Ausführlich dazu H. Bursch, *SARABIA/SARAIVA – Ein galizisch-portugiesischer Präromanismus?, Verba. Anuario gallego de filología 6* (1979).

[3] A. Greive, *Händel.* in: H. Meier (Hrsg.), *Neue Beiträge zur romanischen Etymologie.* Heidelberg 1975, p. 146–154. Zu dem ebenfalls von Greive kurz angesprochenen ital. *braccare* und seiner Familie cf. Vf., *RJ 30* (1979): (< **peragicare*).

[4] Zu diesem Terminus: *DCELC* 4, 1081: «Neologismo (...) que propongo adoptar como denominación del dialecto indoeuropeo arcaico propio de los *Urnenfelder*, invasores de España.» Kritisch Stellung zu diesem künstlichen Begriff nimmt J. M. Piel, *Sobre miragens de pré-história onomástico-lexical galega, a propósito do gal. Becerreá, Grial 64* (April/Juni 1979), 128–139, 134 N. 19. Nach Piel geht das oben erwähnte *Becerreá* auf ein lat. (VILLA) *BECERR-(I)ANA zurück (130); cf. dort auch die weiteren Anmerkungen zu den etymologischen Vorschlägen Corominas'.

Gran Crónica de Alfonso XI, preparada por DIEGO CATALÁN en el Seminario Menéndez Pidal, Madrid (Gredos) 1976 (1977), 2 Bde., 530 + 530 p. *(Seminario Menéndez Pidal. Universidad Complutense de Madrid. Fuentes cronísticas de la historia de España, IV)*.

Diese Ausgabe ist das Ergebnis fünfundzwanzigjähriger Beschäftigung mit dem Gegenstand: Diego Catalán, der die historiographische Überlieferung des mittelalterlichen Spanien besser kennt als jeder andere, widmete bereits seine 1951 vorgelegte Dissertation der von ihm entdeckten Hs. A (Madrid, Bibl. Nac. 1015) der *Gran Crónica* (= GrCr) (p. 8); in der Folgezeit kam er mehrfach auf dieses Werk zurück und modifizierte manche seiner früheren Ansichten bedeutend, zumal seit der Auffindung eines zweiten Textzeugen, der Hs. P (Paris B. N. esp. 329). Insbesondere hat der Herausgeber die GrCr mit anderen, älteren oder jüngeren Chroniken und ähnlichen Texten über die Zeit Alfonsos XI. verglichen, und es ist ihm gelungen, die Position der GrCr innerhalb der komplexen historiographischen Überlieferung dieser Zeit zu bestimmen; das Ergebnis dieser Studien wird in der mehr als 250 Seiten des ersten Bandes umfassenden, minutiösen Einleitung mitgeteilt, die jede Behauptung mit Zitaten oder scharfsinnigen Analysen von Einzelstellen untermauert. Nicht nur alle die GrCr betreffenden Fragen, auch das Verhältnis der verschiedenen Hss. der kürzeren *Crónica* zueinander und zu späteren Zeugnissen, sowie zum *Poema de Alfonso XI* wird hier zumindest in den Grundzügen verbindlich geklärt. Wir können hier nur die wichtigsten Erkenntnisse zusammenfassen.

Die *Crónica de Alfonso XI*, die Fernán Sánchez de Valladolid im Auftrag des Königs selbst verfaßte und die mit dem Jahr 1344 abbricht, ist in zwei Fassungen auf uns gekommen: neben einer *Versión vulgata* (zu den Mängeln dieser Überlieferungsgruppe p. 18) steht die *Versión crítica*, deren Archetyp wohl eine *Crónica de cuatro reyes* (Alfonso X. bis Alfonso XI.) darstellte (p. 20); hinzu kommen einige Mischhandschriften, die Charakteristika beider Fassungen in sich vereinen (cf. das Stemma p. 24). Die *Versión vulgata* ist die Grundlage der GrCr (p. 156–158); nur hat ein uns unbekannter Kompilator zu dieser *Versión* zahlreiche kürzere oder längere Zusätze (insgesamt etwa 30% des Textes, p. 25) gemacht, wobei er sich offensichtlich auf sehr zuverlässige Zeugnisse stützen konnte. (Daß die GrCr eine erweiterte Fassung der *Crónica* und nicht etwa diese eine gekürzte Version des längeren Werkes darstellt, wird in einem umfangreichen Kapitel der Einleitung, p. 120–162, mit zahlreichen überzeugenden Argumenten nachgewiesen.) Eine Hauptquelle des Kompilators stellt der 1348 von Rodrigo Yánez verfaßte *Poema de Alfonso XI* dar (der seinerseits von der 1344 verfaßten *Crónica* unabhängig ist, 166); ihm entnimmt der Anonymus vor allem pittoreske Details, mit denen er den zum Teil etwas trockenen Bericht seiner Hauptquelle belebt (p. 170ss.). Daneben muß er – im allgemeinen authentische – Informationen (zusammengestellt p. 205–207) aus mehreren uns unbekannten, mündlichen oder schriftlichen, Quellen entnommen haben (p. 212); möglicherweise handelt es sich hier um Augenzeugenberichte von Beteiligten.

Die GrCr wird ihrerseits bald nach ihrem Entstehen zur Vorlage für die Handschriftenfamilie $*\gamma$ der *Versión crítica* der kürzeren *Crónica:* diese Hss. übernehmen einzelne Züge aus unserem Text (p. 56–65). Das erlaubt dem Herausgeber, das Jahr 1379 als terminus ante quem für die Entstehung der GrCr namhaft zu machen (p. 250); da andererseits die Hs. der *Versión vulgata*, die der GrCr zugrundeliegt, gewisse Ähnlichkeiten mit der Hs. E (geschrieben 1376) dieser *Versión* aufweist – die Vorlage der GrCr stellte wohl eine *Versión vulgata mixta* dar, p. 241 –, so daß man mit einer gewissen Berechtigung 1376 als terminus post quem annehmen kann, ergibt sich eine relativ präzise Datierung, die freilich dadurch wieder in Frage gestellt wird, daß der Text sich jeder Stellungnahme zu dem auf den Tod Alfonsos XI. folgenden Bürgerkrieg und zur Machtübernahme Enriques II. enthält (p. 251) – allerdings scheint diese Schwierigkeit nicht unbedingt unlösbar: Denkbar wäre z.B., daß der Kompilator

sich als Parteigänger Pedros I. kompromittiert hatte und sich deshalb ganz bewußt Stillschweigen zur Frage der Rechtmäßigkeit von Enriques Machtübernahme auferlegte.

Beide Hss. der GrCr sind relativ spät entstanden: A Ende des 16. Jhs. (p. 252), P Ende des 15. oder Anfang des 16. Jhs. (p. 253); sie sind beide eng verwandt, allerdings ist A systematisch nach zwei Hss. der *Crónica* ergänzt und vervollständigt worden. Von diesen zwei Hss. stand eine – die wichtigere – der Hs. M der *Versión crítica* nahe (p. 33), die zweite repräsentierte vielleicht die *Versión vulgata* (p. 47). Wenn man diese (leicht als solche zu erkennenden) Zusätze nicht berücksichtigt, ist der Text von A besser (p. 51), da P zahlreiche Schreibfehler aufweist (p. 50s.). Freilich ist keine der beiden Hss. als ausschließliche Basis einer Edition geeignet: Man muß ihren Prototyp rekonstruieren (p. 53; 263s.), indem man in jedem Einzelfall die Lesarten beider Hss. miteinander und wenn möglich mit dem Text der Vorlage (also der *Crónica* oder des *Poema*) vergleicht und die besser scheinende Form bevorzugt. In Zweifelsfällen hat der Herausgeber dem Text von P als einer rein mechanischen Transkription ohne Eingriffe des Kopisten den Vorzug gegeben, trotz der häufigen Abschreibfehler (p. 264).

Da A und P einander sehr nahe stehen, kommt sekundären Textzeugen besondere Bedeutung zu; vor allem den Hss. der Familie $*\gamma$ der *Versión crítica*, nach denen Catalán gelegentlich den Text von A und P bessert (p. 263). Für die *Historia en décadas* (p. 65–77) und die *Illustraciones de la Casa de Niebla* (p. 77–85), beides Werke des 16. Jhs, wurden ebenfalls Hss. der GrCr benutzt, die zumindest teilweise besser waren als A und P; auch diese Texte gilt es also zu berücksichtigen. Für die portugiesische *Chronica de el rey Dom Afonso o quarto* des Rui de Pina und ihr Modell, die *Crónica de 1419* des Fernão Lopes, wird dagegen gezeigt, daß sie die *Crónica* von 1344 und wohl auch den *Poema de Alfonso XI*, nicht jedoch die GrCr benutzten (p. 93–118).

Beim Text der Chronik werden die dem Kompilator eigenen Ergänzungen zur *Crónica* von 1344 durch Kursivdruck hervorgehoben, was die Orientierung über die Provenienz der Materialien dankenswerterweise sehr erleichtert. – Für die Qualität der Edition bürgt der Name des Herausgebers. Es ist schön, daß der in vieler Hinsicht wichtige und interessante Text – den Literaturhistoriker wird er unter anderem wegen des neuen Lichts faszinieren, das er auf die politischen Aktivitäten Juan Manuels wirft; der Kompilator betrachtet ihn mit Sympathie, cf. die Einleitung, p. 71–73 – jetzt in einer so sorgfältigen Ausgabe vorliegt. Der Sprachwissenschaftler wird höchstens das Fehlen eines Glossars bedauern; freilich ist die Datierung wichtiger Belege aus diesem Text einigermaßen problematisch, da sie – angesichts der engen Verwandtschaft der beiden Hss. A und P – möglicherweise erst von einem Kopisten des 15. Jhs. in den Text eingefügt worden sein könnten. (Ich werde auf den Wortschatz der GrCr an anderer Stelle zurückkommen.)

Albert Gier

★

José Luis Rivarola, *Las conjunciones concesivas en español medieval y clásico*, Tubinga (Max Niemeyer) 1976, XI + 171 p.

El cuerpo del trabajo consta de una introducción[1] (p. 1–13) y tres capítulos extensos consagrados al estudio de las conjunciones concesivas desde los orígenes al siglo XIII (p. 14–68), en los siglos XIV y XV (p. 69–118) y en los siglos XVI y XVII (p. 119–153). Lo completan: un apéndice formado por siete tablas en las que se indica el número de ocurrencias de las con-

[1] Fundamentalmente teórica, en ella se define y delimita la concesividad que va a ser objeto de estudio.

junciones más características de cada época (p. 154–160), la lista de textos básicos (de donde provienen los ejemplos citados) y de consulta (p. 161–167) y una bibliografía (p. 168–171).

Se subtitula este libro, que hace el número 154 de la colección Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, *Contribución a la sintaxis histórica española*. Dado que ésta, en una perspectiva totalizadora, aún no existe[2], huelga ponderar hasta qué punto son bienvenidos trabajos monográficos que, como el que reseñamos, la vayan haciendo posible.

He aquí, en resumen apretado[3], el proceso que historía José Luis Rivarola:

El sistema románico de conjunciones de subordinación – escaso en formas simples y con preferencia por las composiciones con *que* –, aunque al parecer se prefiguró en el mismo latín, discrepa sobremanera del que fue propio de la lengua clásica. En el caso concreto de las conjunciones concesivas, la falta de continuidad es total y las soluciones románicas, de carácter tardío, son resultado de la evolución interna de cada lengua.

I. – *Maguer (que)*, documentado ya en las Glosas Silenses, predomina sin reserva en todo tipo de textos y de frases. En este período, de las conjunciones compuestas por *-quier* (*-e*, *-a*) es *comoquier que* (consolidada desde un principio como conjunción) la más usual. Esta, *pero que* y *aunque* (que tuvo origen en un encabezamiento reforzador de la subordinación introducida por *que*, del tipo *aun' que* + subjuntivo, con fusión ulterior de los dos primeros elementos) siguen en importancia a *maguer (que)* pero, a diferencia de ella, su uso está delimitado, en la medida en que *comoquier que* y *pero que* expresan casi sólo lo concesión no hipotética y *aunque* sobre todo la hipotética.

II. – *Maguer (que)* se va haciendo esporádica, pero conserva reductos en el verso. También *pero que* pierde vigencia, haciéndose equivalente de *pero* coordinante. En cambio, *comoquier que* sigue siendo frecuente, sobre todo en prosa científica. Sin embargo, es *aunque* la que se va haciendo cada vez más común, con extensión de su uso a la concesión no hipotética, hasta alcanzar a fines del siglo XV predominio absoluto respecto de todas las otras conjunciones. Aparecen además nuevos tipos conjuncionales, de presumible origen libresco, como *puesto caso que*, *dado que* y *no embargante que*.

III. – Desaparecen conjunciones que estaban ya en decadencia en el período anterior, como *maguer (que)* y *pero que*, e incluso *comoquier que*. De las surgidas en los siglos XIV y XV, o antes, sólo algunas logran afirmarse. Así, *bien que* y *si bien* alcanzan cierta frecuencia, sobre todo en usos restrictivos, mientras que otras, como *dado (caso) que*, siguen teniendo poca difusión. *No obstante que* suplanta a *no embargante que*. *Puesto que* pierde su valor concesivo en beneficio del causal. *Aunque* consolida definitivamente su supremacía. Surgen también algunas conjunciones nuevas pero, con excepción de *masque* o *mas que*, su uso no va más allá de lo ocasional.

Méritos destacables en el libro de J. L. R. lo son, a nuestro juicio, los siguientes:

- El esfuerzo por no citar indirectamente, recurriendo, siempre que ello es posible, a la verificación en las fuentes.
- La amplitud – cronológica, geográfica y temática[4] – de los textos examinados y de la bibliografía de apoyo[5].

[2] Desde hace tiempo trabaja en ella RAFAEL LAPESA. V., por ejemplo, su trabajo *Sobre problemas y métodos de una sintaxis histórica*, en: *Buscad sus pares, pocos*, Madrid, 1978, p. 25–48, publicado también en *Homenaje a Xavier Zubiri*, Madrid, 1970, II, p. 199–213.

[3] Designo con numeros romanos los tres capítulos del libro.

[4] Se da también cabida a textos jurídicos.

[5] En ésta cabe, sin embargo, señalar una omisión de bulto: la del artículo de JOSÉ MONDÉJAR, *La expresión de la condicionalidad en español*, *RFE 49* (1966), 229–254. También Mondéjar hace una introducción teórica sincrónica para pasar en seguida a la diacronía. La consulta de este trabajo, de rigor y penetración notables, habría sido de provecho.

- El intento, si bien esporádico, de presentar las soluciones del español no de manera aislada sino comparativamente respecto de otras lenguas románicas: francés, italiano, catalán.
- El hecho de que las conjunciones se estudian en su interrelación con la estructura total de la frase, integrándose así semántica y sintaxis.
- La atención prestada a cuestiones etimológicas.
- La utilización concienzuda del trabajo ajeno. J. L. R. sabe sacar provecho de él desde su propia perspectiva y, cuando discrepa, lo hace con cordura y ponderación.

Al final, señala el autor: «no hay que descartar un cierto margen de error, derivado ya sea de los cómputos, ya sea de la interpretación de algún ejemplo particular» (p. 154). En el cauce abierto por estas palabras se sitúan las observaciones que siguen, cuyo propósito no es sino sugerir, para unos cuantos pasajes ambiguos, rectificaciones de matiz:

- FArag. (p. 25): *Maguer que* parece conservar valor concesivo, aunque corresponda a un QUIA del ms. latino, al introducir una frase que formula inconveniente o dificultad.
- *Maguera (que)* (p. 26–28): Los ejemplos de esta variante se podrían haber intercalado, según su sentido y función, en uno u otro de los apartados anteriores de *maguer (que)*.
- FTer. y FBaeza (p. 33): En ambos casos, *siquier* parece tener valor disyuntivo. En el primero, porque la mención correlativa de cristianos, judíos y moros solía equivaler a «todo el mundo», sin establecimiento de jerarquías. En el segundo, porque los dos momentos del proceso temporal (antes y después) no están tampoco jerarquizados.
- Gen. Est., ejemplo 2º (p. 37): En *quanto quier que*, el sentido «por mucho que» o «por más que» predomina sobre el más indeterminado de «aunque».
- Berceo, FGonz. y Alex. (p. 60): En estos tres ejemplos de *porque* con subjuntivo no está atrofiado el valor causal. Los ejemplos siguientes, con indicativo, sí son en cambio inequívocamente concesivos.
- Berceo (p. 68): *Como*, más que concesivo, parece comparativo, con el valor de «de la misma manera» o «lo mismo que», y marcador de la contraposición entre lo bueno y lo malo del personaje.
- San Pedro (p. 79): En este ejemplo, la expresión de la concesividad, para mí, no está tanto en *que* como en *digo*.
- T. Cartagena (p. 94): *Caso que* parece tener por sí mismo valor condicional; es el *avn con todo eso* que sigue lo que impregna la frase de sentido concesivo.
- Pinciano (p. 132): En este ejemplo, *supuesto que* tiene – se diría – más valor causal que concesivo.

A lo dicho añadiremos un par de observaciones de índole más general: 1ª) Las grandes líneas de la historia de las conjunciones concesivas se trazan brevemente, y con cierto descuido, al comienzo de cada capítulo; los pormenores se van exponiendo después. Esta distribución complica algo la lectura. Se echan de menos unas páginas finales donde se resumiese, con todo esmero, lo esencial de una materia compleja distribuida a lo largo del libro en multitud de apartados y subapartados. 2ª) Los grandes criterios de delimitación establecidos – en lo cronológico por épocas y en lo semántico contraponiendo la concesión hipotética y la no hipotética – acotan el campo de trabajo respecto del más difuso de otros investigadores precedentes, lo que constituye una ventaja metodológica y un factor de coherencia. ¡Lástima que no se hayan visto completados por una atención prestada a los aspectos estilísticos!

Para terminar, reiteraremos la idea expuesta al principio: sólo a base de monografías, minuciosas y bien acotadas, como ésta de J. L. R., será posible en un futuro (esperemos que próximo) que algún investigador de altos vuelos llegue a escribir la gran sintaxis histórica del español que aún nos falta.

Luis López Molina

★

ELIO ANTONIO DE NEBRIJA, *Diccionario latino-español (Salamanca, 1492)*. Estudio preliminar por GERMÁN COLÓN y AMADEU-J. SOBERANAS, Barcelona (Puvill-Editor) 1979, 36 + 336 p.

El simple hecho de reproducir, en cuidada edición facsímil[1], un diccionario tan fundamental en la historia de la lexicografía románica como el latino-español de Nebrija[2], es ya un buen servicio prestado a los estudiosos. Aún lo es más si, como en este caso, un texto preliminar orienta acerca de lo que cabe esperar del repertorio y señala caminos a seguir para el aprovechamiento de sus materiales.

Consta este texto de ocho partes, a las que nos referiremos por separado.

En la primera o *Introducción* (p. 9–10) Colón y Soberanas señalan cómo hoy ha cambiado, inevitablemente, respecto de la época clásica, la perspectiva para apreciar el *Lexicon:* en efecto, ahora ya no serán los latinistas sino «los filólogos románicos, los especialistas del léxico español y los historiadores del Humanismo quienes se vean más solicitados» (p. 9).

En la parte segunda, se considera *El léxico castellano* (p. 10–18). Para C. y S., la composición del *Lexicon*, cuyo orden está pensado desde el latín, es anterior a la del *Vocabulario*, ordenado a partir del castellano. Ahora bien: aunque es el material de transposición de aquél el que se utiliza básicamente para construir éste, ello no implica de ningún modo que Nebrija trabajase distraída o automáticamente. Comparándolos ambos, se aprecia en el *Lexicon* una riqueza algo mayor: nombres latinos propios y de lugar y, del lado castellano, adverbios en *-mente*, derivados o compuestos parasintéticos y voces que no han pasado al *Vocabulario*. Mediante calas en este lado castellano, se hace patente el provecho que cabe obtener de él[3]. El espigueo, incluso asistemático, permite localizar palabras que, por una razón u otra, clarifican puntos determinados en la historia del léxico español.

La parte tercera, sobre *Las fuentes* (p. 18–24), terreno aún por roturar, no renuncia sin embargo a algunas precisiones. Según parece, las «sumas» léxicas que nutrieron a los «vocabulistas» de la época, Nebrija no las utilizó o, si alguna vez lo hizo, fue con distanciamento y sentido crítico notables. Gran conocedor de los humanistas italianos, pudo inspirarse en ellos, aunque fuera indirectamente. En su rechazo habitual de voces no atestiguadas en latín clásico, no dejó de incurrir en alguna inconsecuencia[4]. Como quiera que fuese, «Nebrija realizó una tarea en diversos aspectos original al redactar la parte latina» (p. 21).

[1] Se reproduce el ejemplar de la Biblioteca Universitaria de Barcelona, Inc. 481, supliendo tres de sus folios con el incunable I–1778 de la Biblioteca Nacional de Madrid.

[2] Siguiendo a los editores (cf. p. 10, nota 1), llamo *Lexicon* al diccionario latino-español y *Vocabulario* al español-latín. Este lo reprodujo en facsímil la Real Academia Española en 1951. C. y S. preparan ahora la reedición del Nebrija catalán de Gabriel Busa (1507).

[3] El *Vocabulario* ha sido aprovechado exhaustivamente por el *DCELC*. No así el *Lexicon*, al que tanto Corominas como la Academia (fascículos aparecidos del *Diccionario histórico*) recurren sólo de manera esporádica. Cf. sobre ello p. 10 y 17.

[4] Sobre la confianza que, en lo relativo a ornitónimos, depositó Nebrija en el humanista griego Theodorus Gaza, cf., en esta parte, el *Excurso sobre una fuente* (p. 21–24).

La parte cuarta, *Un hito en la lexicografía española* (p. 24–26), destaca mediante datos concretos la modernidad de Nebrija respecto de su precursor immediato Alfonso de Palencia, su carácter de pionero y la magnitud de la innovación que lleva a cabo y va a situarlo en cabeza de esta ciencia hasta que, en la primera mitad del siglo XVIII, la Real Academia Española publica su *Diccionario de Autoridades*.

La parte quinta, *Críticas* (p. 27–29), se refiere a las formuladas en el siglo XVI por Juan de Valdés y el médico Andrés Laguna, de las que Nebrija resulta en buena medida rehabilitado.

La sexta, *Tertia quinquagena* (p. 29–32), se apoya en esta obra, especialmente en el tratamiento de las palabras *phoenicopterus* y *porphyrio*, para detacar una vez más el rigor que presidía el trabajo de Nebrija, lo múltiple de su curiosidad y el tesón que desplegaba para extender y aquilatar conocimientos.

En la séptima, *Las impresiones nebrisenses anteriores a 1492* (p. 32–33), se inventaría detalladamente éstas – tres ediciones de la primera redacción de las *Introductiones latinae*, cuatro ediciones de la segunda redacción de esta misma obra, tres ediciones de la *Repetitio II*, y alguna más de obras menores – hasta alcanzar la fecha de publicación del *Lexicon* y de la *Gramática castellana*.

La octava, por último, se ocupa de los problemas planteados por *La edición del «Lexicon» latino-español de 1492* (p. 33–36), mejor dicho, por las ediciones, ya que hasta ahora no se había reparado en que son dos las existentes, ambas con la misma fecha 1492 en el colofón: una auténtica y otra contrahecha cuya datación precisa no es aún determinable[5]. La cierra una descripción muy esmerada del auténtico *Lexicon* latino-español de 1492, reeditado ahora.

Considerado en conjunto el estudio preliminar, su alcance nos parece múltiple, a despecho de la poca extensión. Por lo pronto, instruye acerca de la historia particular de una serie de palabras[6]. Si se mira otra vez al pasado, *sitúa* a Nebrija, en cuanto lexicógrafo y lexicólogo, mejor de lo que estaba. Si se encara el futuro, da pautas para al trabajo aún por hacer. Las consideraciones acerca de los vocablos traídos a primer plano, tanto por sutileza y ponderación como por lo depurado de la técnica, alcanzan el rango de pequeñas pero ceñidas monografías[7], útiles no sólo por lo que de concreto enseñan, sino por la metodología que ejemplifican. Cabe esperar que el camino abierto por C. y S. lo recorran, y ojalá sea ensanchándolo, otros investigadores.

Añadiremos que, del rigor de los editores, no desmerece la presentación del volumen. Puvill-Editor se ha hecho acreedor también a nuestros elogios por la calidad de su trabajo.

Luis López Molina

★

J. R. Fernández Gonzáles, *Etnografía del valle de Ancares*, Santiago de Compostela (Universidad) 1978, 350 p. *(Verba, anuario gallego de filología, anejo 10)*.

Die Arbeit bezeichnet sich als linguistische Studie nach der Methode «Wort und Sache». Nach einer geographischen und historischen Einführung in das Untersuchungsgebiet im

[5] En lo que se refiere a este problema bibliográfico, más interesante aún porque al parecer tiene su equivalente en las ediciones del *Vocabulario*, los editores señalan (p. 34) su deuda con el Dr. Jaime Moll, que está trabajando en su esclarecimiento.

[6] Sobre todo, en la parte 2.

[7] Vienen a sumarse a otras muchas anteriores, bien conocidas y apreciadas por los especialistas.

Nordwesten von León, an der Grenze zu Asturien und Lugo, gibt uns der Autor einen Einblick in die sprachlichen Verhältnisse. Das Ancares-Tal ist nach allen Seiten abgeschlossen und öffnet sich nur nach Süden gegen Villafranca del Bierzo. Es handelt sich somit um eine deutlich archaische Gegend, was auch aus der dargestellten Gegenstandskultur erhellt. Die Sprache ist als gallegischer Dialekt mit portugiesischen Zügen zu definieren. Es handelt sich um einen abgetrennten Dialekt, ohne direkten Zusammenhang mit dem Gallegischen. Es ist also kein leonischer Dialekt, obschon die Gegend verwaltungstechnisch zu León gehört. Durch den Einfluß der Hochsprache, die von der Schule, der Kirche und der Administration gefördert wird, wird die Bevölkerung immer mehr zweisprachig.

Der Hauptteil des Buches ist der «Cultura popular en Ancares» gewidmet. Ausgehend von der Darstellung der Haustypen werden die Räume und Gerätschaften, Kleider und Speisen beschrieben. Auch der menschliche Körper wird besprochen, wobei verschiedene Ausblicke auf Krankenpflege und Heilverfahren einbezogen werden. Darauf folgt die Darstellung der Bodenbestellung und das Einbringen der Ernte und Futtermittel. Etwas unvermittelt erscheint hier auch das Schlachten des Schweins und die Verarbeitung des Fleisches. Nachher folgen deutliche Folklore-Darstellungen über Feste und Spiele, sowie über den gesamten Lebenslauf. Der Leser ist etwas überrascht, nach diesem Abstecher ins intime und religiöse Leben wieder zurückgeführt zu werden in die Viehhaltung, die einen bedeutenden Zweig der Landwirtschaft des Tales ausmacht. Hier folgen auch die etwas komplizierteren landwirtschaftlichen Gerätschaften (nachdem die gewöhnlichen Geräte schon früher aufgeführt wurden), wie Pflug, Joch und Wagen. Hier auch erfahren wir Einzelheiten über eine noch lebende Heimindustrie, die Herstellung der Holzschuhe. Den Abschluß der Darstellung dieser Sachkultur bildet eine einzige, etwas anspruchvollere Maschine, die Getreidemühle.

Eine Anzahl Dialekttexte, die dem Leser einen Eindruck der Sprache vermitteln, sowie eine größere Anzahl Skizzen und Photographien und eine reichhaltige Bibliographie schließen den Band ab.

Solche Darstellungen, die einen Einblick in das Leben der Bevölkerung, in die täglichen Arbeiten, in Sitten und Gebräuche bieten, leisten bestimmt der Wissenschaft einen großen Dienst; denn eine genaue Kenntnis der Sache erleichtert in vielen Fällen die Erklärung des Namens. Das Lager des Wagens z. B., das die starr mit den Rädern verbundene Achse aufnimmt, heißt *cantadeira*. Wer je solche Wagen gesehen und vor allem gehört hat, wird keinen Augenblick an der Erklärung zweifeln. Bei der *cantadeira* entsteht das knarrende und quietschende Geräusch, das solche Gefährte von weither ankündigt.

Die vielen Skizzen tragen viel zu einem guten Verständnis des beschreibenden Textes bei. Schade, daß im Text nur sporadisch oder überhaupt nicht Bezug auf die Nummern genommen wird, mit denen die Teile des Joches, des Karrens, des Pfluges oder der Mühle bezeichnet werden. Leider helfen die Photographien vielfach auch nicht weiter, weil die Reproduktion wenig Kontraste zeigt und Details oft nicht erkennen läßt. Immerhin sind wir heute durch die vorliegende Arbeit, sowie durch die bedeutend ältere von F. Krüger über die Gegenstandskultur Sanabrias recht gut über sachliche Probleme des Nordens der iberischen Halbinsel orientiert.

Im folgenden möchte ich auf einige Einzelprobleme etwas näher eingehen: Bei der Darstellung der Zweisprachigkeit stellen sich einige Fragen: der A. schätzt die wirklich zweisprachigen Bewohner auf ca. 15%, die Gruppe derjenigen, die die zweite Sprache – es handelt sich immer um die Hochsprache, das castellano – verstehen, umfaßt etwa 35%. Interessant wäre zu erfahren, wie sich das Sprachleben im Alltag abspielt. Der Autor sagt uns, daß in der Familie noch der heimische Dialekt allgemein vorherrscht. Welches ist aber der Einfluß der Schule, auch wenn sie nur 2–3 Jahre umfaßt? Strebt sie auf unbedingte Ausbreitung des Spanischen oder wird der Schüler auf Unterschiede zwischen Dialekt und Schriftsprache auf-

merksam gemacht, um seine sprachliche Situation zu klären? Was spricht der Lehrer? ausschließlich castellano oder Dialekt im privaten Verkehr mit seinen Schülern? Welches ist die Sprache des Beichtstuhls? Welcher Sprache bedient man sich in Gegenwart von Beamten? Spielt der Militärdienst eine Rolle in der Verbreitung des Spanischen? Die Beantwortung dieser Fragen würde dem Leser die Art des Vordringens der Schriftsprache eindrücklich erklären. Dies ist in einer Gegend, die noch am Anfang der Entwicklung steht, besonders wichtig.

Ähnliches wäre zu wünschen bei der Beschreibung der Bekleidung von Mann und Frau. Die Liste der Kleidungsstücke ist sehr groß, gerne würde man aber erfahren, bei welchem Anlaß bestimmte Stücke getragen werden. Werden verheiratete und ledige Frauen durch gewisse Auszeichnungen gekennzeichnet? Erkennt man die Witwe an einem äußeren Zeichen? Bekanntlich werden diese unterscheidenden Merkmale in der modernen Gesellschaft weitgehend unterdrückt, in einer eher archaischen, von äußern Einflüssen weitgehend abgeschirmten Gegend wie dem Ancares-Tal, dürften aber mindestens noch Spuren und Bruchstücke alter Gewohnheiten überleben.

Die Darstellung des Webstuhls kann kaum befriedigen. Leider tragen auch Skizzen und Photographie kaum zur Klärung bei. An diesem Gerät sind im allgemeinen 4 Hauptteile zu unterscheiden, die überall und zwar auch bei ganz primitiven Geräten auftreten: 1. die Vorrichtung zum Bereitstellen des Zettels (meist eine Welle), 2. das System, das zur Kreuzung der Zettelfäden dient, 3. der Webebalken, auf dem das Weberschiffchen mit dem Eintrag läuft und der den eingeführten Faden festschlägt, und 4. die Vorrichtung um das gewebte Stück aufzunehmen (meist wieder eine Welle). Die Reihenfolge ist notgedrungen immer die gleiche, es ändern nur die Aufhängevorrichtungen und das äußere Gestell. Der Webstuhl von Ancares mit nur 2 Schäften, die keine Variation in der Webart zulassen, scheint sehr altertümlich, wobei aber der Ersatz der alten Schnurlitzen durch Metall-Litzen doch auch von einem äußern Einfluß zeugt. Ist man in Ancares nicht über den 2schäftigen Webstuhl hinausgekommen?

Der Faden wird noch heute mittels der einfachen Spindel hergestellt; es scheint, daß der Schritt zum Spinnrad nicht vollzogen wurde. In der Arbeit werden dem Spinnrad ähnliche Geräte dargestellt, die aber heute vollkommen verschwunden sind. Es muß also irgend ein Hemmnis die technische Entwicklung zu dem moderneren, schneller arbeitenden und gleichmäßigeres Produkt erzeugenden Spinnrad verhindert haben. Vergleiche mit Verhältnissen in den Alpen lassen vermuten, daß die Frau in Ancares bei der Aufsicht der Viehherde das Spinnen als Zeitvertreib betrieb. Dabei ist ein Spinnrad, das einen festen Standort verlangt, ungeeignet.

Erstaunlich ist die oft reiche Auswahl von Ausdrücken, die der Autor für einen bestimmten Gegenstand anzuführen weiß. Der Dialekt von Ancares scheint besonders auf dem Gebiet der Bezeichnungen von Körperteilen und von Charaktereigenschaften schöpferisch zu sein. Vielfach beruht die Vielheit auf der Anwendung der sehr reichen Bildungsmöglichkeiten durch Suffixe. Grundsätzlich bringt aber jede Variante wieder eine Nuance in die Bezeichnung hinein, beschönigend, verächtlich machend, mit ironischem Unterton. Hier wäre der Leser oft dankbar gewesen, wenn diese Unterschiede noch schärfer herausgearbeitet worden wären, denn eigentliche Synonyme sind ja selten.

Obwohl es sich um eine Darstellung der Sachkultur handelt, hat der Autor bei wenig bekannten Ausdrücken Hinweise auf das Etymon angebracht. Dabei verweist er fast ausschließlich auf das REW. Damit wird der Leser oft auf überholte Erklärungsversuche hingewiesen. Da das Spanische ein ausgezeichnetes etymologisches Wörterbuch von Corominas besitzt, wäre ein Hinweis auf dieses Werk vielfach dienlicher gewesen. Dazu einige Beispiele: Bei *cileiro* finden wir den Hinweis REW 1804, wo kaum mehr als einige verwandte Ausdrücke

zu finden sind. Unter dem Stichwort *celda* bespricht Corominas die ganze Wortsippe mit verschiedenen Ableitungen, die in den iberischen Sprachen vorkommen. Bei *mormir* erscheint die längst überholte Etymologie von einem fränk. WORM REW 9570; unter dem Stichwort *gormar* diskutiert Corominas das ganze Problem von Grund auf und führt auch an, warum eine fränkische Grundlage, die wiederum von einem skandinavischen Wort abstammen soll, unmöglich ist. Das gleiche ist zu sagen über *fatau* mit dem Vermerk REW 3218. Schon M.-L. sagt, daß FAT nicht in Frage kommen kann wegen der Erhaltung von *-t-*; Corominas bespricht auch dieses Problem ausführlich unter dem Stichwort *hato*.

Trotz der wenigen kritischen Bemerkungen darf abschließend doch gesagt werden, daß die Arbeit eine bis vor kurzem fast unbekannte Gegend der Wissenschaft erschließt und daß die Darstellung der noch heute sehr archaischen Kultur viele Rückschlüsse gestatten wird.

W. Egloff

★

Cancioneiro português da Biblioteca Vaticana (Cod. 4803). Reprodução facsimilada, Lisboa (Centro de Estudos Filológicos. Instituto de Alta Cultura) 1973, XVIII + 456 p.

Vom Cancioneiro der Vaticana hatte man bisher (neben der ohne ausreichende philologische Vorbildung in Angriff genommenen «kritischen» Edition von Th. Braga, Lisboa 1878) nur den diplomatischen Abdruck von E. Monaci (Halle/S. 1875); eine zuverlässige kritische Edition mit ergänzenden literar- und kulturhistorischen Studien, wie sie Carolina Michaëlis für den Cancioneiro da Ajuda vorgelegt hat, steht noch aus und wird vielleicht nie erscheinen: In der letzten Zeit wurden vor allem Ausgaben des Œuvre einzelner Dichter nach allen Hss. vorgelegt. Gerade für die Tätigkeit künftiger Editoren ist es wichtig, daß man den – wenn auch exzellenten – Abdruck Monacis jetzt anhand der Reproduktion der Hs. überprüfen kann. Zwar förderten Stichproben keinen einzigen Lesefehler in diesem Abdruck zutage, aber erst jetzt ist es möglich, sich in jedem Fall zu vergewissern, ob Monacis Deutung die einzig mögliche ist (auffällig ist z. B. schon, daß der Schreiber sehr deutlich zwischen *u* und *n* unterscheidet, so daß die sonst oft berechtigten Zweifel an der Wiedergabe dieser Buchstaben in einer Transkription in diesem Fall unangebracht sind). Auch das seit langem bekannte Faktum, daß das Manuskript Anmerkungen von der Hand Angelo Coluccis aufweist, für den sie geschrieben wurde (cf. die Einleitung, p. VIIIs.; er fügte besonders die Namen der Verfasser ein), wird erst durch die Reproduktion für jeden anschaulich.

In seiner Einleitung (p. VII–XVIII) gibt Luis F. Lindley Cintra unter anderem Monacis ausführliche Beschreibung der Hs. wieder (p. VIIIs.) und ordnet den Cancioneiro in die hs.liche Tradition der galizisch-portugiesischen Lyrik ein (p. XII–XVI). – Über den unmittelbar einsichtigen praktischen Wert des (sehr gut gelungenen) Faksimiles für die kritische Beschäftigung mit den Texten hinaus ist es schön, daß auf diese Weise ein hervorragendes Denkmal der mittelalterlichen portugiesischen Literatur in seiner ursprünglichen Gestalt für ein größeres Publikum zugänglich geworden ist.

Albert Gier

★